BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES AMIS DE MARCEL PROUST ET DES AMIS DE COMBRAY

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES AMIS DE MARCEL PROUST ET DES AMIS DE COMBRAY

BULLETIN N° 17 — 1967

Publié axec le concours de la Direction Générale des Arts et des Lettres

Sommaire

Deux textes inédits de Marcel Proust, présentés par Larkin B. PRICE, de l'Université of Illinois, Urbana, U.S.A.	523
NÉCROLOGIE:	
André Ferré	531
ETUDES:	
Sur un rêve de Marcel, par Liliane FEARN, de l'Université de Londres	535
Première crise d'asthme : 1880. Pourquoi ? par Thelma Volckmann-Delabesse	550
Robert Proust, frère de Marcel, par le Docteur Robert SOUPAULT	553
Le Château de Villebon ou le Secret du Château de Guermantes, par PL. LARCHER	569
La biographie de Painter, par Henri Bonnet	576
Proust en Italie, bibliographie, par G. GIORGI	591
La vie de la société :	• • • • • • • • • • • • • • • • • • • •
Réunion du 21 mai, à Illiers	603
Assemblée générale du 23 juin 1966 : Allocution du président Jacques de LACRETELLE. Rapport	
moral de M. PL. LARCHER	605
Deuxième assemblée générale du 4 septembre, à Illiers et réunion littéraire. La Vie de Société à l'épo- que et dans l'œuvre de Marcel Proust. Intro- duction, par M. PL. LARCHER. Communica- tions de M. KESSEDJIAN, Louis de BEAUCHAMP et Giorgetto Giorgi	611
Discours prononcé par le Professeur BARIÉTY, mem- bre de l'Académie de Médecine, à l'occasion de	
l'apposition d'une plaque commémorative	643
Notre Centre de documentation proustienne	648
La Maison de Tante Léonie (souscription)	652
CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE	654
Marcel Proust: Lettres retrouvées, présentées et annotées P. Kolb (H. Bonnet). — Jean-Louis Curtis: La Quarantaine (A. Fr. — Kléber Haedens: L'Eté finit sous les tilleuls (A.F.) — Jean-Fre Revel: Contre-censures (A.F.). — Philippe Bouvard: Petit préc sociologie parisienne (A.F.). — Pierre Jacquillard: Notice sur l'estion d'estampes chinoises (A.F.). — Entretiens sur Marcel Proust (I tiens de Cerisy-la-Salle) (H.B.). — Marcel Plantevignes: Avec Meroust (A.F.). — Walter A. Strauss: Proust and literature. The list as critic (G. Giorgi). — P. Dupré: Encyclopédie des citations (M. — E. Carassus: Le Snobsme et les Lettres françaises (H. B. B. Fay: Les Précieux (H.B.). — Journaux et Revues.	erré). Inçois eis de Exposi- Entre- larcel nove- A.F.).
LISTE DES NOUVEAUX MEMBRES	665

SOCIÉTÉ DES AMIS DE MARCEL PROUST ET DES AMIS DE COMBRAY

Association reconnue d'utilité publique

SIÈGE SOCIAL :

26, rue du Docteur-Galopin - ILLIERS (Eure-et-Loir)

Par décret en date du 9 septembre 1955, a été reconnue comme établissement d'utilité publique l'Association dite Société des Amis de Marcel Proust et des Amis de Combray dont le siège est à Illiers (Eure-et-Loir).

(Journal Officiel du 14 septembre 1955.)

Présidence d'Honneur :

Madame Gérard Mante-Proust † Professeur Henri Mondon, de l'Académie Française

Membres d'honneur .

M. le Ministre de l'Education Nationale M. le Directeur Général des Arts et des Lettres M. le Préfet de la Seine

M. le Président du Conseil Municipal de Paris M. le Préfet d'Eure-et-Loir — M. le Maire d'Illiers M. l'Inspecteur d'Académie d'Eure-et-Loir

Président :

M. Jacques de Lacretelle, de l'Académie Française

Vice-Présidents :

Mme la Duchesse de La Rochefoucauld M. Gérard BAUER, de l'Académie Goncourt

Vice-Président honoraire :

M. André BILLY, de l'Académie Goncourt

Secrétaire général : M. P.-L. LARCHER

Trésorier : M. Paul-Albert Boyen

Membres du Conseil d'Administration :

Mme Alexandre-Debray:

M. J. HOULET; M. le Comte Robert de Billy; M. et Mme Jacques Letellier;

M. Henri Bonnet; M. Paul Morand:

M. Pierre Clarac; M. Yves Roberge:

M. Jacques Duron; M. Claude Thisse; M. René GOBILLOT; Mlle Denise Touze.

Deux textes inédits de Marcel Proust

Les deux morceaux que nous donnons ci-dessous, destinés primitivement aux *Plaisirs et les Jours*, n'existent apparemment que dans la dactylographie incomplète de ce livre (1). Il n'y a aucune mention de ces deux morceaux dans la correspondance publiée par Proust. Le contenu seul peut nous aider à trouver la date de leur composition. Ni l'un ni l'autre des deux morceaux ne contient rien de précis pour établir une date certaine, mais d'après des références qui nous semblent autobiographiques, nous pouvons suggérer des dates possibles.

Le premier conte, intitulé « Conversation », est d'un intérêt tout particulier à cause des éléments autobiographiques qui s'y trouvent, et de l'apparition de B..., « grand

⁽¹⁾ Ces deux morceaux sacrifiés se trouvent dans la dactylographie fragmentaire que possède la Bibliothèque nationale des *Plaisirs et les Jours* (Nouv. acquis. fr., fonds Marcel Proust). Chaque feuillet porte une pagination à part du morceau et une pagination qui correspond à l'endroit réservé au morceau dans la dactylographie originale. On a corrigé au crayon cette dernière pagination à la suite d'une nouvelle ordonnance des morceaux qui composaient la dactylographie.

Ainsi le conte intitulé « Conversation » consiste en quatre feuillets numérotés de 1 à 4 et de 76 à 79, corrigés au crayon en 106-109. Dans l'ordre primitif, ce conte se trouve parmi les « Fragments de comédie italienne », et porte le numéro « XVII », suivi du titre, puis « I », et prend sa place entre « XVI : Scénario » et « XVIII : Eventail ». M^{me} Callu, à la Bibliothèque nationale, a donné à ces feuillets les numéros 48-51.

[«] Allégorie », dans l'ordre primitif de la dactylographie, paraît parmi « Les Regrets, rêveries couleur du temps » et porte le numéro « XVII », entre « XVII : Critique de l'espérance à la lumière de l'amour » et « XVIII : Souvenir », morceau paru dans la Revue Blanche, V, n° 26 (décembre 1893), pp. 336-338, mais qui ne fait pas partie des Plaisirs et les Jours imprimé. Le morceau suivant de la dactylographie est « XIX : Rêve ». Les feuillets d'« Allégorie » portent les numéros 1-2 pour le morceau, 200-201 tapés à la machine pour la dactylographie des Plaisirs et les Jours, corrigés au crayon en 211-212. Le numérotage de ces feuillets à la B.N. est de 79-80.

peintre et romancier », qui préfigure l'écrivain C... (2), auteur du roman sur Jean Santeuil, dans le roman de ce titre, ainsi que Bergotte et Elstir, dans A la recherche du temps perdu. Le professeur Kolb a suggéré comme modèle pour l'écrivain C... le peintre américain Alexander Harrison, que Proust a rencontré pour la première fois pendant le séjour de celui-ci en Bretagne avec Reynaldo Hahn en automne 1895 (3). Il est probable que Proust aurait pu ajouter un conte écrit à cette date-là aux autres parties de son manuscrit avant de le faire imprimer à la machine (4), mais il nous manque la preuve qu'il s'est servi de Harrison comme modèle pour B...

D'autre part, on sait que c'était surtout vers 1893 que Proust était à la recherche d'une carrière (5). Il a continué à chercher, et ce n'est que le 28 mai 1895 qu'il s'est présenté pour un des trois postes vacants comme attaché à la Bibliothèque Mazarine. Reçu le dernier, et nommé attaché non rétribué par arrêté du 24 juin, Proust était nominalement attaché à la Mazarine, mais en réalité il était affecté au ministère de l'Instruction Publique, rue de Grenelle, pour le service du dépôt légal (6). Il obtenait un congé de deux mois (jusqu'au ler septembre) et à la fin de l'année un autre d'un an.

⁽²⁾ Marcel Proust, Jean Santeuil (Paris: Gallimard, 1952), 1, 33-57.
(3) Philip Kolb, « Historique du premier roman de Proust », Saggi e Ricerche di Letteratura Francese, IV (1963), 225-227; 234-235.

⁽⁴⁾ Madeleine Lemaire réclamait une dactylographie complète des Plaisirs et les Jours dans une lettre qu'elle a écrite vraisemblablement à M. J. Hubert, sans doute vers le mois de septembre 1895 (Philip Kolb, « Marcel Proust et les dames Lemaire », B.M.P., n° 14, p. 132). En lisant cette lettre, on a l'impression qu'il n'existait pas encore à cette date une dactylographie du livre. D'ailleurs, quelques morceaux que j'ai pu dater de 1895 se trouvent dans la dactylographie (Larkin-Burl Price, Materials for a Critical Edition of Marcel Proust's Les Plaisirs et les Jours, thèse inédite de Ph. D. à l'Université de Wisconsin, 1965). En tous cas, la dactylographie était terminée, au plus tard, peu après le voyage en Bretagne, parce que la Typographie G. Chamenot a expédié une partie des épreuves en deuxième le 28 mars 1896.

⁽⁵⁾ Philip Kolb, « Une consultation, ou Marcel Proust à la recherche d'une carrière, lettres à Charles Grandjean (1893-1895) », B.M.P., n° 6, pp. 137-157.

⁽⁶⁾ Marcel Proust, Lettres à la N.R.F.; Bibliographie proustienne, par G. da Silva Ramos; Proust à la Mazarine (Paris: Gallimard, « Les Cahiers Marcel Proust, VI », 1932), pp. 278-280.

Il semble presque certain, d'après ces faits, que la date de composition de « Conversation » se place entre les derniers mois de 1893 et la fin de 1895. Nous croyons qu'il serait hasardeux de fixer une date plus précise basée sur la documentation à notre disposition.

Le contenu d'« Allégorie » offre encore moins de détails que l'on puisse dater. On ne voit que le découragement moral de l'auteur. L'état d'âme de Proust à l'époque de sa brouille passagère avec Reynaldo Hahn, survenue vers mai 1895 (7), ressemble assez au désarroi moral présenté dans ce morceau.

Nous avons mentionné quelques éléments autobiographiques de « Conversation » et d'« Allégorie ». Il v en a d'autres. La description d'Honoré se conforme en plusieurs détails à celle qu'on a donnée du jeune Proust, et que le portrait par J.-E. Blanche vérifie en partie. On se demande si Proust ne s'est pas présenté sous le nom d'Honoré dans des contes écrits pour les Plaisirs et les Jours. Dès ses dernières années au collège, ses amis lui reprochaient sa mondanité et sa coquetterie méticuleuse pour sa tenue. Il était très sensible à ces critiques. Dans les discussions au sujet d'une carrière pour Proust, Mme Adrien Proust s'opposait moins à une carrière littéraire que son mari. L'oncle qui parle dans « Conversation » semble avoir les mêmes idées que le père de Proust, mais on pense surtout à Georges Weil, frère de Mme Proust, et juge au tribunal de la Seine pendant les années de composition des Plaisirs et les Jours (8).

Pourquoi ces deux petits contes n'ont-ils pas pris place dans Les Plaisirs et les Jours? On n'en sait trop rien, mais Proust les a peut-être jugés, d'une part, blessants envers ses parents et Hahn, surtout quand il s'agissait de difficultés déjà plus ou moins résolues, et d'autre part, d'une inspiration par trop personnelle. Si l'on ne considère que le texte de « Conversation » et d'« Allégorie », on trouve encore des raisons pour ne pas les placer dans Les Plaisirs et les Jours. Plusieurs morceaux de ce livre critiquent le snobisme et la société. Peut-être Proust a-t-il cru que le thème de « Conver-

(8) Tout-Paris, 1891, 1898.

⁽⁷⁾ Marcel Proust, Lettres à Reynaldo Hahn, présentées, datées et annotées par Philip Kolb (Paris : Gallimard, 1956), p. 45.

sation » n'était pas en harmonie avec les autres parties du livre. On pourrait de même écarter « Allégorie » du livre, parce que le ton précieux s'accorde mal avec les autres morceaux.

Larkin B. PRICE.

University of Illinois,
Urbana, Illinois, U.S.A.

Frequency 188 Bullion Trans. E 61163. 14, 650 many firstend w. , but thought is cameo seli sassi è sectional enables of arm Carlo do Albaine Carlo Constitution una. A dun liku sansall. existings ago & reasons such the sale of the sa เฉพาะใน เอาไขน์สุด และโทย เสมิทาร์ นายให้เรา เ Marka Ali Sali Bahali Busa Salah Kaba See the second of the second o of malesay reight of the farment are in Ander, Recivity et la louis Life make

Conversation

Mon ami Honoré a des yeux charmants, fait voir l'esprit le plus naturellement aimable, mais dissipe dans une vie de scandales l'argent qu'il emprunte aux usuriers. Hier chez sa mère, après un dîner où il n'était point venu on vint à parler de sa conduite et son oncle qui est magistrat s'exprima d'abord en ces termes.

- Berthe, dit-il, il faut un terme à tout, mais les débordements de votre fils attendent encore le leur. Pas de merci, voilà ce que je vous conseille, ou la correctionnelle n'est pas loin. Comment le laissez-vous corrompre dans la société de ces mauvaises femmes et de ces joueurs, l'esprit faux mais brillant que la nature lui avait départi. Est-il même honorable qu'un jeune homme de son âge porte des cravates claires et des boutonnières de fleurs. Telle n'est pas la tenue d'un garçon qui travaille. Dieu sait que je méprise les écrivains, les tenant tous pour des bohêmes dangereux, mais enfin puisque votre fils avait des dispositions, comme on dit, pour écrire, j'aimerais encore mieux lui voir écrire de méchants romans (peut-être pourriez-vous le tourner vers les travaux de l'histoire ou de l'économie politique, bien compatibles avec une vie rangée) que mener une vie pareille! Au moins il ne paraîtrait point sans cesse dans les promenades, monté comme un gommeux sur un cheval pur sang.

Mais il fut interrompu par le grand peintre et romancier B... qui écoutait impatiemment ce discours.

— Dieu me garde de vous reprocher de parler en gardien des lois, s'écria-t-il! J'ai pour cela le sentiment trop vif des diverses humeurs et caractères des hommes et des convenances de leurs jugements [à] (¹) leur

⁽¹⁾ L'accent manque dans l'original.

caractère, mais si je vous estime d'être un magistrat prudent, combien je dois louer Honoré de peindre devant nos yeux une fresque si ardente et si chaude de la vie du jeune homme. Quelles belles années! Ouoi, on les lui voudrait voir consumer à écrire? Mais eût-il du génie, que fera-t-il qui vaille? Etre beau, en jouir, plaire, être fou, vivre. Qu'on essaye de faire une imparfaite imitation de sa fougue et on appellera cela non sans raison un chef-d'œuvre. Combien le modèle est plus beau et plus passionnant. Qu'il y mêle de l'économie politique, qu'il s'amuse, mais sagement, qu'il soit estimé de sa famille, qu'il aille habillé de noir! Traduisez cela en art ou en littérature pour voir quelle ennuyeuse grisaille cela donnera. N'est-il pas convenable qu'il se ruine pour être somptueusement vêtu et monté et ne serait-il pas honteux qu'il fût mal vêtu et mal monté, comment ne s'v ruinerait-il pas, puisqu'il n'a pas d'argent. Qu'est-ce qu'une jeunesse penchée sur les livres, ternie, ignorant la magnificence, si elle faisait école que deviendraient les peintres, les romanciers, sans ceux qui aiment les formes diverses et belles de la vie. Vous vous plaignez qu'il sache distinguer un veston d'une jaquette, un cheval bai d'une jument alezane, une pierre de lune d'une opale ou d'un œil de chat; mais je pense que c'est simplement avoir les yeux ouverts sur le monde. N'est-il pas vrai que du jour où on ne distinguerait plus ces choses, on aurait cessé d'écrire et de peindre. Certes je ne demande pas que votre fils, pour aviver de quelques rouges la gamme de couleurs que pré-sente sa vie, pousse jusqu'à l'assassinat, mais l'équitation et une folle élégance, les dettes et les expédients, le jeu, la débauche, voilà les scènes nécessaires et charmantes de sa vie de jeune homme, voilà la plus intelligente et artistique manière dont il la puisse passer tant qu'il sera si beau et qu'on l'aimera.

— Bonne ou mauvaise, puisqu'elle est telle, dit en soupirant la mère d'Honoré, j'aime mieux croire que la vie de mon fils est belle plutôt qu'horrible. Mais s'il vaut mieux faire preuve de bon goût que de bon

sens et s'il est d'un goût exquis de mettre de la couleur et de l'harmonie dans sa vie, ne faut-il pas tenir pour plus haut encore le bon cœur, et s'il en avait un peu, n'aurait-il pas pitié de moi qu'il voit toujours.

— Nul doute qu'il a pitié de vous, s'écria B... car sa nature est généreuse. Mais il peut vous trouver infiniment touchante sans cesser pour cela de trouver beaux, les chevaux, les femmes, les beaux habits et les fièvres du jeu? Notre âme est ouverte à divers genres d'émotions qui, d'ennemies qu'elles étaient dans la vie, se réconcilient dans notre âme en une même impression de beauté.

Ainsi parlait ce vieux peintre, doux, indulgent, mais peu philosophe. Lui, qui toujours modestement vêtu, simple et rangé, avait imaginé tant de vies somptueuses et passionnées, il n'avait pas su voir que leur beauté ne résidait pas dans ceux qui les mènent sans les comprendre, mais dans la riche imagination qui les conçoit. Il tenait le langage des artistes de notre temps, si inquiétant au simple point de vue littéraire même, si l'on songe qu'à peine sommes-nous débarrassés du fils de famille de théâtre chez qui les plus viles indélicatesses n'étaient qu'un effet de sa générosité et de son honneur, nous allons voir apparaître — ils nous en menacent — le même fils de famille, vicieux mais tenant pour l'art et pour une intelligente obéissance aux lois de la couleur et aux exigences de l'esthétique générale.

Cependant continuait à se développer le caractère de chacun soit par les réflexions que la conduite du jeune homme lui inspirait, soit par la dissimulation qui les lui faisait taire — et l'absence même d'Honoré à cette réunion de famille ne marquait pas moins que n'eut fait sa présence d'un trait sympathique aux uns, antipathique aux autres, sa nature pourtant incertaine et difficile à juger.

ALLÉGORIE

Il y avait dans le pré un endroit si richement, si diversement fleuri qu'on avait coutume de l'appeler le jardin. Chaque jour il s'épanouissait davantage dans la joie de sa beauté et dans la bonne odeur de ses parfums. Un soir, un orage furieux arracha, puis emporta toutes les fleurs. Puis une pluie torrentielle tomba glaçant le sol meurtri; tout ce qu'il aimait le mieux était parti, déraciné de son cœur même. Maintenant tout lui était égal, mais ce froid sans trêve, cette inondation folle, c'était la dernière cruauté. Cependant le vent prenait à poignées toute la terre légère et la jetait devant lui. Bientôt la dernière couche résistante fut à nu, le vent n'eut pas de prise sur elle, mais l'eau ne la traversait pas, et c'était un jardin si imprudemment vallonné qu'elle ne pouvait s'en écouler, restait là. Et toujours elle tombait à torrents, noyant de larmes le jardin saccagé. Au matin, elle tombait encore, puis cessa; le jardin n'était plus qu'un champ dévasté couvert d'une eau trouble. Mais tout pourtant s'apaisait quand, vers cinq heures, le jardin sentit son eau calmée, devenue pure, parcourue d'une extase infinie, rose et bleue, divine et malade, l'aprèsmidi, céleste, venait se reposer sur son lit. Et l'eau ne la voilait ni ne la froissait nullement mais de tout son amour approfondissait peut-être encore son regard vague et triste et contenait, retenait tout entière, tendrement pressait sa lumineuse beauté. Et désormais ceux qui aiment les vastes spectacles du ciel vont souvent les regarder dans l'étang.

Heureux le cœur ainsi défleuri, ainsi saccagé, si maintenant plein de larmes il peut lui aussi refléter le ciel.

— 530 —

Hommage à André Ferré (1899-1966)

André Ferré est mort le 28 décembre 1966 à l'âge de soixante-sept ans. Selon sa volonté il a été incinéré et ses cendres ont été déposées au Columbarium du cimetière du Père-Lachaise.

Il y a quelques années il avait été frappé d'un infarctus et avait dû cesser toute activité. Il avait même abandonné ce Bulletin à la naissance duquel il avait présidé, avec P.-L. Larcher et moi-même, à la suite d'une mémorable réunion chez le professeur Mondor, et dont le premier numéro parut en 1950. En sa qualité de secrétaire-adjoint il s'en était plus particulièrement occupé. Il rédigeait de nombreuses notices bibliographiques. Il avait même la spécialité d'aller chercher hors de la bibliographie proprement proustienne les allusions, les citations que pouvaient contenir certains ouvrages éminemment littéraires et occasionnellement proustiens.

J'avais fait sa connaissance sous l'occupation alors que je préparais ma thèse sur Proust. Il avait fait paraître une Géographie de Marcel Proust, thèse de doctorat d'université, aux éditions du Sagittaire en 1939. J'avais appris que son auteur était directeur de l'Ecole normale de garçons de Chartres. J'avais été le voir. Il avait orné l'exemplaire de ce livre que je possédais d'une dédicace qui porte la date du 27 février 1941, laquelle me permet de fixer dans le temps le jour de notre première rencontre. Il avait également déjà écrit à ce moment-là dans le numéro de novembre 1929 de « L'Enseignement public », que publiait Delagrave, une des meilleures études sur Proust que je connaisse, intitulée « Marcel Proust, critique pédagogique », qui s

trait à la leçon de composition française que Marcel donne à ses amies Gisèle, Andrée et Albertine et qui compte trente-trois pages de texte.

Je me souviens qu'il m'avait montré un très bel article qu'il avait écrit sur Paul Valéry et la lettre de remerciements que le grand poète lui avait adressée. Je me souviens encore qu'il m'avait rendu le très grand service de me prêter l'ouvrage, introuvable alors, de l'Américain Douglas W. Alden, Marcel Proust and his French Critics (paru à Los Angelès en 1940), qui contient une remarquable bibliographie des ouvrages et des articles ayant paru à ce moment sur Proust en langue française et qui ne compte pas moins de mille huit cent quatre-vingt-cinq titres.

La culture d'André Ferré était très vaste. Géographe, il avait, en effet, écrit, après sa thèse, une Géographie littéraire et un ouvrage intitulé Les Marges méridionales du Massif de l'Ouest. Il s'était fait connaître comme un des meilleurs spécialistes de psychologie pédagogique, notamment publiant en 1946 son Manuel de psychologie de l'enfance, transformé en 1948 en Cours de psychologie enfantine et juvénile, classique dans les Ecoles normales; et plus récemment, en 1966, dans une collection de carnets de pédagogie pratique des Eléments de psycho-pédagogie pratique. A « France-Culture » il donnait régulièrement des exposés de psychologie de l'enfant. Après un passage de quelques années à Orléans, il avait été nommé Inspecteur primaire de l'Académie de Paris, fonctions dont on sait qu'elles sont à l'heure actuelle harassantes. Ces fonctions lui avaient permis d'écrire une Morale professionnelle de l'Instituteur. Et je me souviens qu'ayant projeté un peu avant 1953 d'écrire un Professeur, je l'avais proposé pour composer dans la même collection un volume, l'Instituteur, qui parut à «La Table Ronde» en 1954 et qui est ce qui a été écrit de meilleur sur le sujet.

Les membres de notre société ignorent peut-être une partie des œuvres et des activités que je viens d'énumérer. Mais ils savent que Ferré était un proustien éminent, un des rares érudits français connaissant parfaitement l'œuvre et la vie de Proust. En 1954, avec le professeur Pierre Clarac, après des années de labeur, il publia dans la collection de « la Pléïade » un texte enfin digne de Proust d'A la Recherche du Temps Perdu en trois volumes, texte établi sur les manuscrits et accompagnés de notes, de variantes et d'index. Le professeur Mondor lui ayant demandé une étude pour la collection « Vocations », créée par Gallimard, il publia en 1954 Les Années de Collège de Marcel Proust, ouvrage particulièrement bien documenté.

Après son attaque, il avait prudemment et progressivement repris ses activités. Il venait, je crois, de terminer une édition abrégée du Robert. Et il s'était remis, avec Pierre Clarac, au travail pour composer un quatrième tome de « la Pléïade » qui devait comprendre toutes les autres œuvres de Proust à l'exception de la Correspondance. Enfin nous avions projeté, lui, Kolb et moi, d'écrire une biographie critique de Proust dans les années à venir.

On le voit, Ferré avait accumulé un capital d'ouvrages et de travaux considérable. Et je passe sous silence, bien entendu, les innombrables notes critiques qu'il avait rédigées pour le Bulletin, la Revue d'Histoire littéraire de la France et diverses revues pédagogiques.

Il est mort comme il avait vécu, au travail. C'est, en effet, à la Bibliothèque nationale qu'il succomba sur les manuscrits de Proust. On pourrait dire, si elle n'avait été prématurée, que cet homme, un peu sceptique, mais qui croyait dans les vertus de l'art et du travail bien fait, a eu la mort qu'il eût souhaitée.

C'était un esprit à la fois fin, délicat et solide. Il mettait dans ce qu'il écrivait la perfection d'un style tout en nuances et la force d'un jugement très sûr. Le travail patient, obstiné, minutieux de l'érudit ou du spécialiste s'accomplit généralement en dehors du cercle de la grande notoriété. Il ne vise d'ailleurs pas le succès mais la vérité; ou, si l'on veut, c'est dans la découverte de celle-ci qu'il jouit du succès. Ferré, à défaut d'une très grande notoriété qu'il méritait, a connu plus d'une fois cette satisfaction. Son œuvre lui survit.

Henri BONNET.

S'il peut y avoir une sorte de consolation au moment où disparaît l'ami fidèle qu'était André Ferré, c'est dans la lecture des pages qu'il a écrites, car c'est là que transparaissent les traits dominants de son caractère. Ces pages modestes et sans aucune prétention que sont ces notes bibliographiques qu'il nous a envoyées jusqu'à la dernière minute, modestes comme lui-même, elles laissent dans le cœur de celui qui les lit une sorte d'impression de satisfaction complète, à la fois morale et intellectuelle, car on y sent le souci d'être à la fois clair, juste et précis. Ce mot de « pertinent », qui revenait souvent sous sa plume est l'indice de ce souci de la précision et de ce scrupule inquiet qui étaient les qualités que l'on évoquera sans doute par ailleurs à l'occasion de sa collaboration à l'œuvre de la Pleïade qui restera le document proustien de premier ordre. Ce dont je me souviens avec émotion c'est le concours précieux et l'appui éclairé qu'il m'apporta, il y a vingt ans, dans la constitution de cette société à laquelle, malgré son état de santé, il resta fidèle, jusqu'à la dernière minnte.

P.-L. LARCHER.

Sur un rêve de Marcel

Proust est celui de nos grands écrivains qui a fait dans son œuvre la plus large part à l'inconscient, et particulièrement à une de ses manifestations : le rêve. Il n'a guère d'égal, à cet égard, parmi les romanciers, et c'est chez les poètes. Baudelaire, Nerval, Novalis, qu'il faut chercher ses frères en esprit, qui comme lui franchissent naturellement, mais non sans effroi, les « portes d'ivoire » qui séparent le conscient de l'inconscient. Il est d'ailleurs intéressant de remarquer que, tout en étant contemporain des travaux de Freud, Proust ne leur doit rien, pas même un vocabulaire. Le Répertoire des Thèmes de Marcel Proust, par Raoul Celly, ne contient pas ces termes aujourd'hui si familiers : le conscient, l'inconscient. C'est que Proust ne s'en sert guère. Il préfère, pour évoquer le domaine de l'inconscient, avoir recours à des expressions qui font image : le « pays obscur où l'esprit doit chercher », la « cité souterraine », le « Léthé intérieur ». Il ne parle pas de « souvenirs refoulés », mais des « intermittences du cœur ». Jacques Rivière, qui dans la série d'articles intitulée Quelques progrès dans l'étude du cœur humain (1) a si bien vu le parallélisme des recherches de Freud et des explorations de Proust, est catégorique en affirmant que celui-ci ne pouvait avoir lu les œuvres du savant viennois, qui commencèrent à être traduites en français vers les années 1920, c'est-à-dire peu de temps avant la mort de l'écrivain. Il s'agirait donc, entre ces deux grands esprits, de confluence plutôt que d'influence. Et ce ne sera pas la première fois qu'un artiste intuitif aura mis au jour des vérités latentes prêtes à éclater.

⁽¹⁾ Les Cahiers d'Occident, 1^{re} année, n° 4, Librairie de France, 1927, p. 23-49, 71-90.

tandis qu'un autre génie les découvrira de son côté par des recherches plus laborieuses et systématiques.

Bien entendu, Proust a tenté les psychanalystes. Le Dr Jean Fretet, dans l'Aliénation poétique (2); le Dr Milton L. Miller, dans Nostalgia: A Psychoanalytic Study of Marcel Proust (3) ont éclairé les complexes de l'écrivain et de ses personnages avec plus ou moins de bonheur. Le Dr Fretet est un médecin lettré qui admire et respecte l'œuvre d'art quand bien même il n'a pas beaucoup de sympathie pour l'auteur. Le Dr Miller est un psychanalyste qui regarde l'œuvre comme un champ de fouilles riche en fertiles découvertes psychologiques; le lecteur a peine, à travers ces pages arides, à retrouver le climat authentique d'une œuvre qui l'a tant bouleversé.

Ceci dit, je voudrais moi-même, très prudemment et sur un ton pour ainsi dire interrogatif, essayer de jeter quelque lumière sur la signification symbolique d'un rêve de Marcel - Marcel qui, de l'aveu de tous ceux qui ont connu Proust personnellement, est un portrait si ressemblant de l'auteur. Les pages de la Recherche offrent à nos réflexions un assez grand nombre de rêves ou de fragments de rêves. Celui-ci me paraît de beaucoup le plus remarquable. Il se trouve dans Sodome et Gomorrhe (édition de la Pléïade II.760). Dans la biographie de Marcel, il se situe un an environ après la mort de sa grand-mère et fait suite aux belles pages consacrées aux « Intermittences du cœur ». Dans la vie réelle, Proust perdit sa grand-mère en 1895 (lorsqu'il avait 24 ans), et sa mère en 1905 (lorsqu'il en avait 34). Je rapproche à dessein ces deux dates, parce que la grand-mère et la mère représentent dans le roman deux incarnations identiques de tendresse maternelle et de sollicitude inquiète, presque interchangeables dans l'affection du Narrateur.

Voici ce rêve :

« Dès que je fus arrivé à m'endormir, à cette heure, plus véridique, où mes yeux se fermèrent aux choses du dehors, le monde du sommeil (sur le seuil duquel l'intelli-

⁽²⁾ Jean Fretet, L'Aliénation poétique. Rimbaud, Mallarmé, Proust, J.-B. Janin, Paris, 1946.

⁽³⁾ Milton L. Miller, Nostalgia. A Psychoanalytic Study of Marcel Proust, Houghton Mifflin Co., Boston, 1956.

gence et la volonté momentanément paralysées ne pouvaient plus me disputer à la cruauté de mes impressions véritables) refléta, réfracta la douloureuse synthèse de la survivance et du néant... Monde du sommeil, où la connaissance interne accélère le rythme du cœur ou de la respiration, parce qu'une même dose d'effroi, de tristesse, de remords, agit avec une puissance centuplée...; dès que, pour y parcourir les artères de la cité souterraine, nous nous sommes embarqués sur les flots noirs de notre propre sang comme sur un Léthé intérieur aux sextuples replis, de grandes figures solennelles nous apparaissent, nous abordent et nous quittent, nous laissant en larmes. Je cherchai en vain celle de ma grand-mère dès que j'eus abordé sous les porches sombres; je savais pourtant qu'elle existait encore, mais d'une vie diminuée, aussi pâle que celle du souvenir; l'obscurité grandissait, et le vent; mon père n'arrivait pas, qui devait me conduire à elle. Tout d'un coup la respiration me manqua, je sentis mon cœur comme durci, je venais de me rappeler que depuis de longues semaines j'avais oublié d'écrire à ma grand-mère. Que devait-elle penser de moi ? « Mon Dieu, me disais-je, comme elle doit être malheureuse dans cette petite chambre qu'on a louée pour elle, aussi petite que pour une ancienne domes-tique, où elle est toute seule avec la garde qu'on a placée pour la soigner...! Elle doit croire que je l'oublie depuis qu'elle est morte; comme elle doit se sentir seule et aban-donnée. Oh! il faut que je coure la voir, je ne peux pas attendre une minute, je ne peux pas attendre que mon père arrive; mais où est-ce? comment ai-je pu oublier l'adresse? pourvu qu'elle me reconnaisse encore! Comment ai-je pu l'oublier pendant des mois? Il fait noir, je ne trouverai pas, le vent m'empêche d'avancer; mais voici mon père qui se promène devant moi; je lui crie : « Où est grandmère? dis-moi l'adresse. Est-elle bien? Est-ce bien sûr qu'elle ne manque de rien? — Mais non, dit mon père, tu peux être tranquille. Sa garde est une personne ordonnée... Elle demande quelquefois ce que tu es devenu. On lui a même dit que tu allais faire un livre. Elle a paru contente. Elle a essuyé une larme. » Alors je crus me rappeler qu'un peu après sa mort, ma grand-mère m'avait dit en sanglotant d'un air humble, comme une vieille servante chassée, comme une étrangère : « Tu me permettras bien de te voir quelquefois tout de même, ne me laisse pas trop d'années sans me visiter. Songe que tu as été mon petit-fils et que les grand-mères n'oublient pas. » En revoyant le visage si soumis, si malheureux, si doux qu'elle avait, je voulais courir immédiatement et lui dire ce que j'aurais dû lui répondre alors : « Mais, grand-mère, tu me verras autant que tu voudras, je n'ai que toi au monde, je ne te quitterai plus jamais.»

Comme mon silence a dû la faire sangloter, depuis tant de mois que je n'ai été là où elle est couchée. Ou'a-t-elle pu se dire? Et c'est en sanglotant que moi aussi je dis à mon père : « Vite, vite, son adresse, conduis-moi. » Mais lui : « C'est que... je ne sais si tu pourras la voir. Et puis, tu sais. elle est très faible, elle n'est plus la même, je crois que ce te sera plutôt pénible. Et je ne me rappelle pas le numéro exact de l'avenue. — Mais dis-moi, toi qui sais, ce n'est pas vrai que les morts ne vivent plus. Ce n'est pas vrai tout de même, malgré ce qu'on dit, puisque grand-mère existe encore. » Mon père sourit tristement : « Oh! bien peu, tu sais, bien peu. Je crois que tu ferais mieux de n'y pas aller. Elle ne manque de rien... Du reste, tu sais, elle est très éteinte. Je te laisserai l'indication précise pour que tu puisses y aller; je ne vois pas ce que tu pourras y faire et je ne crois pas que la garde te la laisserait voir. — Tu sais pourtant bien que je vivrai toujours près d'elle, cerfs, cerfs, Francis Jammes, fourchette. » Mais déjà j'avais retraversé le fleuve aux ténébreux méandres, j'étais remonté à la surface où s'ouvre le monde des vivants : aussi si je répétais encore : « Francis Jammes, cerfs, cerfs », la suite de ces mots ne m'offrait plus le sens limpide et la logique qu'ils exprimaient si naturellement pour moi il y a un instant encore, et que je ne pouvais plus me rappeler... J'avais oublié de fermer les volets, et sans doute le grand jour m'avait éveillé. »

(II. 760-762).

Ce qui nous frappe d'emblée, dans ce rêve, c'est son cadre poétique: paysage crépusculaire, porches sombres, obscurité grandissante, vent. C'est ensuite son climat affectif: angoisse de la séparation, recherche anxieuse de l'être disparu, questions pressantes, remords, sanglots. Ce sont enfin les détails insolites qui le terminent: quelques mots tout à fait surprenants et tranchant sur le contexte poétique et affectif de l'ensemble. Nous évoquons un autre songe étrange:

De tant d'objets divers le bizarre assemblage Peut-être du hasard vous paraît un ouvrage...

Mais c'est précisément le caractère hétéroclite du rêve du Narrateur qui m'incline à croire à son authenticité. La façon inopinée dont le père surgit (« Mais voici mon père qui se promène devant moi »), l'évocation d'un rêve plus ancien à l'intérieur du rêve présent, l'énigme des derniers mots avant le réveil : ces éléments déconcertants rendent un son que

nous reconnaissons pour vrai si nous savons être attentifs à nos propres rêves. On dirait que Proust n'a fait que transcrire un rêve qu'il fit réellement, soit après la mort de sa grandmère, soit après celle de sa mère. Et même s'il avait inventé ce rêve de toutes pièces pour le prêter au Narrateur, cela n'enlèverait rien à sa valeur symbolique, puisque l'auteur aurait dû le tirer de son propre fonds, c'est-à-dire, entre autres, de son inconscient. Dans la vie psychique, il n'y a pas de hasard. Ce qui paraît l'œuvre du hasard pourrait s'expliquer si seulement nous disposions d'une méthode d'investigation assez pénétrante. « Les symboles, écrivait Baudelaire, ne sont obscurs que d'une manière relative, c'est-à-dire selon la pureté, la bonne volonté ou la clair-voyance native des âmes » (4).

Je ne prétends personnellement qu'à la bonne volonté, et me propose d'examiner, par la méthode associative, quelques-unes des obscurités du rêve.

Notons d'emblée que bon nombre des symboles de ce rêve sont relativement aisés à déchiffrer. La grand-mère de Marcel (qui, dans la vie réelle de l'écrivain, peut représenter la grand-mère ou la mère) est morte. Marcel la cherche, à l'heure du crépuscule, dans le royaume des ombres, peut-être simplement dans un cimetière : « cette petite chambre qu'on a louée pour elle » représente évidemment sa tombe. Il se reproche de l'avoir oubliée trop longtemps; nous connaissons déjà cette circonstance par le chapitre intitulé « Les Intermittences du cœur ». Maintenant qu'il retrouve dans toute sa plénitude le souvenir de la morte, il désire ne plus être séparé d'elle : « Tu sais bien pourtant (dit-il à son père) que je vivrai toujours près d'elle. » Désir de mort, ou simplement désir d'une union des cœurs par-delà le tombeau : peu importe, l'essentiel est que le lien ne soit pas rompu.

La grand-mère le désire passionnément, elle aussi, ou du moins l'a désiré dans un rêve antérieur que se remémore soudain le Narrateur au milieu du rêve présent :

« Alors je crus me rappeler qu'un peu après sa mort, ma grand-mère m'avait dit en sanglotant d'un air humble,

 ⁽⁴⁾ Baudelaire, Œuvres complètes, Bibliothèque de la Pléïade, 1951,
 p. 1078 (article sur Victor Hugo).

comme une vieille servante chassée, comme une étrangère : « Tu me permettras bien de te voir quelquefois tout de même, ne me laisse pas trop d'années sans me visiter. Songe que tu as été mon petit-fils et que les grand-mères n'oublient pas ».

N'est-ce point là une image frappante de la persistance, de la puissance envoûtante du lien maternel même après la mort de la grand-mère? Mais dans le rêve présent, l'aïeule ne reparaît plus, elle ne réclame plus l'âme de son petit-fils. Tout ce que le Narrateur apprend sur son compte, il le tient de son père, qui représente, dans ce monde maternel émotif, l'élément viril et raisonnable. C'est le père qui rapporte à Marcel ce détail encourageant: la joie qu'elle a eue à apprendre qu'il allait écrire un livre. Mais c'est aussi le père qui s'oppose, doucement mais fermement, à la communion directe entre la grand-mère et son petit-fils. Par trois fois, aux supplications du jeune homme, il répond par des objections tristes mais sensées: « Elle est très faible, très faible, elle n'est plus elle-même... Je crois que tu ferais mieux de n'y pas aller... Je ne vois pas ce que tu pourrais y faire. »

Ces sages paroles représentent, en fait, une velléité qui commence à poindre chez le rêveur lui-même : l'élément viril et créateur de Marcel le pousse à se libérer de l'emprise maternelle, à rompre les amarres avec le passé et à se tourner vers son œuvre. Sans doute, cette velléité n'est pas encore une volonté; toutes les forces affectives sont liguées contre elle. Le rêveur se débat contre la nécessité, il proteste et il sanglote. Mais il se réveille sans avoir revu sa grand-mère.

Quant aux symboles qui surgissent si soudainement à la fin du rêve et lui confèrent son caractère d'étrangeté : les cerfs, Francis Jammes et la fourchette — ils sont évidemment beaucoup plus énigmatiques et appellent des commentaires plus étendus.



LE CERF

Le cerf occupe une place privilégiée dans la symbolique chrétienne. Son apparence noble et majestueuse, le fait qu'il ait parfois entre ses bois un signe blanc en forme de T, donc

en forme de croix, lui ont de bonne heure conféré un caractère prophétique et sacré. Dans la Légende de saint Eustache, telle qu'elle est contée dans la Légende Dorée, un grand cerf, détaché du troupeau, est le Christ lui-même, et porte un crucifix entre ses bois. Plusieurs artistes, dont Pisanello et Dürer, ont peint ou gravé ce cerf au crucifix. Dans la Légende de saint Julien (toujours selon la version de la Légende Dorée), un cerf poursuivi à la chasse prophétise la tragique destinée de Julien: « Comment oses-tu me poursuivre, toi qui es destiné à être l'assassin de ton père et de ta mère?» Mais c'est surtout dans cette même légende, contée par Flaubert (lequel avait à sa disposition, outre la Légende Dorée, un manuscrit de la Bibliothèque de la ville de Rouen), que l'avertissement du cerf mourant prend un caractère solennel saisissant : « Maudit ! maudit ! Un jour, cœur féroce, tu assassineras ton père et ta mère !»

Proust, on le sait, était un admirateur passionné de Flaubert. En janvier 1920 il lui consacra un long article dans la N.R.F. (5). Il était certainement familier avec l'image de ce cerf impressionnant. Or, précisément, le thème du parricide revient à plusieurs reprises dans l'œuvre de Proust, et chaque fois il s'agit du meurtre de la mère.

Nous le rencontrons d'abord dans « La Confession d'une jeune fille », un des morceaux du premier livre publié par Proust, en 1896, Les Plaisirs et les Jours (6). L'héroïne a été surprise par sa mère au moment où, en l'absence de son fiancé, elle se laissait embrasser par un jeune homme pervers et trouvait à cette étreinte un plaisir voluptueux et coupable. La mère, saisie, perd connaissance, fait une mauvaise chute et meurt. La fille se tire un coup de pistolet et se blesse grièvement. C'est en attendant sa mort prochaine qu'elle fait son douloureux récit.

Le même thème est repris et développé dans les « Sentiments filiaux d'un parricide », récit publié en 1907 dans le Figaro et repris plus tard dans Pastiches et Mélanges (7). Le

⁽⁵⁾ Cet article fut recueilli plus tard dans Chroniques, Gallimard, Paris, 1927, p. 193-211.

⁽⁶⁾ Les Plaisirs et les Jours, N.R.F., Paris, éd. de 1924, p. 141-159.

⁽⁷⁾ Pastiches et Mélanges, N.R.F., Paris, 1919, pp. 211-224.

héros, Henri van Blarenberghe, tue sa mère dans un accès de démence. (Le récit était basé sur un fait-divers authentique.) Au moment de mourir, elle dit à son fils : « Henri, qu'as-tu fait de moi! qu'as-tu fait de moi! » et Proust commente longuement la portée générale de cette accusation :

— Qu'as-tu fait de moi! qu'as-tu fait de moi! Si nous voulions y penser, il n'y a peut-être pas une mère vraiment aimante qui ne pourrait, à son dernier jour, souvent bien avant, adresser ce reproche à son fils. Au fond, nous vieillissons, nous tuons tout ce qui nous aime par les soucis que nous lui donnons, par l'inquiète tendresse elle-même que nous inspirons et mettons sans cesse en alarme. Si nous savions voir dans un corps chéri le lent travail de destruction poursuivi par la douloureuse tendresse qui l'anime, voir les yeux flétris, les cheveux, longtemps restés indomptablement noirs, vaincus comme le reste et blanchissants, les artères durcies, les reins bouchés, le cœur forcé..., la marche ralentie, alourdie, l'esprit qui sait qu'il n'a plus rien à espérer..., la gaîté même... à jamais tarie, peut-être celui qui saurait voir cela dans (un) moment tardif de lucidité..., peut-être celui-là, comme Henri van Blarenberghe quand il eut achevé sa mère à coups de poignard, reculerait devant l'horreur de sa vie et se jetterait sur un fusil, pour mourir tout de suite (8).

Enfin, dans la Recherche même, le Narrateur, au cours des douloureuses réflexions qui suivent la mort d'Albertine, se considère comme responsable, du moins indirectement, de cette mort et de la mort de sa grand-mère; voici deux passages de la Fugitive, assez voisins l'un de l'autre:

« Rapprochant la mort de ma grand-mère et celle d'Albertine, il me semblait que ma vie était souillée d'un double assassinat que seul la lâcheté du monde pouvait me pardonner » (III, 496).

« Il me semblait que par ma tendresse uniquement égoïste j'avais laissé mourir Albertine comme j'avais assassiné ma grand-mère » (III, 501).

Ces deux passages trahissent chez le Narrateur un lourd sentiment de culpabilité, un implacable remords d'avoir sinon tué littéralement l'être aimé, du moins accaparé et

⁽⁸⁾ Ibid., pp. 223-224.

tourmenté cet être de tant de manières que sa mort en a été hâtée.

Il faut, pour rendre compte d'un sentiment si excessif, quitter le Narrateur et nous reporter à l'auteur qui s'est peint sous ses traits.

Certes, Proust infligea toujours des soucis aux siens. Sa mauvaise santé, sa névropathie, son défaut d'hygiène, son mode de vie bizarre, son indifférence quant à une carrière, ses mœurs sexuelles : tout contribuait à tenir sa famille, et particulièrement sa mère, en un perpétuel état d'anxiété. L'anxiété use les êtres, Proust ne le savait que trop, comme l'indique le dernier paragraphe des « Sentiments filiaux d'un parricide », que je viens de citer, et qui rend un son si personnel. Mais il devait avoir un autre sujet d'angoisse encore si nous le considérons à l'époque où, comme le Narrateur dans le rêve qui nous occupe, il songeait à se consacrer à son œuvre. Son œuvre maîtresse, celle qu'il portait en lui depuis de longues années, et qui devait faire une large place à Sodome et Gomorrhe. Sur ce sujet, il avait déjà accumulé de nombreuses notes : nous le savons par ses Cahiers encore inédits, dont M. André Maurois, dans sa magistrale biographie, a publié de larges extraits (9); mais vis-à-vis des siens il gardait le silence. Rompre ce silence, aborder le sujet tabou, ne serait-ce point porter un coup « mortel » à ces parents discrets et conformistes? Certes, ce coup, il faudra qu'il le porte un jour, s'il veut faire une œuvre de vérité. Ces êtres chéris, il lui faudra les blesser « à mort ». Il lui faudra aussi tuer, en lui-même, une image maternelle trop envoûtante, qui paralyse la création. Mais au moment de sa vie évoqué par le rêve, il n'a pas encore ce cruel courage. Les cerfs qui surviennent si brusquement à la fin du rêve, s'ils doivent quelque chose au cerf prophétique de Flaubert, signifieraient alors menace, interdiction, censure.

⁽⁹⁾ André Maurois, A la Recherche de Marcel Proust, Hachette, Paris, 1949, pp. 222-228.

FRANCIS JAMMES

Quels étaient les rapports entre le poète des Géorgiques chrétiennes et l'auteur de la Recherche? Nous savons par la correspondance de Proust, qui mentionne Jammes à maintes reprises, que les deux écrivains s'étaient rencontrés chez Alphonse Daudet, mais se fréquentaient peu. Proust parle toujours du poète avec les plus grands éloges, ce qui ne laissera pas de surprendre les lecteurs qui jugent que les deux œuvres ne sont pas d'égale valeur. On pourrait même être tenté de penser que Proust cède à sa fameuse « gentillesse » en faisant à Jammes des compliments exagérés. Mais dans une lettre à Louis de Robert, de janvier 1913 (j'adopte la date conjecturale établie par M. Philip Kolb), Proust justifie son admiration de façon convaincante. Il concède que Jammes ne sait pas ordonner des ensembles, mais juge que ses images, en revanche, sont d'une profondeur et d'une justesse inégalables :

« Cher Ami, — Ce que vous dites de Jammes est très vrai. Mais pour moi, le plus précieux, ce ne sont pas ses meilleurs ouvrages. On appelle ainsi ceux où se sentent le moins ses défauts. Mais beaucoup de gens sans génie sont doués de ces qualités qui lui manquent et qui pourraient améliorer ses livres. L'absence de qualités que tant de gens possèdent ne saurait être bien grave. Ne sût-il pas mettre ses sensations en ordre, faire un livre, même un conte, même un paragraphe, même une phrase, - il lui resterait que la cellule même, l'atome, c'est-à-dire l'épithète et l'image sont chez lui d'une profondeur et d'une justesse que personne n'atteint. Au fond de nous, nous sentons bien que les choses sont ainsi, mais nous n'avons pas la force d'aller jusqu'au cœur extrême où gît la vérité, l'univers réel, notre impression authentique. Et nous ordonnons magnifiquement des à peu près d'expressions. Jammes, lui, laisse dans un grand désordre des expressions dont chacune est une révélation. Voilà pourquoi, quand on dit qu'il est balbutiant, moi je trouve qu'il n'y a que lui qui parle net. Sans doute, j'aimerais mieux que toutes ces parcelles de vérité entrassent dans un ensemble admirable qui serait la révélation du monde réel. Mais j'aime mieux leurs justes indices que les grandes constructions où dix mille ratages, fondés sur l'intelligence et la réthorique, donnent l'impression (pas à moi) d'une réussite. » (10).

⁽¹⁰⁾ Louis de Robert, Comment débuta Marcel Proust, Gallimard, Paris, 1925, lettre V, pp. 40-41.

Mais cette page d'éloges n'explique pas pourquoi le Narrateur prononcerait le nom de Francis Jammes à la fin d'un rêve si dramatique. Deux autres lettres de Proust peuvent peut-être jeter quelque lumière sur ce point.

D'abord, une lettre à François Mauriac datée du 24 septembre 1919 :

« Votre ami, le Maître que j'admire entre tous, M. Francis Jammes, m'avait, au milieu de louanges infinies et imméritées, demandé de supprimer du premier volume de l'ouvrage dont je suis si heureux que vous aimiez le titre, un épisode qu'il jugeait choquant. J'aurais voulu pouvoir le satisfaire. Mais j'ai si soigneusement bâti cet ouvrage que cet épisode du premier volume est l'explication de la jalousie de mon jeune héros dans les quatrième et cinquième volumes, de sorte qu'en arrachant la colonne au chapiteau obscène, j'aurais fait plus loin tomber la voûte. C'est ce que des critiques appellent des ouvrages sans composition et écrits au hasard des souvenirs » (11).

Puis une lettre à Paul Souday datée du 10 novembre 1919 :

« Ma composition est voilée et d'autant moins rapidement perceptible qu'elle se développe sur une large échelle... mais pour voir combien elle est rigoureuse, je n'ai qu'à me rappeler une critique de vous, mal fondée selon moi, où vous blâmiez certaines scènes troubles et inutiles de Swann. S'il s'agissait, dans votre esprit, d'une scène entre deux jeunes filles (M. Francis Jammes m'avait ardemment prié de l'ôter de mon livre), elle était, en effet, « inutile » dans le premier volume. Mais son ressouvenir est le soutien des Tomes IV et V (par la jalousie qu'elle inspire, etc.). En la supprimant, je n'aurais pas changé grand'chose au premier volume; j'aurais en revanche, par la solidarité des parties, fait tomber deux volumes entiers, dont elle est la pierre angulaire, sur la tête du lecteur » (12).

Ces deux lettres, on le voit, se rapportent à un épisode trouble de *Du côté de chez Swann*: Marcel adolescent est témoin, à Montjouvain, d'une scène de sadisme entre deux

⁽¹¹⁾ F. Mauriac, *Du côté de chez Proust*, La Table Ronde, Paris, 1947, p. 21. La date de la lettre figure dans le volume même.

⁽¹²⁾ Correspondance générale de Marcel Proust, Plon, Paris, vol. III, 1932, p. 69. La date de la lettre figure dans le volume même.

lesbiennes, qui assurément fait tache dans la riante peinture de Combray (I, 159-165). Francis Jammes, choqué, a prié Proust de la supprimer. Proust, on vient de le voir, prétend qu'il a été obligé de maintenir cet épisode à cet endroit précis pour expliquer la jalousie du Narrateur aux quatrième et cinquième tomes. Ce scrupule de composition est sans doute fort respectable. Mais il n'est pas interdit de se demander si l'auteur n'aurait pas eu maintes occasions d'introduire l'amie de Mlle Vinteuil un peu plus tard. S'il a tenu à faire une place à l'homosexualité dès le premier volume, ne serait-ce point qu'elle a projeté son ombre très tôt sur sa vie à lui, au beau milieu de l'existence familiale protégée et des vacances idylliques à Illiers? Il y a dans « La Confession d'une jeune fille », déjà citée, une page qui exprime de façon poignante combien l'éveil de la sexualité peut engendrer de conflits, de remords, de désirs de s'étourdir, et frapper de stérilité les simples joies de la vie. J'en extrais le passage suivant :

« Je perdis avec le goût de la solitude le secret des joies que m'avaient données jusque-là la nature et l'art. Jamais je n'ai été si souvent au concert que dans ces années-là. Jamais... je n'ai senti moins profondément la musique... Mes promenades aussi avaient été comme frappées de stérilité. Les choses qui autrefois suffisaient à me rendre heureuse toute la journée, un peu de soleil jaunissant l'herbe, le parfum que les feuilles laissent s'échapper avec les dernières gouttes de pluie, avaient perdu comme moi leur douceur et leur gaieté. Les bois, le ciel, les eaux semblaient se détourner de moi, et si, restée seule avec eux face à face, je les interrogeais anxieusement, ils ne murmuraient plus ces réponses vagues qui me ravissaient autrefois. Les hôtes divins qu'annoncent les voix des eaux, des feuillages et du ciel daignent visiter seulement les cœurs qui, en habitant en eux-mêmes, se sont purifiés » (13).

Ne serait-ce pas cette lourde atmosphère de plaisir, de trouble et d'effroi que Proust aurait tenu à évoquer dès le début de son œuvre en y plaçant l'épisode de Montjouvain qui devait si fort déplaire à Francis Jammes? Le nom du poète, surgissant brusquement à la fin de notre rêve, serait

^{(13) «} La Confession d'une jeune fille », dans Les Plaisirs et les Jours (déjà cité), pp. 150-151.

donc celui d'un censeur sévère, dont l'interdiction s'ajoute à l'avertissement du cerf doué du don de prophétie. « Tu assassineras ton père et ta mère », dit le cerf. « Tu déplairas aux écrivains », dit le poète. A ces interdictions il faudra passer outre si l'œuvre doit être un fidèle miroir de la vérité totale.

**

LA FOURCHETTE

Que vient faire cet humble ustensile domestique à la suite des symboles impressionnants du cerf et du poète? Notons tout d'abord que Proust n'a jamais rejeté de sa création les objets familiers qui à d'autres sembleraient insignifiants. Ses « moments privilégiés » ont été instaurés par une tasse de thé, deux pavés inégaux, une cuiller heurtant contre une assiette, une serviette empesée. Je voudrais m'arrêter surtout au bruit de la cuiller contre l'assiette, entendu au cours de la fameuse matinée chez la princesse de Guermantes, dans le Temps Retrouvé:

« Or, à ce moment même, un second avertissement vint renforcer celui que m'avaient donné les deux pavés inégaux et m'exhorter à persévérer dans ma tâche. Un domestique venait, dans ses efforts infructueux pour ne pas faire de bruit, de cogner une cuiller contre une assiette. Le même genre de félicité que m'avaient donné les dalles inégales m'envahit; les sensations étaient de grande chaleur... mais mêlée d'une odeur de fumée, apaisée par la fraîche odeur d'un cadre forestier; et je reconnus que ce qui me paraissait si agréable était la même rangée d'arbres que j'avais trouvée ennuyeuse à observer et à décrire et devant laquelle... ie venais de croire un instant, dans une sorte d'étourdissement, que je me trouvais, tant le bruit identique de la cuiller contre l'assiette m'avait donné, avant que j'eusse eu le temps de me ressaisir, l'illusion du bruit du marteau d'un employé qui avait arrangé quelque chose à une roue du train pendant que nous étions arrêtés dans ce petit bois. On eût dit que les signes qui devaient, ce jour-là, me tirer de mon découragement et me rendre la foi dans les lettres avaient à cœur de se multiplier... » (III, 868).

Dans un état plus ancien de la Recherche, publié par la Table Ronde en 1945 (14), l'incident se produit non chez la princesse de Guermantes, mais au cours d'un pique-nique dans les bois de Combray entre Marcel adolescent et son institutrice, et c'est une fourchette qui frappe sur l'assiette et déclanche par association le souvenir d'un paysage vu antérieurement, qui a paru insipide sur le moment même, mais est goûté dans toute sa plénitude lorsqu'il est recréé par la mémoire involontaire.

Ces incidents en apparence insignifiants revêtent pour Marcel une grande importance : il les appelle des « signes » — des « signes qui devaient ce jour-là (le) tirer de (son) découragement et (lui) rendre la foi dans les lettres ». Si les grands symboles du cerf et de Francis Jammes représentent des signes négatifs, l'humble symbole de la fourchette représente un signe positif, dont le message est celui-ci : « Ton œuvre est là, en toi ; ton œuvre sera faite de ton passé recréé. »

Notons par ailleurs que le mot « fourchette » s'apparente au mot « fourche » qui, dans une de ses acceptions, désigne « un endroit où un chemin se divise ». Marcel se trouverait donc à une bifurcation, ayant le choix entre deux voies : la voie rassurante de l'harmonie familiale, et particulièrement de la communion avec la mère, du respect des valeurs traditionnelles, de la fidélité à la mère ou à la grand-mère par-delà le tombeau — et la voie dangereuse de l'affranchissement, de l'émancipation morale et de la création de l'œuvre.

Le rêve refléterait donc un conflit du Narrateur qui put être aussi celui du créateur. Certes, dans la vie de Proust, l'issue du conflit ne fut jamais douteuse: le puissant génie de l'écrivain devait nécessairement triompher des scrupules de l'homme. Mais n'est-il pas émouvant de pressentir la force de ce conflit à travers les symboles du rêve et l'angoisse du rêveur? de voir sur combien de plans l'œuvre et la vie réelle s'interpénètrent? Mais surtout, si Proust a vraiment fait ce rêve, comme je le crois, ne faut-il pas admirer sa fidélité à ses impressions premières, son désir de les rapporter inté-

^{(14) «} Un des premiers états de Swann », La Table Ronde, Paris, n° 2, avril 1945, p. 24.

gralement, son refus de les censurer? De moins grands que lui auraient pensé: « La fin de ce rêve est absurde: je ne puis le raconter tel quel. » Proust lui conserve son caractère insolite et authentique.



J'ai tenté de montrer que le rêve du Narrateur, si on l'éclaire par des textes connexes et des faits tirés de la biographie de l'auteur, n'est pas entièrement dénué de sens. Mais montrer n'est pas démontrer, et les partisans de la méthode historique pure ne seront pas convaincus. Ils voudront savoir, par exemple, quand le rêve eut lieu, s'il fut contemporain de la mort de la grand-mère, ou contemporain des lettres à Mauriac et à Souday qui font mention de Francis Jammes. Mais, comme le remarque Proust luimême, les rêves échappent aux lois du temps. Ils font avec lui un « jeu formidable ». Et nous voyons souvent, « en une nuit, en une minute d'une nuit », des époques très lointaines de notre passé « fondre à toute vitesse sur nous, nous aveuglant de leur clarté » (III, 912).

Clarté, sans doute, pour le rêveur qui sait lire en luimême. Clarté assez obscure pour le lecteur. Cependant une longue familiarité avec l'œuvre de Proust m'a enseigné à ne pas en rester à l'impression première (« ce rêve n'a pas de sens ») et à essayer de descendre jusqu'au sens caché. Lorsque Rimbaud, autre rêveur, envoya à Izambard son poème « Le Cœur volé », il y joignit ce commentaire : « Ça ne veut pas rien dire. » Telle fut aussi mon impression, dès le premier moment, déjà lointain, où je lus cette étonnante séquence : « ... cerfs, cerfs, Francis Jammes, fourchette ».

> Liliane FEARN, Université de Londres.

Première crise d'asthme : 1880 Pourquoi ?

L'histoire nous dit qu'en 1880, « au retour d'une promenade aux Champs-Elysées », Marcel fut pris d'une violente crise d'étouffements qui fit craindre le pire à ses parents. Jour-charnière dans la vie de l'enfant, puisque, pour lui, ce ne fut jamais la même chose après qu'avant : ce jour-là il quittait le monde de la liberté, le monde des fleurs et des parfums pour entrer dans le monde de la maladie, des précautions et des fenêtres closes.

Pourquoi ce jour-là et pas un autre?

On peut certes imaginer un déclenchement de la maladie dû à un « accident » physique : des arbres récemment fleuris aux Champs-Elysées ? Une poudre de riz nouvelle utilisée par la mère ? Un trottoir que l'on goudronne sous les fenêtres de Marcel ? Tout est possible. Mais si, comme nous le savons bien et comme Proust s'en doutait lui-même, son asthme était lié à une hyper-émotivité, quelle violente émotion aurait pu, ce jour-là, réveiller, amener au jour la bête dévorante qui dormait en lui ? Que s'est-il passé ce jour-là?

L'article de L. Jones, paru dans le n° 12 du Bulletin des Amis de Marcel Proust, m'a convaincue, s'il en était besoin, de l'importance de la relation Marcel-Robert. L. Jones, en effet, dans sa passionnante étude où transparaît une tendresse pour son sujet qui est comme le reflet de celle de Proust, traite du problème suivant : la jalousie du petit Marcel devant la naissance de son frère Robert. Il analyse à travers la vie et l'œuvre de Proust les conséquences de cette jalousie, son refoulement, ses compensations.

D'après lui, Marcel a choisi, si l'on peut dire, d'être malade. « L'enfant va mettre toutes ses forces au service de

son désir secret : être malade, vulnérable, avoir constamment besoin de faire appel de la façon la plus urgente à la sollicitude et aux soins de l'entourage » (L. Jones). Ainsi il espère retrouver la place qu'il a perdu : celle du petit enfant protégé par la mère.

Après avoir lu l'étude de L. Jones, on ne se pose plus la question : « Que s'est-il passé ce jour-là, de 1880 ? » mais « Que s'est-il passé ce jour-là, de 1880, par rapport à Robert ? ».

Or, en visitant l'Exposition Marcel Proust de la Bibliothèque Nationale, j'ai été frappée par deux photographies :

- l'une (n° 45) représente « Marcel et Robert Proust enfants, 1876 »;
- l'autre (n° 46) représente « Marcel et Robert Proust en jupes vers 1878 ».

Quel âge a Marcel Proust en 1878 ? Il a 7 ans. Si, comme je crois le savoir, le garçonnet dans les familles bourgeoises de l'époque, troquait la jupe contre la culotte lorsqu'il atteignait le fameux « âge de raison », 1878 fut la dernière année où Marcel Proust porta la jupe.

En 1878, il passe donc dans le rang des « hommes ». Son frère Robert, par contre, est toujours en jupes. Le petit ennemi bien aimé, l'usurpateur de l'affection maternelle est, en quelque sorte, distancé et comme annihilé. (Il serait d'ailleurs intéressant de savoir si, dans le comportement de Marcel, quelque chose a changé cette année-là.)

Mais, ce que nous savons c'est qu'en 1880, l'asthme se déclare. Quel âge a Robert Proust en 1880? Sept ans.

Son anniversaire est tombé le 24 mai.

A son tour il quitte la jupe.

A son tour il passe dans le rang des hommes.

La victoire que Marcel avait cru pouvoir remporter deux ans avant, la supériorité dont peut être il avait cru bénéficier s'effondrent. Son frère est là et bien là. Non pas une petite fille, mais un garçon comme lui, concurrent redoutable dans la conquête de l'affection maternelle. Toutes les fureurs, toutes les craintes refoulées de la petite enfance se réveillent avec une force inouïe. Marcel est menacé dans son amour, dans sa vie même : il étouffe de rage et de chagrin. Mais il n'en sait rien. Et l'asthme le terrasse.

Mais, à la fois mal et remède, l'asthme, en le terrassant, lui permet de prendre la place laissée vacante, en ce jour de mai 1880, par Robert : la place du petit enfant.



« J'ai tous les ans, du 15 mai au 1er juillet, une maladie ridicule... » (Lettre à Louisa de Mornand.)

Thelma Volckman-Delabesse.

Robert Proust, frère de Marcel

par le docteur Robert SOUPAULT

Tant dans l'œuvre de Marcel Proust elle-même que dans l'immense exégèse à laquelle elle a donné lieu et continue de donner lieu à l'étranger comme en France, très exceptionnelles sont les références ou même les allusions au frère. Alors que la grand-mère et la mère surtout, le père beaucoup plus rarement, la tante Léonie, l'oncle, Françoise la servante au grand cœur, les voisins font partie de la toile de fond familiale ou intime et reviennent ci et là peupler « la recherche du temps perdu », le frère puiné, Robert, de moins de deux ans plus jeune, auprès duquel il fut élevé, dont il partagea les jeux, avec qui il eut ses premiers échanges de jeunesse et resta toujours en contact affectueux, n'est à ma connaissance, pour ainsi dire jamais évoqué. Et, dans ces conditions, les commentateurs de l'œuvre pas plus que les biographes, n'ont cru devoir en faire état et, sans paraître s'en étonner, la plupart l'ont, délibérément ou non, laissé de côté (1).

Il y a là une double anomalie qui vaut qu'on s'y arrête et puisqu'à juste titre, et par intérêt historique et par curiosité psychologique, la critique s'attache aux moindres déterminantes qui ont pu contribuer à l'éclosion d'un génie si singulier et à la trame d'un modèle romanesque sans précédent, le point dont je traite aujourd'hui ne semble pas négligeable : le cas du frère mérite mieux que le silence et l'oubli.

⁽¹⁾ Lors de patientes recherches bibliographiques, j'ai retrouvé seulement deux articles qui abordent le sujet, mais sous un angle assez différent du mien. E. Jones: Marcel Proust et son frère. Dr P.-E. Seidmann: Marcel Proust et les médecins - in-Bull. de la Soc. des Amis de Marcel Proust 1963, n° 12, p. 503-522.

Si je me crois autorisé à intervenir pour combler cette lacune, c'est qu'ayant été jadis le disciple fervent de l'excellent chirurgien que fut Robert Proust, je l'ai bien connu et aimé et que je peux apporter sur lui des témoignages précis et fidèles (2). C'est aussi qu'appartenant au milieu chirurgical, ayant suivi à vingt ans près une carrière presque semblable, je suis mieux à même de le « traduire » sans le trahir. Les hommes de lettres n'ont connaissance et ne peuvent avoir connaissance de notre métier et de ceux qui l'exercent que de l'extérieur.

Voici donc quelques souvenirs qui rendront plus vivantes la figure et la silhouette de mon maître disparu. Puis je tenterai de décrire les principaux traits de son caractère et de son esprit, son attitude dans la vie et dans les relations sociales.



Robert Proust naquit le 24 mai 1873, moins de deux ans après Marcel, et, comme Marcel, chez son grand-oncle Weil, 96, rue La Fontaine, à Auteuil, qu'on appelait encore la campagne. La première enfance, commune aux deux frères, se passe à Paris et à Illiers principalement. Les études ont lieu au Lycée Condorcet. Les baccalauréats sont passés facilement et de bonne heure, et les aptitudes remarquables de Robert pour les mathématiques lui font un moment préparer « Math Spé ». Puis, rejetant l'idée première de devenir architecte, il opte définitivement pour la carrière médicale, où l'engageaient la très grande notoriété et les propres vœux de son père, professeur d'hygiène à la Faculté, membre de l'Académie de Médecine et médecin de l'Hôtel-Dieu, inspecteur général des services sanitaires.

Etudiant à 17 ans, « il prend ses grades comme en se jouant ». Externe en 1893, il est interne l'année suivante (part au service militaire à Reims); devient aide d'anatomie en 1898; prosecteur en 1899. Sa thèse passée en 1900, il aborde les derniers concours et les plus difficiles : il est

⁽¹⁾ M^{mo} Gérard Mante-Proust a bien voulu donner son plein agrément à mon pieux effort.

agrégé en 1904, chirurgien des hôpitaux en 1906. Entre temps, en 1903, se situe son mariage avec M^{lle} Marthe Dubois-Amiot, puis la naissance de sa fille Suzy.

Son père ne connut donc pas sa réussite à l'agrégation et sa mère mourut peu de mois avant son chirurgicat. Il fut en particulier élève des professeurs Guyon et Albarran, puis assistant du professeur Pozzi, de 1904 à 1914. Durant la guerre 1914-1918, il est aux armées constamment. Ambulance divisionnaire où il soigne et évacue ses blessés sous le feu de l'ennemi à Etain (citation août 1914). Chirurgien chef de l'ambulance chirurgicale automobile n° 1. Chirurgien consultant des forces françaises en Italie, et, enfin, réclamé par le général Mangin, qui s'y connaissait en fait de courage et l'admirait. Chirurgien consultant de la X° armée en 1918 où, grâce aux mesures prises par lui pendant cette seconde bataille de la Marne, il n'y eut, sur 30 000 blessés, que 13 % de mortalité. Après la guerre, chirurgien consultant de l'Association des mutilés de guerre.

Reprise de la carrière civile. Chef de service successivement à Tenon (centre anti-cancéreux), à Beaujon, à Laënnec, à Broca. Secrétaire général de la Société de chirurgie (1930). Professeur titulaire de la chaire d'Anatomie médico-chirurgicale et de Médecine opératoire (1932). Professeur de la chaire de Clinique gynécologique (1934).

Travaux nombreux et importants dont les plus notables concernent la prostatectomie, la périnéorraphie, le traitement chirurgical et la radiumthérapie du cancer du col utérin, le traitement chirurgical de la tuberculose pulmonaire.

Outre ses activités professionnelles, hospitalières et universitaires, il s'occupe intensément de l'édition de l'œuvre de Marcel Proust.

Sa mort fut brutale et inattendue, le 29 mai 1935. Ses obsèques furent célébrées à Saint-Philippe-du-Roule, et l'inhumation eut lieu au cimetière du Père-Lachaise dans le caveau de famille où reposaient ses parents et Marcel.

*

Aussi loin que je fouille mes souvenirs concernant mon ancien maître, je nous revois dans une salle de malades mansardée du vieil hôpital Laënnec, moi externe frais émoulu, lisant une « observation », lui m'écoutant d'un air sérieux, imperturbable ; puis, un des matins suivants, moi donnant le chloroforme tandis qu'il opérait. C'était pendant l'été 1912. Jeune chirurgien des hôpitaux et agrégé, il assurait le remplacement de vacances d'un collègue plus âgé et j'étais demeuré à Paris pour préparer mes concours.

Mon assiduité, les services que je lui rendis en ces circonstances, attirèrent son attention et me valurent sa bienveillance. Comme on sortait très tard de l'hôpital, bien après midi, il me reconduisait à travers un Paris désert jusqu'à mon domicile dans sa torpédo jaune découverte, quelque 14 Hp Renault de l'époque. Nous parlions un peu de mes études, un peu de ma famille qu'il connaissait indirectement, car nous étions du même milieu mondain, ainsi qu'on disait alors, et ma mère et ma tante qui, jeunes filles, habitaient boulevard Malesherbes, à quelques cents mètres des Proust, avaient dansé au bal et joué au tennis de Neuilly avec Marcel.

Mais mieux que ces marques de sollicitude, je reçus dix-huit mois plus tard son appui efficace au concours de l'internat, car j'avais eu la chance qu'il fût tiré au sort du jury et qu'il se souvînt favorablement de moi. Je me rappelle aussi que le soir de l'épreuve qui assurait ma nomination, je fis porter par le fleuriste en vogue, une gerbe de roses à Mme Proust, ce qui provoqua, au cours de ma visite de remerciements, une admonestation toute paternelle. Je vois encore la scène et j'entends la voix. Il était à table avec l'élégante et svelte Mme Proust et une petite fille brune et bouclée, sage comme une image dans sa robe de guipure d'Irlande. On me fit asseoir, tandis que le valet de chambre servait: « Mon petit Soupault, il faut que vous appreniez que ce sont des choses qu'on ne doit pas faire ». Et sur ma protestation timide: « Non, non, ça ne se fait pas », rétorqua-t-il d'un ton péremptoire, adouci d'un demi-sourire sous un regard pesant, imperturbable et figé. Ce ne fut pas la dernière fois, on le lira, que j'eus l'occasion de noter combien les questions de correction et de bienséance avaient de prix à ses yeux.

Puis la guerre. Il demande aussitôt malgré ses quarante ans bien sonnés à partir pour le front et on lui confie, dès l'automne 1914, le commandement de la première Auto-Chir (ambulance chirurgicale automobile), formation susceptible de se déployer à quelques kilomètres seulement des lignes de tranchées, de recevoir en peu d'heures les blessés (on sait l'importance du temps gagné contre les dangers majeurs d'hémorragie et d'infection) et de les opérer sur place, dans des conditions techniques normales.

Comme celui de Martel, que je connus plus tard au large des Dardanelles, son patriotisme était assez exalté et rigide. Un jour que mon régiment se trouvait au repos dans le même secteur que son ambulance, j'allai le voir, espérant un peu que, étant donné son influence dans l'Armée, il me réclamerait comme assistant et me sortirait de ma condition de médecin de bataillon où je me faisais l'effet d'un chef brancardier au lieu que ma jeune ambition eût souhaité une activité mieux appropriée. Ce point de vue le choqua peut-être. Dès mes premières allusions, il fit grise mine et sourde oreille, parut s'absorber dans d'autres pensées et, sur un mot plus insistant, me quitta en me répondant dans ce même demi-sourire dont il accompagnait ses reproches ou ses refus, comme pour les excuser sans doute: « On verra cela un peu plus tard ». Je n'en entendis plus parler. Quelques mois après, je partais pour l'armée d'Orient

Il était crâne, se rendait de son plein gré jusqu'aux postes de secours en première ligne, s'exposant au feu avec un parfait sang froid, payant de sa personne. S'il ne fut pas blessé par projectile, il eut, au cours d'une de ses tournées d'inspection, un très grave accident d'automobile qui mit ses jours en danger. Refusant d'être évacué vers l'intérieur, il se fit soigner sur place.

Dans une lettre à Ramon Fernandez, Marcel s'en émeut : « Pardonnez-moi de ne pas avoir répondu plus tôt à une lettre si gentille. Je l'ai reçue en même temps qu'une de ma belle-sœur m'annonçant que mon frère venait d'avoir un terrible accident le choc a été si fort que sa tête projetée a brisé le montant de la voiture. Par bonheur, il y avait un château à 2 km (tout cela se passe sur le « front »). On l'y a porté sur

un brancard mais perdant une telle quantité de sang qu'il serait certainement mort s'il y avait eu un trajet plus long à faire. Cet accident ne m'eût pas empêché, moralement, de vous écrire, car je garde dans les plus grands chagrins (et celui-là n'a été que d'un instant car j'ai appris à la fois l'accident, et qu'il n'aurait pas de suite) le « sang-froid » le plus complet. Seulement... »

Mes relations avec mon chef reprirent après la démobilisation en 1919. J'avais retenu dans son service ma première année d'internat que j'allais commencer.

Par suite des circonstances, l'année dura vingt mois et je ne le regrette pas. Vingt mois où, jour après jour, je fus guidé, influencé, dressé par un maître d'une grande bonté, d'une extrême intelligence et d'une discipline technique impeccable. Son service était à l'hôpital Tenon, dans le xx° arrondissement. Pas de voitures en cette après-guerre. Quand, le matin de bonne heure, je prenais le métro à la station Courcelles, jusqu'à Gambetta, il m'arriva plusieurs fois de rencontrer le « patron » qui, lui aussi, utilisait les transports en commun. Il causait avec moi, mais souvent se plongeait dans la lecture (je ne saurais dire laquelle). Le trajet avec les deux changements, durait plus de trois quarts d'heure.

Je fus à bonne école et je veux citer quelques traits de son caractère. D'abord, je le répète, son cœur, son dévouement pour tous, pour les malades en particulier. A la guerre il avait toujours eu en horreur les amputations et, quoique chirurgien, souffrait visiblement d'avoir à s'y décider. A Tenon, au cours des visites, il s'arrêtait longuement auprès des plus souffrants, des plus mal en point, cherchait en silence dans les méandres de ses vastes connaissances, inventait comment les soulager. Le temps ne comptait pas pour lui : il n'existait pas de « temps perdu ». Mais, nous, le groupe des disciples, voyions l'heure avancer et d'autres tâches inaccomplies. Il nous voulait tous autour de lui : un goût de l'apostolat l'incitait à nous infuser la parole. Inutile de le presser. Il ne s'apercevait pas ou ne voulait pas s'apercevoir de nos impatiences. Quelquefois, quand, après une station d'une demi-heure autour d'un lit

pour examiner, explorer l'opérée sur « toutes les coutures », on croyait en avoir fini, il faisait redéfaire le pansement, contrôlait à nouveau tel détail et, aidé de sa surveillante, refermait lui-même le bandage jusqu'à la dernière épingle. Lorsque je fus atteint d'un anthrax de la paupière, accident infectieux grave avant les antibiotiques, de quelle douceur, de quelles attentions ne m'entoura-t-il pas après m'avoir opéré! Il s'attardait, impassible, assistant d'un bout à l'autre aux pulvérisations.

Je reviendrai sur cette minutie, qualité chirurgicale au premier chef, qui devenait presque excessive chez lui. Elle se retrouvait sous bien des formes.

C'est durant mon internat chez Proust que, poussé par lui, je fis ma première publication scientifique, précoce sinon prématurée. Il voulut revoir personnellement mon texte et ma présentation, marque du soin jaloux qu'il prenait de mon avenir. Ah! ces veillées studieuses dans le somptueux cabinet du rez-de-chaussée, avenue Hoche, où il remaniait ma prose, vingt fois sur le métier remettait mon ouvrage. Car, pour lui, un point était un point, une virgule une virgule. Rigoureuse mais salutaire formation dont il n'eut pas l'apanage — d'autres de mes maîtres aussi m'inculquèrent la discipline d'esprit et de gestes — mais à laquelle il préluda. On croit rêver en comparant leur souci d'exigence avec tant d'écrits médicaux actuels, visiblement hâtifs, parsemés de poncifs et d'incorrections.

Quelque dix ans plus tard, quand il voulut bien m'associer à lui pour la réédition du Précis de pathologie chirurgicale, d'autres veillées nous réunirent, toutes semblables sauf que j'avais mûri entre temps. Je l'avais quitté pour devenir assistant du professeur Antonin Gosset, son ami. Le temps, les circonstances, que sais-je? les avaient un peu séparés; ce qui me valut sans doute l'honneur et la charge d'une mission délicate. Gosset régnait dans sa gloire et sa puissance à la Faculté et à la Société de Chirurgie. La carrière de Proust était restée quelque peu en retrait. Cet homme d'une intelligence toujours en action, d'une subtilité de pensée toujours en éveil, qui laissait déjà des travaux mémorables, souffrait d'une nonchalance, d'une paresse physique qui s'accentuait

avec l'âge et le faisait renoncer peu à peu comme par répugnance à des démarches et même des déplacements, et à briguer ce à quoi sa valeur et ses brillants débuts le destinaient. Donc, un beau jour de 1929, Gosset me manda et me parla en ces termes: « Je crois, Soupault, que vous aimez bien votre maître Proust? » — « Certes, beaucoup ». — « Pourquoi se laisse-t-il effacer comme cela ? Il a tort ». — « ?... ». — « Si vous voulez lui rendre service, allez le trouver de ma part et dites-lui que s'il fait l'effort de se présenter à l'élection pour le secrétariat général de la Société de chirurgie, je me mets en campagne pour lui et que je me fais fort de lui avoir dans deux ans une chaire à la Faculté ». — « Je suis très honoré, Monsieur, mais c'est assez embarrassant...» « Arrangez-vous, mettez cela à mon compte ». Mon cher patron m'écouta sans mot dire et me répondit seulement en découvrant ses dents blanches et en levant les sourcils d'un air lassé: « Gosset est très gentil, vous aussi... Je vais voir ça ». Il se rendit, eut le poste et la chaire. Sa carrière prit l'ampleur qu'elle méritait d'avoir. Il ne devait en jouir malheureusement, que peu d'années.

De sa générosité, de son désintéressement on pourrait citer maints exemples.

Il faut s'arrêter un instant sur sa probité, non pas seulement scientifique, sur ses scrupules qui allaient loin. Défenseur d'une tradition professionnelle, les premiers écarts — pourtant infimes — des uns ou des autres le choquaient dans ses conceptions rigides de la pratique du métier. Lorsque je participai à la fondation de la clinique Lyautey pour y exercer ma clientèle en toute liberté, et bien qu'il n'y eut de ma part rien qui ressemblât à une affaire d'argent, il me marqua sa désapprobation : « Ts! Ts! mon petit (j'avais 38 ans passés) un chirurgien doit avoir les mains blanches! »

Le ton sur lequel il s'exprimait restait en toute occasion d'un calme imperturbable. Pas une seule fois je ne l'ai entendu élever la voix, et il me serait impossible de l'imaginer éclatant de colère. Ce qui ne veut pas dire qu'il ne se fâchait pas et, s'il y avait lieu, pour de bon. Mais réprimandes ou blâmes, griefs ou interdictions, son mécontentement s'exprimait toujours enrobé de cent atténuations, de

vingt détours. On reconnaît là l'empreinte commune aux deux frères: besoin de ne pas froisser, souci de ne faire nulle peine. Et s'il n'allait pas comme Marcel jusqu'à procéder par interrogations, ses circonlocutions en étaient bien proches; et mon ami, le docteur A. Maurer, qui demeura du début à la fin son fidèle adjoint, imite à merveille les périphrases de notre patron dans ses remontrances: « Vous m'avez donné de mauvaises habitudes, que voulez-vous?... C'est un peu votre faute... Vous ne devriez pas m'obliger à... Je voudrais me tromper..., etc... »

Il me reste à insister sur l'acuité d'une intelligence aussi riche d'intuition qu'éprise de claire ordonnance, qui lui permettait de saisir et de pénétrer les problèmes les plus divers comme de démêler les psychologies.

J'ai signalé qu'il avait le don des mathématiques. Quand fut créé à l'hôpital Tenon, où il était encore chef de service, le premier centre anti-cancéreux, il en devint le directeur. Or, se jugeant trop peu instruit de la physique des radiations et de la physiothérapie, il sollicita de Mme Curie la faveur de quelques entretiens où recueillir les éclaircissements voulus. Au bout de peu de temps, il fut au fait et si bien qu'il découvrit d'abord l'index d'activité karyokinétique, l'ionomicromètre et une loi, dite des trois quarts, qui prit son nom. Et Mme Curie répétait à qui voulait l'entendre, qu'elle n'avait jamais rencontré dans la discipline biologique quelqu'un d'aussi ouvert aux données des sciences abstraites.

Oserais-je dire, moi chirurgien, que l'intelligence trop raffinée d'un Robert Proust le priva d'être un opérateur de grand brio, qualité d'une valeur bien relative d'ailleurs. Et il est pourtant vrai que l'acte opératoire en soi, s'il requiert pleine clarté et solide équilibre d'esprit, une méthode dépouillée, une simplicité et une rectitude tactique et technique, ne s'accommode guère de subtilités qui l'encombreraient et le compliqueraient; or ce que certains, enclins à une célérité opératoire dont ils voyaient bien les avantages mais non les inconvénients, prétendaient reprocher à Proust, ne fut ni l'incompétence — bien évidemment — ni la maladresse, ni la confusion (sa génération avait été forgée par la Médecine opératoire de Farabeuf), ni l'émotivité qu'il dominait à la

perfection, mais des scrupules, des hésitations, une multiplication des mesures de douceur et de sécurité qui allongeaient la durée de l'intervention alors que les anesthésies n'avaient pas encore l'innocuité désirable, mais qui annonçaient et comme préfiguraient notre préoccupation majeure aujourd'hui : le respect des tissus.



Vouloir tracer un parallèle entre les deux frères, serait bien artificiel, car, en fin de compte, leurs carrières, leurs modes de vie divergèrent très tôt et progressivement.

Trois « époques-jalons » suffiront à l'attester.

En 1894, Marcel en est encore à hésiter entre la Cour des Comptes et le Quai d'Orsay. Robert, ayant vivement poussé ses études de médecine, arrive le troisième de sa promotion au concours de l'internat (21 ans !).

Au début du siècle, il est docteur en médecine, auteur de travaux scientifiques déjà notables, va prendre femme en 1903, et sera sous peu professeur agrégé, puis chirurgien des hôpitaux.

Marcel, maladif, excentrique, se met à mener, sous la tutelle ombrageuse, mais indulgente et débordée de ses parents pleins de pressentiments contradictoires, une vie nocturne... mondaine et dissolue; mis à part sa prodigieuse érudition, il n'a encore à son actif que quelques vagues chroniques dans le Figaro, les Plaisirs et les jours, les traductions de Ruskin, les Pastiches, autant de productions qui ne lui valent aucune considération sérieuse (Valéry Larbaud).

Dès 1906, ses parents décédés, Marcel s'évade, et plus tard se claustre. Robert poursuit son ascension et se classe au premier rang de l'élite chirurgicale française. On sait la suite.

Ce que ce rappel chronologique sommaire veut indiquer, c'est que rien, une fois qu'ils se déclarèrent, n'était fait pour les rapprocher et qu'on ne voit désormais aucune correspondance entre leurs destinées. Si Marcel connut sur le tard la gloire que confère le génie, son frère, dans sa profession, était une si brillante personnalité que le professeur A. Gosset dans l'éloge nécrologique de son cher ami, put fort justement déclarer : « Il n'a pas été écrasé par cette parenté sublime ». Et si beaucoup de profanes l'ignorent, il est grand temps de le publier et qu'on le sache.

Or malgré tant de facteurs de différenciation imposés par la force des choses, apparaissent bien plus de similitudes foncières qu'il n'est courant d'observer entre deux frères.

Considérons-les en effet vis-à-vis; au physique, puis au moral, et enfin à travers leurs travaux.

On connaît trop les caractéristiques de Marcel Proust pour que j'y revienne. C'est donc son frère que je vais surtout décrire d'après ses condisciples, ses pairs, ses élèves pour les mieux comparer ensuite.

Physiquement, à première vue, les différences sont flagrantes entre le garçonnet ou l'adolescent tout à fait normal et l'être souffreteux, fragile, sans cesse sous la menace de crises asthmatiques graves, de ses dépressions nerveuses, son existence emmitouflée, calfeutrée, interdisant tout exercice physique. Aux Champs-Elysées, tandis que Marcel se promène cérémonieusement en récitant les vers de Leconte de Lisle à ses toutes jeunes amies, son cadet « resplendit d'exubérante et joyeuse vigueur » (R. Dreyfus). Robert, vers ses vingt-cinq ans, est décrit « grand, élancé, à l'allure décidée, ayant le goût du sport » (L. Bazy). Il fait du cheval, du tandem, du voilier. Mais ce ne sont là que considérations de santé.

Leurs visages se distinguaient en ceci que l'un était « ovale aux joues pourtant pleines », et l'autre plus arrondi, plus large des mâchoires (masqué quelque temps par la barbe). Dans l'épisode du chevreau au jardin d'Illiers (Contre Sainte-Beuve), Marcel présente son petit frère âgé de trois ans avec « sa grosse figure entourée d'un casque de cheveux noirs bouffants » (le pauvre venait d'être frisé au petit fer par le coiffeur d'Evreux). Tous deux avaient la même chevelure brune, la même carnation mate et un peu bistrée, le même front haut et ample, le même nez droit un peu large chez le plus jeune, chez l'aîné « légèrement bossué d'un ressaut qui le désespérait de coquetterie », la moustache noire et drue, taillée droit chez l'un, chez l'autre en accent circonflexe dont

il mordillait les fines pointes tombantes. Sous des sourcils bien dessinés (plus fournis chez le cadet) on note à l'évidence les même veux veloutés et profonds, le même beau regard pensif, perspicace, enjoué et doux à la fois. Mon maître, à l'air un peu hautain sans rien de déplaisant, séduisant au contraire par une sorte de fierté débonnaire, laissait parfois, pour exprimer sa lassitude, sa condescendance ou sa réserve, retomber sur ses prunelles sombres ses lourdes paupières. Tel je le revois, si vivant en moi. Et sous la plume de F. Gregh, évoquant l'écrivain à la fleur de l'âge, surgit une toute pareille image: « yeux noirs, coulants, à la lourde paupière brune qui se baissait comme un voile de chair sur un fover oriental », et plus loin : « beauté un peu italienne,... je le comparais à un prince napolitain » et encore, de J. E. Blanche, cette fois : « le pur ovale de sa face de jeune assyrien », tandis que le docteur L. Bazy à la tribune de la Société de chirurgie, célébrant son prédécesseur : « Naturelle indolence, indéfinissable, un peu orientale ».

Ils s'épaissirent avec l'âge; Marcel aussi malgré son ascétisme. J. E. Blanche le montre, vers 1920 « presque gras, soufflé, beau d'une beauté mûre, grandi, plein d'autorité ». Quant à mon maître, dès la cinquantaine, sa démarche se faisait majestueuse, sa silhouette puissante, ses gestes mesurés, son port de tête plein de dignité. « Image de santé, de force et d'équilibre ». (D. P. E. Seidmann.)

Mais bien plus suggestive, ce me semble, se révèle l'étude comparative des intelligences et des cœurs. Là, les traits de ressemblance abondent.

Dans le domaine intellectuel, point n'est besoin de refaire un portrait détaillé de l'auteur immortel de La Recherche ni des dons inouis qui lui permirent son introspection d'une part, sa divination des autres aussi, qu'on s'accorde à trouver à peu près sans égale en littérature. Or, voici ce que je recueille du chirurgien selon ses collègues et amis contemporains, comme de la bouche de ses disciples. « Dons remarquables d'intelligence pénétrante, ouverte à toutes les curiosités... Culture étendue aux sciences comme aux lettres, causeur charmant, intarissable et toujours instructif » (Ch. Lenormant). « Erudition et sens critique en tous domaines...

Esprit encyclopédique » (A. Gosset). « De l'aptitude aux mathématiques il gardait le goût de la spéculation, le souci du raisonnement impeccable,... conception des ensembles et culte du détail... mais aussi besoin de créer... Imperturbable mémoire » (L. Bazy). Je répète qu'il avait un grand talent d'enseignement et de démonstration, une « force de persuasion très douce, très tenace » (qui le rendait redoutable dans un jury de concours), une inlassable patience à faire saisir les nuances, et qu'on peut dire, comme J. Porel de Marcel, qu'auprès de lui « on se sentait plus intelligent ». Lui aussi enquêtait sans cesse dans les échanges de la conversation, devinant à demi-mot, jugeant subtilement des êtres et des événements. « Son pouvoir de comprendre tenait de la divination » (J. Rostand). En outre, les deux fils avaient reçu de leur père la même conscience, que celle-ci fût appelée à devenir littéraire ou scientifique, « de vérité et d'objectivité » (Mondor).

Sur le plan affectif, on est frappé par plus de convergences encore.

Je suppose toujours Marcel bien connu des lecteurs, bien présent.

Du chirurgien j'ai vanté déjà l'extrême bonté d'âme, une grande sensibilité (moins à vif heureusement et mieux contrôlée que celle de son frère), la compassion, le dévouement « ouvert à toutes les curiosités comme à toutes les pitiés » (J. Rostand). Sa bienveillance trouvait emploi dans sa profession, et la comtesse de Noailles, célébrant cette union parfaite du cœur et de l'esprit, le qualifie de « véritable thaumaturge ». « Son cœur avait les prodigalités de son intelligence. » Le professeur A. Gosset, qui le vit à l'œuvre pendant la première guerre mondiale, insiste sur « son horreur de la souffrance ». En pleine bataille, s'aventurait témérairement non seulement pour sauver les vies humaines mais pour soutenir les courages, alors que Marcel, hors d'état de le faire, aurait voulu s'engager quand même, se tourmentant du sort des combattants, se lamentant de tant de vies fauchées. En somme, tous deux mus par des sentiments identiques, l'un réalisait les vœux de l'autre, se sacrifiant aux « grands devoirs des abandonnés » (Paul Morand).

Indiquerai-je encore que Robert, comme Marcel, comme leur père (scribit Marcel), avait une extrême pudeur de ses sentiments que, par mimétisme, il s'évertuait à dissimuler aux incompréhensifs? Et aussi que, malgré certains principes bourgeois assez étroits dont ils restaient imprégnés, l'un non moins que l'autre avait l'esprit de tolérance (ils réagirent identiquement au moment de l'affaire Dreyfus), qu'ils ne connaissaient pas l'envie, qu'ils étaient ouverts, chacun dans sa discipline, aux jeunes initiatives et aux idées nouvelles, et qu'enfin ils se montraient d'un égal et total désintéressement. « Sa conception de l'existence était tout idéaliste, sans calcul, sans préoccupation utilitaire » (J. Rostand). Si l'esthète, dès qu'il en eut les moyens (et même auparavant) distribuait littéralement l'argent à profusion, dans son métier le professeur R. Proust répugnait à s'adonner à la clientèle pour s'enrichir, se plaisant à réserver son labeur aux malades des hôpitaux.

Enfin les traditions et vertus familiales, solidement ancrées pendant leur éducation, se reflétaient dans leur fidélité, leurs scrupules en amitié (« toujours prêt à obliger ses amis, heureux de leur être utile, n'a jamais eu tout le long de sa carrière, une parole d'amertume », « amitiés passionnément distribuées », écrivirent les panégyristes du chirurgien), dans leur culte de la patrie. On ne peut s'empêcher de trouver quelque analogie entre la bravoure réelle et affichée du médecin-major aux Armées, et la complaisance avec laquelle l'écrivain, en maints passages, s'étend sur les questions stratégiques et guerrières. Même soif du panache, intérêt analogue pour l'art militaire et pour la défense nationale, au lieu que les problèmes religieux ne les retinrent guère.

Je voudrais enfin souligner qu'ils avaient encore en commun l'exigence de la bienséance en société, des bonnes manières, des formes mondaines — ce qui se fait et ce qui ne se fait pas —, superlative chez Marcel avec ses « excès de révérences », ses « profusions de compliments » (Mondor) ; au-dessus de la moyenne aussi chez Robert, que choquait la moindre désinvolture.

Et, pour terminer, la puissance de travail et l'amour du travail. Chacun de son côté s'y donna fièvreusement. Nul n'ignore la lutte héroïque que soutint Marcel contre un mal sans répit, qu'il se tua pour son œuvre, et y laissa son dernier souffle. Robert, de la même trempe, sous des dehors indolents, fournissait un effort énorme en tant qu'opérateur, enseigneur, chercheur, sans compter ses multiples et hautes fonctions officielles. On doit savoir que, de surcroît, à partir de 1923, il consacre ses veilles à l'édition de l'œuvre gigantesque tout juste achevée, corrigeant lui-même avec opiniâtreté les épreuves jusqu'au petit jour, véritable apôtre, préparant des conférences pour Oxford et pour Londres quand, quelques années plus tard, il est emporté à son tour.

Ce furent deux courages semblables, deux âmes généreuses.

Et maintenant peut-on pousser plus loin les choses? Chercher dans leur style aussi une ressemblance? Epistolairement, non. Marcel passait une partie de son temps à rédiger des missives. La correspondance de Robert se borne en général à des lettres brèves.

N'y a-t-il pas, cependant, non dans les travaux scientifiques, mais dans les éloges qu'il prononça ou bien dans sa leçon inaugurale, quelques traces, quelques reflets de l'étonnante écriture de La Recherche. Au point de vue syntaxe, tournure de phrase, aucunement. Tout au plus, de ci de là, le choix de quelques qualificatifs. Par contre, on est frappé par une manière tout à fait comparable dans la composition. A. Maurois avait fait observer que, dans l'Œuvre proustienne. « beaucoup des plus belles images sont empruntées à la physiologie, à la physique, à la chimie ». Mais surtout Mondor, en évoquant la rédaction de l'écrivain, a employé les mots suivants : « ... Géographie, peinture du décor et de la nature... accueil aux idées adjacentes et même aux digressions qui situent la scène dans un ensemble vivant,... le « rendu précis », typique, socialement situé,... l'autocommentaire. » Et le chirurgien, à l'abri de tout soupçon de pastiche, introduit dans les biographies qu'il compose. d'étonnantes reconstitutions qui sont presque des digressions sur le berceau d'une famille, l'histoire d'une province il

y a plusieurs siècles, les caractères ethniques, les métiers régionaux, les généalogies, si bien qu'on se prend à hésiter puis à sourire de ces rencontres.

Ensin, tous les lecteurs fervents du romancier qui, médecins ou chirurgiens, eurent l'occasion de voir l'opérateur à l'ouvrage, n'ont pu se défendre de réminiscences. Duhamel a écrit : « Même lenteur, même longueur, mêmes détours, même invention paradoxale, mêmes réticences. La phrase chirurgicale de Robert est bien la sœur de la phrase littéraire de Marcel. » Comme c'était vrai ! Et il faut retenir cette modalité d'expression sans doute unique de consanguinité.

J'emprunte à Jean Rostand ma conclusion:

« A la postérité de ne jamais les désunir. »

procedurate a silventation and the second of the second of

الله الله

Robert SOUPAULT.

and the state of t

- Transfer and the second of t

" manteo to

Le château de Villebon ou le château de Guermantes révélé

Pour découvrir le mystère que recèle A la Recherche du Temps perdu il faut souvent faire des rapprochements entre les lieux que vit Marcel Proust, les lectures qu'il fit et les émotions qu'il éprouva à la même époque; alors, on arrive à découvrir par un mot magique la clef du mystère.

Nous parlerons de la vision qu'eut Marcel Proust, dans l'église de Combray, de ce vitrail romantique qui se trouve au-dessus de l'autel et que décrit le chanoine Marquis dans une monographie paroissiale sur Illiers, que lisait Marcel Proust, alors sous l'émotion de ce passé mérovingien, que lui révélait la lanterne magique par son vitrail vacillant et qu'il imaginait dans les mystérieuses frondaisons qui couronnent les fuyants lointains de Combray.

Ce vitrail de Gilbert le Mauvais, qui se trouve dans l'église de Combray, il en est souvent question dans A la Recherche du Temps perdu. Il faut lire l'explication que fournit le curé de Combray, l'abbé Perdreau, au sujet de Gilbert le Mauvais:

« Le frère de Gilbert, Charles le Bègue, prince pieux, mais qui, ayant perdu de bonne heure son père Pépin l'Insensé, mort des suites de sa maladie mentale, exerçait le pouvoir suprême avec toute la présomption d'une jeunesse à qui la discipline a manqué, dès que la figure d'un particulier ne lui revenait pas dans une ville, y faisait massacrer jusqu'au dernier habitant. Gilbert, voulant se venger de Charles, fit brûler l'église de Combray, la primitive église alors, celle que Théodebert, en quittant avec sa cour la maison de campagne qu'il avait près d'ici, à Thiberzy (Théodebert = ciacus) pour aller combattre les Burgondes, avait

promis de bâtir au-dessus du tombeau de saint Hilaire, si le Bienheureux lui procurait la victoire. Il n'en reste que la crypte où Théodore a dû vous faire descendre, puisque Gilbert brûla le reste. Ensuite il défit l'infortuné Charles avec l'aide de Guillaume le Conquérant (le curé prononçait Guilôme) ce qui fait que beaucoup d'Anglais viennent pour visiter. Mais il ne semble pas avoir su se concilier la sympathie des habitants de Combray, car ceux-ci se ruèrent sur lui à la sortie de la messe et lui tranchèrent la tête. Du reste Théodore prête un petit livre qui donne des explications » (1).

En réalité, le vitrail qui se trouve à l'abside de l'église représente Florent d'Illiers et le personnage auquel Marcel Proust fait allusion, et dont il fait raconter l'histoire au curé Perdreau, c'est le Vicomte Geoffroy de Châteaudun, qui fut l'auteur de la construction du château d'Illiers en 1019, bien qu'il n'en fut pas le Seigneur. « S'il l'a fait », écrit le chanoine Marquis, « c'est à titre d'ami, de parent ou plutôt de se créer un allié et une forteresse sur sa frontière ».

L'Evêque Fulbert s'éleva contre les violentes agressions de Geoffroy. L'incendie de la cathédrale était arrivé en 1020 et les ravages continuent. Geoffroy visite la cathédrale en 1040, persuadé que l'oubli avait passé sur les ravages et les incendies qu'il avait multipliés autrefois dans cette contrée. Malheureusement son nom était resté odieux dans la mémoire des habitants : au sortir de l'office divin des Chartrains l'assaillirent et le massacrèrent.

Ainsi le récit concernant Geoffroy de Châteaudun paraît bien s'appliquer à Gilbert le Mauvais, mais c'est bien Florent d'Illiers que représente en réalité le vitrail et c'est lui qui, aux yeux de Marcel Proust, dans A la Recherche du Temps perdu, est l'image de Gilbert le Mauvais.

Ce vitrail, le chanoine Marquis le représente ainsi : « La grande fenêtre de l'abside était presque entièrement murée lorsque l'abbé Carré la fit ouvrir aux trois quarts et y fit poser une verrière à cinq meneaux. » Notons que cette réfection remonte à 1850.

Voici la description détaillée de ce vitrail : « Le Sauveur du Monde, tenant le globe terrestre à la main, y tient la

⁽¹⁾ Pl. I, 105.

place d'honneur. A ses côtés saint Jacques et saint Jean-Baptiste, patrons de l'église. Puis, d'un côté: Miles d'Illiers, évêque, et Florent d'Illiers, sous l'armure des chevaliers du xve siècle, inclinant respectueusement la tête vers le Christ. »

Et suit cette remarque : « Nous n'avons qu'un reproche à faire à ce vitrail artistique : c'est que les deux personnages non canonisés sont sur le même plan et de la même taille que le Christ et les deux saints, ce qui est contraire aux règles de l'iconographie catholique. »

Ce qu'il convient de remarquer c'est que la personnalité historique de ce fameux personnage, qui tient une telle place dans l'imagination de Marcel Proust, s'estompe peu à peu pour prendre place et s'intégrer complètement au roman.

Ce Gilbert le Mauvais était en effet un Sire de Guermantes, descendant direct de Geneviève de Brabant, qui était une demoiselle de Guermantes, et nous voilà en plein roman! M. de Charlus était un de ces Guermantes, comte de Combray, habitant Combray sans y avoir de logis entre ciel et terre, comme Gilbert le Mauvais.

« Pour un moment, écrit-il, dans un autre passage d'A la Recherche, les Guermantes m'avaient semblé de nouveau entièrement différents des gens du monde, incomparables avec eux, tout être vivant fût-il souverain, des êtres issus de la fécondation de cet air aigre et venteux de cette sombre ville de Combray où s'était passée mon enfance et du passé qu'on y percevait dans la petite rue à la hauteur du vitrail. »

Le vitrail de Gilbert le Mauvais se trouve de plus en plus évocateur des Guermantes : « A un moment, dit Proust, le nom de Guermantes avait perdu la signification d'une route bordée de nymphéas et du vitrail de Gilbert le Mauvais. »

Quand, dans Le Temps Retrouvé, il a envie de se rendre à la matinée des Guermantes, « comme si cela avait dû me rapprocher de mon enfance et de ma mémoire où je l'apercevais »; il s'agit encore du vitrail de Gilbert le Mauvais.

Chaque fois qu'il pensait au lieu où résidaient le duc et la duchesse de Guermantes qui étaient des personnages réels et actuellement existants, il se les représentaient tantôt en tapisserie comme était la comtesse de Guermantes dans le couronnement d'Esther de notre église (ici il convient de noter qu'il existait de remarquables tapisseries au presbytère de Méréglise, lequel appartenait au château), tantôt de nuances changeantes comme était le vitrail de Gilbert le Mauvais.

Ce duc et cette duchesse étaient pourtant des êtres réels, bien qu'étranges; leurs personnes se distendaient démesurément, s'immatérialisaient pour pouvoir contenir en elles ce Guermantes dont ils étaient duc et duchesse, tout ce côté de Guermantes ensoleillé, le cours de la Vivonne, ses nymphéas, ses grands arbres et tant de beaux après-midi et il s'abandonne alors sur ce monde imaginaire à des considérations historiques: « Je savais qu'ils ne portaient pas seulement le titre de duc et de duchesse de Guermantes, mais que depuis le xive siècle où, après avoir essayé de vaincre ses anciens seigneurs, ils s'étaient alliés à eux par des mariages, ils étaient comtes de Combray, les premiers des citoyens de Combray par conséquent, et pourtant les seuls qui n'y habitassent, comtes de Combray possédant Combray au milieu de leur nom, de leur personne et sans doute ayant en eux cette étrange et pieuse tristesse qui était spéciale à Combray; propriétaires de la ville et non d'une maison particulière demeurant dehors dans la rue entre ciel et terre comme ce Gilbert de Guermantes dont je ne voyais aux vitraux de l'église Saint-Hilaire que l'envers de laque noire. »

Voici donc Gilbert le Mauvais qui devient Gilbert de Guermantes. « Dans les personnes que nous aimons, déclaretil, il y a immanent à elles, un certain rêve que nous poursuivons. » Et, en effet, c'était sa croyance à Bergotte et à Swann qui lui avait fait aimer Gilberte, sa croyance en Gilbert le Mauvais qui lui avait fait aimer Madame de Guermantes.

On serait ainsi amené à penser que ce rêve, né de la contemplation du vitrail de l'église, aurait répondu à l'évocation d'un lieu assez éloigné pour créer cette mystérieuse aura qui lui confère ce charme et qui lui fait écrire : « Jamais nous ne pûmes aller jusqu'au terme que j'eusse souhaité d'atteindre, jusqu'à Guermantes. »

C'est donc ainsi que s'établit le lien entre ce vitrail de l'église qui le fait rêver parce qu'il représente un seigneur du xv° siècle ayant un aspect mélancolique et comme empreint de ce romantisme qui régnait encore à l'époque où, vers 1850, fut réalisé ce vitrail et ce lieu pour lui inaccessible qui était du côté des sources de la Vivonne. Ce dernier lieu qu'il se figurait déjà comme l'entrée des enfers avait perdu son mystère le jour où il avait pu l'atteindre et voir que c'était un lavoir carré où montaient des bulles, mais ce lieu où il situe Guermantes est toujours resté dans le rêve.

Ce lieu, on est parvenu à l'identifier. M. Goron avait avancé à tort que c'était le château de Saint-Eman, qui n'avait rien de seigneurial et qui avait dû être construit vers 1875. Mais M. Bernard de Fallois apporte la clef de ce mystère en découvrant dans les carnets de Marcel Proust cette note : « Pages écrites - Robert et le chevreau - Maman part en voyage - Le côté de Villebon et le côté de Méséglise puis plus loin ce que m'ont appris le côté de Villebon et le côté de Méséglise. »

Il paraît donc à n'en pas douter que le côté de Guermantes a été substitué au côté de Villebon (1). Le nom aux syllabes mordorées a-t-il paru plus euphonique, à retentissement de rêve plus prolongé et Villebon était peut-être trop précis; mais la source de l'inspiration de ce nom de Guermantes nous est donnée par Marcel Proust:

« Quelle forme se découpait à mes yeux en ce nom de Guermantes quand ma nourrice — qui, sans doute, ignorait autant que moi-même aujourd'hui en l'honneur de qui elle avait été composée — me berçait de cette vieille chanson « Gloire à la marquise de Guermantes », ou quand, quelques années plus tard, le vieux maréchal de Guermantes, remplissant ma bonne d'orgueil, s'arrêtait aux Champs-Elysées en disant « le bel enfant » et sortait d'une bonbonnière de poche une pastille de chocolat, cela, je ne le sais pas ».

« Ces années de ma première enfance ne sont plus en moi, elles me sont extérieures, je n'en peux rien apprendre,

⁽¹⁾ Villebon se trouve à environ 6 kilomètres d'Illiers et à 2 kilomètres des sources de la Vivonne (le Loir).

comme ce qui a eu lieu avant notre naissance par les récits des autres. Mais, plus tard, je trouve successivement dans la durée en moi de ce même nom sept ou huit figures différentes; les premières étaient les plus belles : peu à peu mon rêve forcé par la réalité d'abandonner une position intenable se retranchait à nouveau un peu en deçà jusqu'à ce qu'il fût obligé de reculer encore. » (1).

Ainsi ce Gilbert le Mauvais, dont le vitrail reproduit une image qui, peu à peu, dans le rêve, se confond avec un Guermantes et qui, dans le récit que Marcel Proust met dans la bouche du curé Perdreau, évoquerait le personnage historique du Vicomte de Châteaudun dont le curé Marquis, dans son livre, a précisé la personnalité historique avec sa fin tragique.

Ce qui vient, par l'érudition, compléter l'aspect légendaire de ce Vicomte de Châteaudun, c'est l'étude que l'érudit M. de la Raudière, propriétaire actuel du château de Villebon, fit des anciens seigneurs de Villebon qui ne se serait pas appelé primitivement Villebon mais Fellarville. Un des premiers seigneurs de ce domaine était un Etienne du Perche, qui était le père de Geoffroy, quatrième Comte de Châteaudun, tué au siège d'Andrinople, le 14 avril 1205, et qui avait pour quadrisaïeul Geoffroy III, le fameux Vicomte de Châteaudun dont il est question.

Voici comment Gilbert le Mauvais, identifié avec le Vicomte de Châteaudun, se retrouve avoir un lien avec le lieu magique de Villebon qui a donné naissance à l'image de rêve de Gilbert de Guermantes.

Il convient d'ajouter que le jeune Proust a dû être impressionné, dans son enfance, lorsqu'il venait à Illiers par le landau à huit ressorts du propriétaire du château de Villebon, M. le marquis de Pontoi de Pontcarré, qui était un des plus considérables chatelains des environs immédiats. Il était le représentant à la Chambre du département d'Eure-et-Loir où il siégeait à la droite de l'Assemblée. Lorsqu'il venait à Illiers, chaque année à la cérémonie des Courses, dont il

⁽¹⁾ Pl. T. II, p. 12, côte de Guermantes.

était le président, on dressait à sa venue des arcs de triomphe.

Il ne faut pas négliger, non plus, parmi les éléments qui provoquent la rêverie, la situation elle-même d'Illiers avec ses deux côtés qui ont d'ailleurs beaucoup frappé Marcel Proust : le côté prosaïque des plaines, s'opposant au côté des bocages, des forêts qui couvrent cette région fluviatile.

Comment s'étonner que de ce lointain de rêve ait pu surgir l'image de Guermantes dans le lointain de Villebon qui apparaît en se colorant des reflets du vitrail de Gilbert le Mauvais?

P.-L. LARCHER.

La Biographie de Painter

La biographie de Painter est une œuvre monumentale. Elle est élevée à la gloire de Proust.

Elle y contribuera sans doute.

Malheureusement, si elle est de nature à plaire au grand public, elle ne donne pas pleine satisfaction à ceux qui sont exigeants en matière d'objectivité et de vérité.

Dès le point de départ, nous relevons un défaut de méthode dans la confusion délibérée de l'œuvre et de la vie. La Recherche est traitée comme une source, exactement de la même manière que la correspondance par exemple ou que l'acte de naissance de Proust.

La fiction et la réalité sont mêlées. « Weber, à moins que ce ne fût Larue, nous dit par exemple Painter, fut sans doute le restaurant où dînèrent un soir de brume, le narrateur et Saint-Loup ». Les personnages participent de l'historicité d'un lieu. Ils sont d'ailleurs des êtres réels. Mme de Guermantes est Mme Straus, le baron de Charlus est Robert de Montesquiou et Bergotte est Anatole France et d'ailleurs en même temps Paul Bourget, tandis que Brichot est Brochard et Legrandin est Cazalis et enfin Albertine est tour à tour Marie Finaly, Louisa de Mornand, Marie Nordlinger et Agostinelli, etc. Il n'y a pas simple ressemblance. Il y a identification (simple ou plurale, peu importe!).

Comme si Proust avait écrit non une œuvre d'art très élaborée, mais l'histoire de sa vie. La vie de Proust est donc la clef de l'œuvre, comme l'œuvre est un document sur sa vie. Les héros de *La Recherche* nous apparaissent finalement comme des sortes de « travestis ».

L'auteur pousse sa thèse à l'extrême : « Hors d'une connaissance exacte et détaillée de sa vie, affirme-t-il, son œuvre ne saurait être vraiment comprise ». Et il conclut : « On peut donc se demander ce que connaissent de La Recherche ceux qui ne connaissent que La Recherche ».

« Que La Recherche »! Serait-ce à dire que, selon M. Painter, l'œuvre de Proust, sans la biographie, est de peu de poids? Ou tout au moins qu'elle n'est guère intelligible et par conséquent qu'elle ne saurait se suffire à ellemême?

Si dans l'au-delà Proust a pu avoir connaissance des affirmations de M. Painter, il a dû s'indigner et souhaité que quelque fervent jette à la face de son biographe abusif ce Contre Sainte-Beuve heureusement déniché dans papiers par un chercheur heureux et dans lequel il précise sa pensée sur les rapports de l'œuvre et de la vie pour dire que cette dernière ne compte pas en comparaison de la première et qu'elle manifeste un homme infiniment inférieur au créateur. Et dans La Recherche même Proust a maintes fois confirmé ce point de vue, que ce soit à propos de Vinteuil, de Bergotte, d'Elstir ou même de Mme de Villeparisis. Peu importe, par exemple, la vanité de Bergotte, remarque Proust, « lui qui dans ses livres, quand il était vraiment lui-même, avait si bien montré, pur comme celui d'une source, le charme des pauvres ». Et comme il insiste sur la médiocrité de l'existence du malheureux Vinteuil et la profondeur incomparable de son génie musical!

Ce ne sont d'ailleurs pas les événements, les incidents de sa vie privée, les rencontres, l'accidentel en somme, qui ont compté pour Marcel Proust. L'important pour lui était dans la réalité de ce qu'il avait ressenti. Accorder trop d'importance à ces sources, c'est méconnaître ce qu'il a voulu faire. Car c'est accorder plus d'importance aux faits qu'aux portraits, à l'anecdotique qu'au psychologique, à l'historique qu'au poétique et à l'événement qu'à l'essence. Proust s'en est expliqué dans un passage du Temps Retrouvé qu'il faut citer. Parlant de l'écrivain (autant dire de luimême) il a déclaré ceci : « ... pour obtenir du volume et de la consistance, de la généralité, de la réalité littéraire, comme il lui faut beaucoup d'églises pour en peindre une seule, il lui faut aussi beaucoup d'êtres pour un seul senti-

ment... Car si l'art est long et la vie courte, on peut dire en revanche que, si l'inspiration est courte, les sentiments qu'elle doit peindre ne sont pas beaucoup plus longs. Quand elle renaît, quand nous pouvons reprendre le travail, la femme qui posait devant nous pour un sentiment ne nous le fait déjà plus éprouver. Il faut continuer à le peindre d'après une autre... et... il n'y a pas grand inconvénient à ces substitutions. C'est une des causes de la vanité des études où on essaye de deviner de qui parle un auteur. Car une œuvre, même de confession directe, est pour le moins intercalée entre plusieurs épisodes de la vie de l'auteur, ceux antérieurs qui l'ont inspirée, ceux postérieurs qui ne lui ressemblent pas moins, les amours suivantes étant calquées sur les précédentes. Car à l'être que nous avons le plus aimé, nous ne sommes pas si fidèles qu'à nousmêmes, et nous l'oublions tôt ou tard pour pouvoir - puisque c'est un des traits de nous-mêmes - recommencer d'aimer » (907-908).

Ainsi le livre de Proust même s'il ressemble à un roman à clefs n'est pas un roman à clefs, même s'il ressemble à des mémoires, il ne se réduit pas à des mémoires. Il est une œuvre d'art, une fiction où la matière première est certes fournie par sa vie, mais une matière première élaborée, transformée par l'art, et dont il est vain de prétendre connaître les origines multiples.

Certes Painter au cours de sa biographie a rencontré le Sainte-Beuve et sans doute aussi l'objection que nous faisons ici dans les critiques qui ont été adressées au tome I de son livre, notamment en Angleterre. Aussi a-t-il voulu y répondre dans son tome II (pages 160-161). Il rejette Sainte-Beuve et sa méthode, en lui reprochant d'être deux fois superficiel : dans l'impression de la conduite extérieure, c'est-à-dire de la vie privée, et dans celle de l'œuvre — la première « servant de correctif » à la seconde. On ne voit pas très bien comment une impression superficielle de la vie d'un auteur pourrait servir à corriger une impression non moins superficielle de l'œuvre. Mais Painter, après cette exécution sommaire de Sainte-Beuve, s'explique plus clairement sur la tâche du biographe : « Il doit, dit-il, découvrir derrière le masque quotidien de l'artiste la vie profonde, la vie secrète d'où il

a tiré son œuvre; montrer comment, à travers les êtres et les lieux apparemment insignifiants de son univers extérieur, il découvre un sens caché et universel, pour en faire le thème de son livre; enfin, révéler au lecteur le drame que provoquent le contraste et l'interaction entre (sic) sa vie quotidienne et sa vie infiniment plus profonde en tant que créateur. »

Il y a du vrai dans cette description. On applaudit à: « Le biographe doit découvrir derrière le masque quotidien de l'artiste la vie profonde ». Mais quand Painter ajoute : « ... la vie secrète d'où il a tiré son œuvre », on se demande s'il n'entend pas par « vie secrète » autre chose que ce que nous entendions plus haut par « vie profonde ». Et tout le contexte, c'est-à-dire tout le livre, va nous montrer, en effet, que la vie secrète où s'alimente l'œuvre de Proust pour son biographe, ce sont les tares de celui-ci, tares réelles ou imaginaires nous verrons plus loin. La description de Painter est donc ambiguë. Cette ambiguïté subsiste dans la suite où il est parlé du drame résultant de l'interaction et du contraste de la vie quotidienne et de la vie profonde. Pourquoi un « drame »? Pour que ce contraste ou cette interaction soit dramatique, il faut bien encore qu'il y ait quelque chose d'étrange ou quelque incompatibilité majeure entre l'une et l'autre.

Même dans sa seconde phrase (« montrer comment à travers les êtres et les lieux... il découvre un sens caché et universel... ») apparemment irréprochable, car (nous allons le voir) Proust tient beaucoup à une certaine universalité par l'art, il laisse traîner une certaine équivoque avec le mot « caché ». On s'en convaincra mieux par la suite quand Painter prétend trouver la source même de l'œuvre de Proust, dans un schéma inconscient de type freudien. Prétention, à notre avis exorbitante, que d'expliquer l'œuvre de Proust par des refoulements et d'y voir, en somme, sa vraie profondeur.

Mais on peut dire que Proust ne l'a pas entendu ainsi. Certes, c'est au niveau de la sensibilité, et comme il le dit lui-même de « l'instinct » (mot qui enferme d'ailleurs pour lui infiniment plus de richesse et de virtualités que le simple instinct animal) qu'il découvre une des sources de son œuvre

et de son inspiration proprement poétique. C'est aussi au niveau de la sensibilité qu'il va chercher sa matière psychologique. Dans un passage du Temps Retrouvé (899-900), dont Painter prétend tirer argument, Proust s'explique sur ce dernier point d'une façon très claire. Il ne s'agit nullement comme le pense Painter d'établir « une relation plus étroite » entre le moi créateur et le moi social et encore moins avec celui des vices (1), mais de s'élever selon un processus presque aristotélicien du sensible à l'intelligible. Quand l'auteur écrit, remarque Proust, « il n'est pas un geste de ses personnages, un tic, un accent qui n'ait été apporté à son inspiration par sa mémoire; il n'est pas un nom de personnage inventé sous lequel il ne puisse mettre soixante noms de personnages vus, dont l'un a posé pour la grimace, l'autre pour le monocle, tel pour la colère, tel pour le mouvement avantageux du bras, etc. » Mais l'important est ce qui suit : « Car, mû par l'instinct qui était en lui, l'écrivain, bien avant qu'il crût le devenir un jour, omettait régulièrement de regarder tant de choses que les autres remarquent, ce qui le faisait accuser, par les autres de distraction, et par lui-même de ne savoir ni écouter ni voir, mais pendant ce temps-là il dictait à ses yeux et à ses oreilles de ne retenir jamais ce qui semblait aux autres des riens puérils, l'accent avec lequel avait été dite une phrase, et l'air de figure et le mouvement d'épaules qu'avait fait à un certain moment telle personne dont il ne savait peut-être rien d'autre, il y a de cela bien des années, et cela parce que cet accent, il l'avait déjà entendu ou sentait qu'il pourrait le réentendre, que c'était quelque chose de renouvelable, de durable; c'est le sentiment du général qui, dans l'écrivain futur, choisit lui-même ce qui est général et pourra entrer dans l'œuvre d'art. » Ainsi c'est Proust lui-même qui répond à Painter que l'œuvre n'est pas une collection de faits divers, que ce n'est pas dans une simple relation entre le moi historique ou social et le moi créateur qu'on en trouve la source et surtout pas dans une interaction des deux, mais dans cette révélation au sein

⁽¹⁾ Remarquons qu'il n'est pas question de vice dans le passage qui suit. Mais la préoccupation du vice c'est l'équation personnelle de Painter.

du second d'une ressemblance ou d'une identité grosse d'une vérité qui transcende tout.



Il faut assurément reconnaître qu'il n'est pas permis pour autant d'établir une solution de continuité entre l'œuvre et la vie de Proust, d'interdire toute recherche de sources et de considérer la biographie comme sans intérêt. Il faut même admettre que l'œuvre peut éclairer certains points obscurs de la vie. Mais il est bien évident qu'en pareil cas il importe d'être prudent, d'avertir le lecteur et de conserver les marges d'incertitudes nécessaires. Or c'est ce que Painter ne fait guère. Il voit des sources partout et son livre fourmille littéralement d'identifications - au point, comme nous l'avons noté, qu'on n'aperçoit plus le départ entre la vie et l'œuvre. Pour nous affirmer que la chatelaine de Saint-Eman est la première incarnation de la duchesse de Guermantes et que Proust doit l'avoir souvent vue sur les bancs réservés à la noblesse locale dans l'église d'Illiers, pour transformer ainsi le possible en certitude, et le « pouvoir » en « devoir », il faut n'avoir pas peur des extrapolations. Mais c'est un jeu hasardeux. Bien sûr toute critique des sources s'expose au danger de prendre une coïncidence pour une influence ou une analogie accidentelle pour un emprunt volontaire. Sans compter tout ce qui échappe à l'observateur et qui restera le secret éternel de Proust. Mais Painter ne connaît aucune hésitation, aucun scrupule et mêle la réalité et la fiction au point qu'on ne s'y reconnaît plus - alors qu'on pourrait à bon droit penser que la tâche du biographe est de restituer la réalité; toute la réalité, rien que la réalité.

Il est un point bien particulier sur lequel Painter n'a pas manqué d'identifier l'auteur et le héros du livre : c'est sur celui de la vie sexuelle, c'est-à-dire le point le plus délicat. Le biographe dira qu'il y était invité par Proust lui-même qui a donné une place insolite à la description de l'inversion et même du sadisme dans son œuvre. Nous reconnaissons qu'il était normal que d'auteur traitât ce problème. Proust fut un inverti. On n'en peut pas douter. Il ne l'a jamais reconnu. Mais c'était un aveu qu'il ne pouvait faire

et qu'on ne peut lui reprocher de n'avoir pas fait. Il n'a été sincère et confiant à ce sujet qu'une fois à notre connaissance : dans les conversations qu'il eut avec Gide et que celui-ci par une trahison que Proust n'avait pas prévue ou pressentie a rapportées dans son Journal. Il est possible ou'il faille aller plus loin et admettre que ses tableaux du sadisme sont des confessions déguisées. Le biographe doit-il accepter pour argent comptant ce que Le Cuziat et Sachs ont rapporté à ce sujet. Peut-on imputer à Proust même les aberrations décrites par lui de Mlle de Vinteuil et celles du baron de Charlus pendant la guerre de 14-18 ? Il appartient au biographe d'en traiter. Mais la véracité des faits étant difficile à établir, surtout en ce qui concerne le baron de Charlus (pour lequel Proust a eu des « modèles » et sur lequel il a recherché, ainsi que l'établit par exemple un article de Sylvain Bonmariage ou même les déclarations de Le Cuziat, des documents), il importe d'être circonspect. Ce qui paraît seulement certain c'est que, dans son analyse de l'acte voluptueux et de ses formes extrêmes. Proust a voulu aller très loin et, non sans courage, il a montré tout ce que celui-ci, en tout état de cause, implique.

On peut aussi discuter sur la question de savoir si Proust a été un inverti complet ou non. Sur ce point Painter, sans doute pour se racheter et en manière de concession à ceux qui lui ont fait le reproche d'aller trop loin, s'applique à établir qu'il y eut dans la vie de Proust une période où il aima des jeunes filles. C'est une hypothèse que je crois bien vaine. Il est probable que Gide a dit vrai et que, naturellement inverti, Proust n'a aimé les femmes que spirituellement. Mais il est bien certain aussi que Proust n'a jamais vu un crime dans son anomalie, contrairement à ce que Painter ne cesse d'affirmer. Il a traité objectivement de la question. « L'opprobe seul fait le crime », a-t-il dit dans Sodome et Gomorrhe. C'était affirmer que l'inversion si elle est une anomalie n'est pas pour autant immorale; pas plus que la recherche du plaisir en elle-même; pas plus aussi que le daltonisme ou la surdité. Il avait déjà affirmé cette thèse dans son récit « Avant la Nuit », en 1893, en écrivant : « La cause de cet amour est dans une altération nerveuse qui l'est trop exclusivement pour comporter un contenu moral ».

Non! Proust n'identifie pas le plaisir et le mal, même s'il n'ignore pas que la recherche du plaisir peut quelquefois conduire à certaines perversions où le mal a sa place.

Mais nous reviendrons sur ce point plus loin! Toujours est-il que Painter applique à l'inversion la même méthode qu'au sadisme et qu'à toute la biographie proustienne. Il ne sait pas rester dans l'expectative. Il ne doute pas que tout ce qu'on dit de Proust s'applique à lui, du moins relègue-t-il ses hésitations dans une note du tome II. Il en est de même quand il s'agit de démontrer que celui-ci aima les femmes autrement que spirituellement. Il nous parle de ses « relations charnelles » avec Louisa de Mornand comme s'il en détenait la preuve. Mieux, il nous fait assister à la scène! Or sur ce point nous n'avons qu'un document, c'est l'article publié par l'intéressée dans « Candide » le 1er novembre 1928 sous le titre de « Mon amitié avec Marcel Proust ». On ne peut s'appuyer sérieusement sur les vers galants de Proust et sur les déclarations amoureuses qu'il prodiguait à toutes les femmes. Louisa fut gratifiée des unes et des autres. Comment y répondit-elle ? Elle nous le dit. Je cite à mon tour : « Les sentiments que j'en éprouvai furent assez compliqués. J'étais à ce moment liée par une affection qui m'accaparait totalement. Mais la société, l'amitié de Proust, et, je l'avoue, la tendresse qui teintait cette amitié, me plaisaient, me touchaient, me flattaient infiniment. Tout de suite, même dans notre petite bande si raffinée d'esprit et d'intelligence, j'avais senti la supériorité de Marcel... Comment je m'y pris pour concilier tout cela, pour éviter une rupture qui m'eût désolée et un retour de sentiments dont je me trouvais incapable, je ne saurais trop le dire. Mais, peu à peu, sans froissements, sans heurts, s'établit entre Marcel et moi une sorte d'amitié amoureuse qui n'avait rien d'un flirt banal, une singulière liaison où chez Proust il entrait beaucoup de passion, mêlée de tendresse et de désir, et chez moi un attachement qui était plus que de la camaraderie et qui me tenait vraiment à cœur. Et cela dura des années, »

Cette Louisa de Mornand, que Painter identifie à la fois à Rachel et à Albertine, s'exprime, il me semble, avec une

certaine délicatesse. Mais c'est pour dire qu'elle n'a pas été la maîtresse de Proust (elle parle seulement d'amitié amoureuse) parce que son cœur était déjà pris. Et du côté de Proust, qui dira, lui qui savait si bien jouer avec les femmes la comédie de l'amour, ce qu'il y avait dans son cœur et ses sens ? Il y a gros à parier qu'il s'agissait d'une de ces amours spirituelles dont il a parlé à Gide. Mais Painter, en cela très janséniste, toujours prêt à voir partout le péché, fait de Louisa une vulgaire courtisane. Il nous décrit même la scène, nous montre, s'inspirant des vers de Proust, Louisa qui lit sur son lit, à moitié sommeillante, en chemise de nuit (c'est du Painter) et conclut : « ... et ce fut dans cet état d'apparente somnolence qu'elle lui avait permis les gestes d'amour ». Voilà comment Painter, avec un coup de pouce imperceptible, complète le tableau et arrange les choses dans le sens de sa thèse. C'est sa manière.



Mais nous n'avons pas encore fait à Painter le reproche que nous considérons comme le plus grave. Il s'agit du portrait qu'il trace finalement de Proust, qu'il nous présente comme un juif honteux, peut-être hystérique, jaloux de son frère, tourmenté par le complexe d'Œdipe, recherchant des femmes plus âgées que lui pour échapper à un amour coupable pour sa mère, élevé par cette mère jalouse qui le voue à l'inversion sexuelle (sans le vouloir à vrai dire) et un père qu'il méprise à demi. Je n'exagère rien et seul le manque de place m'empêche de donner les exemples nécessaires.

J'en citerai un, néanmoins. C'est au chapitre IV (« Le Jardin des Champs-Elysées »). Painter examine les photographies de Marcel Proust entre la sixième et la douzième année. Il prétend, au vu de ces photos, qu'il évolue sur des plans multiples « comme s'il était incertain de sa destination ». C'est une hypothèse, très valable. On sait tout ce qu'il y a d'incertain, en effet, chez un enfant qui est presque un adolescent. Painter note, d'abord, qu'il pourrait ressembler à son père et à sa mère, ce qui est banal. Il passe aussitôt à l'hypothèse « d'une individualité nouvelle »,

ce qu'il précise en se demandant : « dans ce cas serait-il hystérique, joyeux ou gravement mélancolique ? » Singulière hypothèse! Passe pour joyeux! ce qui est d'ailleurs bien vague. « Gravement mélancolique », nous fait entrer dans le domaine pathologique. « Hystérique » nous y plonge d'une façon excessive, car qui soutiendra que ce visage, somme toute innocent d'un enfant de douze ans, qu'on sait très intelligent, puisse faire penser à cette abominable névrose de simulation généralement liée à une constitution mythomaniaque?

Ce portrait est dominé, faussé par une tendance dénigrante, inconsciente vraisemblablement, et qui n'affecte d'ailleurs pas que Proust mais tous ceux qui gravitent autour de lui. Elle s'accorde fort bien avec l'usage qu'on a fait de l'hypothèse freudienne et y cherche même sa justification. Elle est la conséquence de la vieille doctrine pessimiste qui assimile le plaisir au péché, la chair avec le mal, doctrine sous-jacente à celle de Freud.

Painter, chose grave, se complaît dans l'équivoque. Quand, à propos des motivations secrètes de madame Proust et de son fils, il nous parle d'inceste, c'est aussitôt pour s'indigner contre le livre de Briand et nous assurer que ce mot « n'est que l'expression purement technique et universellement acceptée qui dénote la fixation platonique, inconsciente et innocente de tout enfant impubère sur sa mère ». Mais le mot est dit et reste à savoir si le lecteur n'est pas troublé par un sens que le dictionnaire lui confère et dont ni la technique ni le consentement universel ne saurait le priver.

Pour donner un exemple d'équivoque qui ne concerne pas Proust, nous citerons encore cette remarque : « Jacques Baignères était le fils de madame Laure Baignères, bien qu'il ne fût pas, selon la rumeur sans doute inexacte, celui de son mari ». On a le droit d'être déconcerté. Si la rumeur en question est « sans doute inexacte », pourquoi affirmer que Jacques Baignères n'était pas le fils du mari de sa mère ?

Nous citerons encore, comme exemple de la manière de Painter, la façon dont il rapporte et commente la dispute entre Proust et ses parents, relatée dans Jean Santeuil et au cours de laquelle il brisa, dans sa colère, un vase dont sa mère lui avait fait cadeau. Celle-ci lui fait remettre, pour clore la dispute, une lettre de pardon où elle écrit : « Ne repensons plus, ne reparlons plus de cela, le verre cassé sera ce qu'il est au temple - le symbole de l'indissoluble union. » L'envoi de ce billet par madame Proust nous paraît témoigner d'une certaine noblesse d'âme et sa rédaction d'un certain sens littéraire. Elle faisait allusion à un rite du mariage juif, qui consiste à briser le verre dans lequel le couple des fiancés a bu. Mais Painter y trouve bien autre chose: « si l'on voulait donner à ces mots, dit-il, un sens littéral, lourd de conséquences, cela impliquerait une union mystique de la mère et du fils, plus solide que son mariage avec son père, solennisé par une foi qui n'était pas la sienne ». Jalouse des relations mondaines et des amitiés de son fils la mère mettrait donc en parallèle l'union avec le père et l'union avec le fils pour accorder une importance plus grande à la seconde. Sur le plan psychanalytique, c'est en effet lourd de conséquences. Mais Painter ne manque pas, après avoir supposé, de se rétracter à demi : « Mais il ne faut pas, ajoute-t-il, en tirer des conclusions trop sérieuses. On n'avait pas encore inventé la psychanalyse, et, en outre, dans le cœur de Proust, le mal s'alimentait non pas dans les relations présentes avec sa mère, mais dans une fixation profonde et inaltérable de son enfance. »

On voit que, tout en revenant sur sa supposition, Painter insiste. Il tient à l'hypothèse d'un mal qui affecterait non pas seulement la mère mais le fils, mal qui existerait sans exister, puisqu'il se traduit par un certain billet mais qu'il ne s'alimente pas (du moins dans le cœur de Proust) dans ses relations présentes, et remonte à son enfance! Mais encore une fois, pourquoi émettre une hypothèse dont « il ne faut pas tirer de conclusions trop sérieuses » et continuer à en parler? Le fait demeure que Painter a fait grief, en passant, à madame Proust d'un geste qu'on peut, tout aussi bien, lui imputer à mérite, surtout quand on sait quelle femme remarquable elle fut. Et que penser de ces lois de la psychanalyse qui ne seraient valables que pour autant qu'elles seraient connues de ceux à qui elles s'appliquent!

Autant dire que les lois de la gravitation et de la relativité ne régissent le monde que depuis que Newton et Einstein les ont découvertes!

Painter a fait un incontestable et méritoire effort de documentation et de synthèse. Il a écrit de bons chapitres, notamment sur *Jean Santeuil* et sur les traductions ruskiniennes. Il a fait de certains faits historiques, comme l'affaire Dreyfus, un tableau très attachant. On peut dire même que son tome II est bien meilleur, du point de vue de l'objectivité, que le tome I.

Mais son interprétation du caractère de Proust est fausse. Le parti-pris méthodologique est mauvais, l'interprétation psychanalytique est primaire et désobligeante et l'auteur insinue trop souvent sans prouver. Il en résulte des identifications fragiles et un tableau pessimiste, dramatique même. M. Painter tient à enfoncer Proust dans le péché pour mieux nous convaincre qu'il n'a écrit son œuvre que dans un secret espoir de rédemption. Dans ces conditions, plus le péché sera grand, plus l'acte de rédemption sera éclatant.

Il persiste dans son interprétation sur les motivations de Proust jusqu'au bout : « Reste le degré extrême, dit-il page 333 du tome II. Chez Proust le fait de rechercher la cruauté chez des jeunes gens ne procédait que partiellement de son besoin maladif et conscient d'atteindre à la beauté imaginaire de l'affranchissement de la morale et de la force jeune. C'était aussi une manière symbolique de se venger d'une injustice subie dans sa lointaine enfance, peut-être même bien avant le baiser refusé, puis arraché de force, la nuit au clair de lune à Auteuil; c'est à l'âge de vingt-deux mois, lors de la naissance de Robert, qu'il ne lui fut plus possible de posséder sans partage l'amour maternel. Il n'avait rien à reprocher à son frère, et, dès les premières années, Marcel avait presque complètement pardonné à son frère; mais il y avait en lui une part démoniaque de son être qui n'avait jamais pardonné à sa mère. Le secret le plus profond de la vie de Proust, où prirent racine les tensions mêmes qui avaient donné naissance à sa grandeur d'âme, à sa bonté, à son courage, à son roman et à son vice, revenait alors à la surface. Cela se manifesta par des actes à la fois répréhensibles et absurdes, mais qui doivent lui être pardonnés, avec horreur et sympathie, par nous autres pécheurs ses frères. Peut-être était-ce nécessaire à son salut. Son agressivité infantile, comme un abcès qui n'a pas encore crevé, éclata alors et s'écoula, à travers quarante-quatre années, le laissant libre enfin et prêt à mourir. »

Je tiens cette analyse pour un véritable roman qui exprime essentiellement les tendances, les croyances et les vues du biographe. L'œuvre de Proust, ses qualités et ses défauts, selon lui, tout tire son origine d'une jalousie et de ressentiments puérils qui se sont exhalés pendant quarante-quatre années! Et comme Painter ajoute que Proust était « pleinement averti de la signification de ses actions », on demeure étonné que cet espèce de pécheur à qui la grâce seule a manquée, n'en ait rien dit, lui qui a manifesté pourtant dans son œuvre un si haut et si éclatant souci de vérité.

Je citerai encore un autre passage, d'un genre différent, où je trouve un exemple d'interprétation tendancieuse. Au tome II, dans une curieuse analyse des rapports de Proust et de Ruskin, Painter veut absolument qu'il y ait eu rupture entre eux et très tôt. Un drame de plus, en somme! Dans le fameux Post-Scriptum, écrit en 1903, pour la préface de la traduction de La Bible d'Amiens, Proust selon lui « rejette » Ruskin. (Il n'aurait même ensuite comparé Ruskin à « l'absurde Montesquiou » que pour « rendre la rupture irréparable ».) Certes, Proust décèle et dénonce avec beaucoup de profondeur et de maîtrise ce qu'il appelle l'idolâtrie de celui-ci, c'est-à-dire sa tendance innée à trouver bonnes et vraies les choses qui sont belles. Mais il n'en réaffirme pas moins, en même temps, son admiration pour l'auteur des Pierres de Venise, qui fut, précise-t-il, « un des plus grands écrivains de tous les temps et de tous les pays ». Cet éloge n'est-il pas éclatant ? Mais avec sa curieuse façon de rechercher le vice partout, Painter altère même les sentiments les plus élevés.

Les biographies répondent à un certain appétit d'informations engendré par le sentiment admiratif, idolâtre même, qu'a inspiré une œuvre extraordinaire par son charme et sa profondeur. La première en date sur Proust fut celle de

Léon Pierre-Quint en 1925. Elle nous présentait d'abord le personnage étrange qu'était Proust et elle abordait aussi l'œuvre, y jetant des coups de sonde extrêmement intelligents. La bibliographie proustienne s'est ensuite enrichie de nombreuses études et de nombreux documents, épistolaires, en particulier. Sur le plan des ouvrages d'ensemble le livre de Maurois bien informé et d'une objectivité parfaite nous a restitué un Proust beaucoup plus vrai que celui de Painter. La publication du livre de Kolb sur la Correspondance a permis d'aborder la biographie dans le détail. Je m'en suis largement servi dans une tentative limitée aux années de grande création (1). Mais Painter s'en est servi davantage encore puisqu'il a écrit une biographie générale et détaillée. Elle essaye de dévoiler la psychologie profonde de Proust et les secrets de sa vie intime. La tentative est à louer. Le résultat est mauvais tant en ce qui concerne Proust que la psychologie de sa mère. J'ai essayé de le montrer dans cette courte étude. Mais on le montrerait bien mieux en refaisant le travail de Painter et ce sera finalement la meilleure façon de le réfuter (2).

Au fond, le Proust qu'il nous peint est un Proust de drame, un Proust haletant et pantelant. Une discussion familiale banale, que Proust rapporte honnêtement, prend immédiatement aux yeux de Painter un aspect tragique avec des dessous pathologiques. Le remords d'avoir causé du

⁽¹⁾ Marcel Proust de 1907 à 1914 (Nizet). On ne rendra jamais assez hommage à P. Kolb qui a beaucoup plus travaillé sur Proust que Painter, et sans recueillir pour autant la même notoriété.

⁽²⁾ Et de corriger un certain nombre d'erreurs. Celles-ci sont, il me semble, moins nombreuses dans la traduction française que dans l'édition anglaise. L'auteur a pu profiter des observations qui lui ont été faites, notamment par Mme Riefstahl en Angleterre et, d'autre part, l'un des traducteurs, Georges Cattaui, excellent proustien, a dû en corriger un certain nombre. Mais il en reste, notamment dans la partie du livre consacrée à la période scolaire et à la période universitaire où l'auteur est mal informé. De même, il tient absolument à rééditer (page 341 du tome II) l'erreur selon laquelle Céleste aurait ficelé en 1912 le paquet contenant le manuscrit de Swann destiné à la N.R.F. Mais on sait que Céleste n'était pas encore venue à Paris en 1912! Elle n'y vint qu'après son mariage, qui eut lieu en mars 1913. Painter aggrave, d'ailleurs, l'erreur en situant la remise du manuscrit en février 1912, alors que celle-ci eut lieu à la fin de 1912. Mais ces erreurs d'information, pour regrettables qu'elles soient, sont excusables dans un ouvrage aussi important. Au surplus, elles peuvent être corrigées facilement; tandis que les erreurs d'interprétation sont indélébiles.

chagrin à sa mère, porté par sa sensibilité et par l'intensité de son amour à un degré très élevé, exposé par lui avec pathétique dans son chapitre sur les intermittences du cœur, et c'est l'occasion gratuite pour notre biographe de discerner quelque chose de louche dans les rapports réciproques de la mère et du fils. Mieux, un baiser refusé — et d'ailleurs finalement donné — et même la naissance d'un jeune frère qu'il jalouse, provoquent des ondes nocives tout au cours de sa vie et sont l'origine de tous les dérèglements!

Bref, Proust appartiendrait à la psychologie pathologique ou à la pathologie mentale — à cela près qu'il avait du génie! Mais le génie de Proust, son œuvre l'atteste, n'est pas le génie d'un névrosé, si tant est que semblable sorte de génie existe! C'est le génie de l'être le plus intelligent peut-être qui ait existé! C'est le génie d'un homme lucide qui s'est mieux connu que quiconque. Qui plus est! un écrivain qui a mis sa volonté à se peindre tel qu'il était, qui a refusé d'éliminer de son livre ce qui aurait pu choquer parce qu'il a mis son honneur d'artiste à dire la vérité sachant d'ailleurs qu'il n'atteindrait la profondeur et l'humanité qu'à ce prix. Et quand un Painter prétend connaître Proust mieux qu'il s'est connu lui-même, et l'expliquer tout entier par un accident de l'âge puéril, quelle prétention!

Henri BONNET.

Proust en Italie 1926-1966

Bibliographie

- I. Traductions italiennes des œuvres de Proust.
- II. Livres italiens sur Proust.

A. 1

ro chiarics.

- III. Etudes critiques italiennes (articles) sur Proust.
- IV. Etudes critiques italiennes (articles) sur Proust, parues en France.
 - V. Etudes critiques françaises (articles) sur Proust, parues en Italie.
- VI. Etudes critiques françaises traduites en italien.
- VII. Etudes critiques étrangères (non françaises) traduites en italien.
- VIII. Adaptations théâtrales.

N.B. — On consultera avec profit la vaste étude bibliographique de Carlo Cordié: Avviamento allo studio della lingua e della letteratura francese, Milan, Marzorati, 1955. Ce volume contient (pp. 745-753, et pp. 1087-1090) une bibliographie critique, sommaire mais excellente, des études sur Proust parues en France et à l'étranger. Voir également le Dizionario universale della letteratura contemporanea, Milan, Mondadori, troisième volume, 1961. On y trouvera (pp. 1166-1174) une biographie de Proust et une bibliographie, succincte mais utile. On pourra enfin consulter une biographie de Proust, assez détaillée, de Georges Cattaui, in: Dizionario letterario Bompiani, Autori, troisième volume, 1957, pp. 230-238.

I. — TRADUCTIONS ITALIENNES DES ŒUVRES DE PROUST

A. — A LA RECHERCHE DU TEMPS PERDU

a) Première traduction de la Recherche (1946-1951):

Alla ricerca del tempo perduto: traduction en 7 volumes, a cura di Paolo Serini.

- 1. La strada di Swann. (= « Du côté de chez Swann »). Traduction de Natalia Ginzburg, Turin, Einaudi, 1946, pp. 406.
- 2. All'ombra delle fanciulle in fiore. (= « A l'ombre des jeunes filles en fleurs »). Traduction de Franco Calamandrei et Nicoletta Neri, Turin, Einaudi, 1949, pp. 501.
- 3. I Guermantes. (= « Du côté de Guermantes »). Traduction de Mario Bonfantini, Turin, Einaudi, 1949, pp. 561.
- 4. Sodoma e Gomorra. (= « Sodome et Gomorrhe »). Traduction de Elena Giolitti, Turin, Einaudi, 1950, pp. 515.
- 5. La prigioniera. (= «La prisonnière»). Traduction de Paolo Serini, Turin, Einaudi, 1950, pp. 385.
- 6. Albertine scomparsa. (= «La fugitive»). Traduction de Franco Fortini, Turin, Einaudi, 1951, pp. 253.
- 7. Il tempo ritrovato. (= « Le temps retrouvé »). Traduction de Giorgio Caproni, Turin, Einaudi, 1951, pp. 339.
- b) Deuxième traduction de la Recherche (1961):
- 8. Alla ricerca del tempo perduto, traduction en 3 volumes, a cura di Paolo Serini. Avec une introduction de Giacomo Debenedetti et des illustrations photographiques. Turin, Einaudi, pp. XXXVIII, 945, 1129, 1143.

B. — LES PLAISIRS ET LES JOURS

9. I piaceri e i giorni. A cura di Marise Ferro, Milan, Ultra, 1946.

C. — JEAN SANTEUIL

10. Jean Santeuil. Traduction et introduction de Franco Fortini, Turin, Einaudi, 1953, pp. X, 721.

D. — AUTRES ŒUVRES DE PROUST

11. Giornate di lettura. Scritti critici e letterari a cura di Paolo Serini, Turin, Einaudi, 1958, pp. 305. Ce volume contient des traductions de Pastiches et mélanges (essais IV, V, VI, VII), de Chroniques (essais I, XI, XII), de Contre Sainte-Beuve (essais II, III, VIII, IX). L'essai X est la traduction de la préface du livre de P. Morand, Tendres Stocks.

E. - LA BIBLE D'AMIENS

12. Commento e note a J. Ruskin. La Bibbia d'Amiens, Traduction de Salvatore Quasimodo, Bompiani, Milan, 1946, pp. 279.

F. - MORCEAUX CHOISIS

- 13. Opere scelte. Salotti parigini e altri scritti. A cura di Giuseppe Lanza, Milan, Bompiani, 1946.
- 14. Personaggi. A cura di Renato Mucci, Il melagrano, Fussi, Florence, 1949, pp. 183.
- 15. Paesaggi. A cura di Renato Mucci, Il melagrano, Fussi, Florence, 1949, pp. 113.

II. — LIVRES ITALIENS SUR PROUST

1933

- 16. Francesco Casnati, Proust, Brescia, Morcelliana, pp. XI, 149.
- 17. Lorenza Maranini, Proust. Arte e conoscenza, Florence, Novissima editrice, pp. IX, 273.

1935

- 18. Aldo Capasso, Marcel Proust, Soc. An. Ed. Dante Alighieri, Albrighi Segati e C., Rome, pp. 363.
- 19. Lelio Cremonte, Proust. Il tempo perduto e ritrovato, Florence, La Nuova Italia, pp. 107.

1943

20. Guido Morselli, Proust o del sentimento. Avec une préface de Antonio Banfi, Milan, Garzanti, pp. 187.

1944

21. Francesco Casnati, *Proust*. Deuxième édition augmentée. Brescia, Morcelliana, pp. 153.

1951

22. Titta del Valle, Marcel Proust e il vestito della principessa di Cadignan, Florence, C. Barbera, pp. 53.

1961

23. Costanza Pasquali, Proust, Primoli e la moda. Otto lettere inedite di Proust e tre saggi. (Lucio d'Ambra e Proust — Personaggi proustiani: Mme Swann e i suoi vestiti — « Tailleur », « teagowns » e anglomania nella società borghese « fin de siècle »). In: « Quaderni della cultura francese », a cura della Fondazione Primoli. Rome, Libreria, P. Trampolini, pp. 122.

III. — ETUDES CRITIQUES ITALIENNES (ARTICLES) SUR PROUST

1923

24. Luigi Tonelli, Alla ricerca della personalità, Milan, Modernissima. Quelques pages sur Proust.

25. Ugo Ojetti, Proust. En volume in: Cose viste, I, pp. 307-310. Milan, Mondadori, 1942.

1924

26. Daria Banfi Malaguzzi, Marcel Proust, in: « Rivista d'Italia »; IX, Milan-Rome, pp. 92-102.

1929

27. Giacomo Debenedetti, Trois essais sur Proust, in: Saggi critici, I, Florence, ediz. di «Solaria». Réimprimés en 1952, in: Saggi critici, Milan, Mondadori, pp. 303. (Proust 1925, pp. 183-205 — Proust e la musica, pp. 205-225 — Commemorazione di Proust, pp. 225-258).

1931

- 28. A. Faggi, Che cosa è l'oblio secondo Marcello Proust, in: « Marzocco », 29 novembre, n° 48, Florence. Réimprimé en 1938 avec le titre: Marcello Proust e l'oblio, in: Studi filosofici e letterari, Turin, tip. Bona.
- 29. Giorgio F. Taddei, Di Marcello Proust, in: « Annuario del r. Liceo scentifico Antonio Roiti in Ferrara » (1928-1930). Rocca S. Casciano, tip. L. Cappelli, 1931, pp. 60.
- 30. Adriano Tilgher, Marcel Proust e la sua concezione estetica, in: « Perseo », 15 décembre. Réimprimé in « Rinnovamento », novembre-décembre 1932.

1932

31. Maria Ortiz, Attraverso l'epistolario di Marcel Proust, in : « La cultura », Rome, X-XII, octobre-décembre.

1933

- 32. Gina del Vecchio, Critici italiani intorno a Proust, in: L'Araldo letterario », Milan, décembre.
- 33. Gina del Vecchio, Il credo di Marcel Proust, in: « L'Araldo letterario », Milan, novembre.
- 34. Francesco Casnati, Lettere di Proust, in: «L'Italia», 16 septembre.
- 35. Giuseppe Antonio Borgese, Proust o il miele del sonno, in: «Il corrière della sera». En volume in: La città assoluta e altri scritti, Milan, Mondadori, 1962, pp. 149-155.

1934

36. Ugo Tolomei Pietrasanta, Note sull' universo di Marcel Proust, in : « Sophia », Palerme, Industrie riunite ed. Siciliane.

1935

37. Gina del Vecchio, Aldo Capasso critico di Proust, in: « L'Araldo letterario », Milan, juin-juillet. Voir le numéro 18 de cette bibliographie.

38. Benedetto Croce, Vittorio Alfieri precursore del Proust, in: « La Critica », Naples, pp. 154-155.

1945

39. Benedetto Croce, Un caso di storicismo decadentistico, in: Discorsi di varia filosofia, 2º vol., Bari, Laterza, pp. 138-145.

1946

40. Pietro Paolo Trompeo, Lo squisito pipistrello (le baron de Charlus), in: « Il corriere di informazione », 28-29 octobre. Réimprimé in: La pantofola di vetro. Note di varia letteratura, Naples, ed. scientifiche italiane, 1952, pp. VIII, 364.

- 41. Lettera inedita a Benjamin Crémieux, in: « Letteratura » (1), IX, n° 6, novembre-décembre, pp. 3-4. La lettre du 15 juin 1922 a été publiée par Franco Simone.
- 42. Guglielmo Alberti, Ricordo e presenza di Proust, în: «Letteratura», même numéro, pp. 7-14. Réimprimé en 1958, in: Fatti personali, Florence, Sansoni, pp. 444.
- 43. Giulio Carlo Argan, Elstir o della pittura, in: « Letteratura », même numéro, pp. 209-216.
- 44. Rosario Assunto, Solitudine e dolore di Proust, in: « Letteratura », même numéro, pp. 198-206.
- 45. Carlo Bo, *Primi dati per Proust*, in: «Letteratura», même numéro, pp. 26-42. Réimprimé en 1953, in: *Della lettura e altri saggi*, Florence, Vallecchi, pp. 494.
- 46. Gianfranco Contini, Introduzione alle « paperoles », in: « Letteratura », même numéro, pp. 122-149.
- 47. Giacomo Devoto, Il «tempo» proustiano. Uno studio stilistico, in: «Letteratura», même numéro, pp. 102-121. Réimprimé in Studi di stilistica, avec le titre: Il «ritmo» proustiano, Florence, Le Monnier, 1950, pp. 136-172.
- 48. Giansiro Ferrata, Il segreto di Proust, in : « Letteratura », même numéro, pp. 175-178.
- 49. Sergio Frosali, *Ipersonaggi proustiani*, in: «Letteratura», même numéro, pp. 72-82.
- 50. Gianandrea Gavazzeni, Qualcosa di Proust nella vita dei musicisti, in: «Letteratura», même numéro, pp. 217-225.
- 51. Vittorio Lugli, Uno scrittore nato francese, in: « Letteratura », même numéro, pp. 15-21. Réimprimé, in: Dante e Balzac con altri italiani e francesi, Naples, ed. scientifiche italiane, 1952, pp. 349.
- 52. Paolo Mix, La poetica proustiana della « penombra », in: « Letteratura », même numéro, pp. 185-197.

⁽¹⁾ Le numéro novembre-décembre 1947 de cette revue contient 21 études sur Proust. Il a été publié à l'occasion du 25° anniversaire de la mort de l'auteur de la Recherche.

- 53. Glauco Natoli, Situazione di Proust, in: «Letteratura», même numero, pp. 43-51. Réimprimé avec une bibliographie, in: Scrittori francesi, pp. 141-160, Florence, La Nuova Italia, 1950, pp. 185.
- 54. Mario Praz, Gli interni di Proust, in: «Letteratura», même numéro, pp. 61-71. Réimprimé avec le même titre, in: La casa della fama, Milan-Naples, Ricardo Ricciardi, 1952, pp. 267-283.
- 55. Giuseppe Raimondi, Qualche suggestione su Proust, in: « Letteratura », même numéro, pp. 22-25.
- 56. Alberto Rossi, La costruzione nell'opera di Proust, in: « Letteratura », mème numéro, pp. 85-101.
- 57. Franco Simone, Lo stile di Marcel Proust, in: « Letteratura », même numéro, pp. 150-171.
- 58. Sergio Solmi, Proust e l'esperienza dei limiti, in: « Letteratura », même numéro, pp. 179-184. Réimprimé en 1952, in: La salute di Montaigne e altri scritti di letteratura francese, Milan-Naples, pp. 216, avec le titre: Proust 1947, pp. 187-195.
- 59. Pietro Paolo Trompeo, La fontana del principe di Guermantes, in: « Letteratura », même numéro, pp. 55-60. Réimprimé in: La pantofola di vetro. Note di varia letteratura, Naples, ed. scientifiche italiane, pp. VIII, 364, 1952.
- 60. Claudio Varese, Proust e il cinematografo, in: « Letteratura », même numéro, pp. 226-229.
- 61. Giorgio Kaisserlian, Il presupposto filosofico di Gide, Proust, Valery, in: «L'indagine», quaderni di critica e di filosofia, Rome, ed. della Bussola, n° 1, pp. 226.
- 62. Enzo Paci, L'uomo di Proust, pp. 177-198, in : Esistenza e immagine, Milan, Tarantola, pp. 198.

- 63. Renato Mucci, Ideologia e personaggi di Proust, in : « Pagine libere », Rome, n° 1.
- 64. Fredi Chiappelli, Un omaggio italiano a Proust, in : « Trivium », Zürich, n° 4, pp. 308-312.
- 65. Maria Ortiz, Flaubert visto da Proust, in: «Rassegna d'Italia », n° 12, a. III, décembre, Milan, pp. 1213-1224.
- 66. Ferdinando Neri, Proust, pp. 172-176, in: Poesia nel tempo, Turin, De Silva, pp. 186.

1949

- 67. Raul Radice, L'eroismo di Proust, in: « Il Mondo », Rome, n° 24, 30 juillet.
- 68. Eliseo (pseudonyme), Proust e l'ammiratrice, in : « Il Mondo », Rome, n° 5, 19 mars.

- 69. Mario Bonfantini, Proust o l'eredità dell'ottocento, pp. 251-270, in: Ottocento francese, Turin, De Silva, pp. 307.
- 70. Giorgio Zampa, L'amico per lettera (sur les lettres à Bibesco), in : « Il Mondo », Rome, n° 21, 27 mai.

- 71. Giovanni Macchia, Proust e Vermeer, in: « L'immagine », a.2, n° 16, Rome, pp. 470-479. Voir également: Proust e la sfinge Vermeer, pp. 417-429, in: Il paradiso della regione, Bari, Laterza, 1960, pp. 444.
- 72. Mario Praz, Whitman e Proust, in: « Il Mondo », Rome, n° 12, 24 mars. Réimprimé avec le même titre, in: La casa della fama, Milan-Naples, Riccardo Ricciardi, 1952, pp. 262-266.
- 73. Massimo Bontempelli, Tardiva lettura di Proust, in: « Letteratura e arte contemporanea », Florence-Venise, janvieravril.

- 74. Elio Bartolini, Proust, il suo tempo e il nostro, in: « Il Mulino ». Bologne, juillet, pp. 447-452.
- 75. Paolo Serini, Il Proust ritrovato, in: « Il Mondo », Rome, n° 34, 23 août.
- 76. Eugenio Montale, Proust (o quasi), in : « Il Corrière della sera », Milan, 2 juillet.
- 77. Giacomo Antonini, Il capolavoro giovanile di Proust, in: « La fiera letteraria », Rome, 6 juillet.
- 78. Elemire Zolla, L'estetica di Marcel Proust, in : « Letterature moderne », Milan, an. III, n° 5, septembre-octobre, pp. 544-546.

1953

- 79. Gianfranco Contini, Jean Santeuil, ossia l'infanzia della « Recherche », in : « Letteratura », Rome, mars-avril, a.1°, n° 2, pp. 3-27.
- 80. Glauco Natoli, La prima forma di « A la recherche du temps perdu », in: « Il Ponte », Florence, La Nuova Italia, mars, pp. 317-332.

1954

- 81. Mimmi Pasquali, Combray, medio evo di Proust, in: « La Nave di Ulisse », fasc. XX, printemps.
- 82. Glauco Natoli, *Proustiana*, in «Letteratura». Rome, n° 10, juillet-août, pp. 89-97.
- 83. Giuseppe Raimondi, *Proust nell'anno* 1953, in: «Il Mondo», Rome, 5 janvier.
- 84. Arrigo Cajumi, Morto che parla (sur Contre Sainte-Beuve), in: « La Nuova Stampa », Turin, 8 octobre, p. 3.

- 85. Tommaso Landolfi, La lezione di Proust, in « Il Mondo », Rome, n° 1, 4 janvier.
- 86. Tommaso Landolfi, Strategia di Proust, in « Il Mondo », Rome, n° 2, 15 mars.

- 87. Francesco Casnati, Alla ricerca di Proust, in: « Vita e pensiero », Milan, pp. 331-348.
- 88. Natalia Ginzburg, Marcel Proust poeta della memoria, in: Romanzi del Novecento, de Giansiro Ferrata et Natalia Ginzburg, vol. I, Turin, ed. radio italiana, pp. 115.

- 89. Francesco Casnati, La strada di Swann, in « Vita e pensiero », Milan, pp. 795-797.
- 90. Giovanni Battista Angioletti, I biancospini di Proust, pp. 83-87, in: L'anatra alla normanna, Milan, Fabbri.
- 91. Renato Mucci, Proust «tattico e stratega». L'episodio militare della «Recherche», in: «Letteratura», Rome, n° 25-26, janvier-avril, pp. 97-104.

1958

- 92. Vittorio Mathieu, Tempo, memoria, eternità: Bergson e Proust, in: « Archivio di filosofia », Padoue, pp. 161-173.
- 93. Giuseppe Curonici, Il pensiero estetico di Proust, in: « Ausonia », Sienne, novembre-décembre, a. XIII, n° 6, pp. 41-44.
- 94. Giuseppe Curonici, Osservazioni sull'idea del tempo nell' estetica di Marcel Proust, in: « Cenobio », Lugano, juillet-août.
- 95. Mario Bonfantini, Le letture di Proust, in : « Il Mondo », Rome, n° 52, 30 décembre.
- 96. Pietro Paolo Trompeo, Meditazione invernale, et Rue de la vieille lanterne, in: Via cupa, Bologne, Cappelli. Quelques pages sur Proust.
- 97. Pietro Paolo Trompeo, L'azzurro di Chartres, Caltanisetta-Roma. Sciascia. Sur Proust voir pp. 75-76 et 183 et suivantes.

- 98. Maria Grazia Biovi, A proposito delle lettere a Reynaldo di Marcel Proust, in: «Paragone», a. X, décembre, n° 120, Florence, Sansoni, pp. 100-109. Compte-rendu de: Lettres à Reynaldo Hahn, édit. de Philip Kolb.
- 99. Vittorio Mathieu, L'estetismo di Proust. Disfacimento e creazione, in : « Rivista di Estetica », Padoue, pp. 269-287.
- 100. Folco Martinazzoli, Stile e ispirazione nell'esordio di « A la recherche du temps perdu », in : « Letterature moderne », Milan, a. IX, n° 5, septembre-octobre, pp. 608-620.
- 101. Giacomo Debenedetti, Saggi critici. Terza serie, Milan, Il saggiatore, pp. 253. Ce volume contient 2 essais sur Proust (Confronto col diavolo, pp. 161-182. Ce texte avait déjà été lu, en 1951, à l'Université de Messine. A cette date, il était intitulé: Marcel Proust a patti con il diavolo. Radiorecita su Jean Santeuil, pp. 183-211, mise en ondes par la R.A.I., 3° programme, le 1° octobre 1952).
- 102. Costanza Pasquali, Personaggi proustiani: Mme Swann e i suoi vestiti, in: « Studia neophilologica », Uppsala, pp. 108-127. Voir le numéro 23 de cette bibliographie.

- 103. Giovanni Raboni, La riduzione nella « Recherche », in: « Aut-Aut », Milan, n° 50, mars, pp. 84-95.
- 104. Libero Salaroli, Proust nel dopoguerra, in: « Società », Milan, n° 5, septembre-octobre, pp. 957-971.

- 105. Attilio Bertolucci, Proust: quel cuscino di famiglia, in: «L'Europa letteraria», 1, janvier, pp. 112-114.
- 106. Costanza Pasquali, Una lettera di Proust al conte Primoli (lettre du 4 janvier 1904), in: « Studia neophilologica », Uppsala, pp. 117-122.
- 107. Raul Pietroni, Per una lettura fenomenologica della « Recherche », in: « Aut-Aut », Milan, n° 59, septembre, pp. 283-301.

1961

- 108. Nina Ruffini, Marcel Proust ritrovato, in: « Il Mondo », Rome, 17 octobre. Compte-rendu de la traduction du livre de Léon Pierre-Quint. Voir le numéro 141 de cette bibliographie.
- 109. Lorenza Maranini, Senso e valore degli aggettivi « congiunti » nello stile di Proust, in : « Studi francesi », Turin, janvier-avril, pp. 40-62.
- 110. Corrado Testa, Proust e la vocazione letteraria, in : « Letterature moderne », Milan, juillet-août, pp. 506-512.
- 111. Elemire Zolla, *Proust e la politica di potenza*, in : « Nuovi argomenti », Rome, mars-juin, pp. 105-116.
- 112. Anna Banti, Tempo perduto, tempo ritrovato, pp. 114-122, in: Opinioni, Milan, Il saggiatore, pp. 237.

1962

- 113. Angelo Guglielmi, La memoria di Proust, in « Il Mondo », Rome, 14 août, p. 12.
- 114. Giancarlo Marmori, La Céleste di Proust, in « Il Mondo », Rome, 18 décembre.

1963

- 115. Lorenza Maranini, « Legato » e « staccato » nello stile di Proust, in : Il '48 nella struttura della « Education sentimentale », Pise, Nistri-Lischi, pp. 193-259. (Remaniement de l'article cité au n° 109 de cette bibliographie).
- 116. Alberto Santacroce, Foglietti proustiani. La strada di Combray, in : « Il Mondo », 15 septembre.
- 117. Wolfango Rossani, alla ricerca di Marcel Proust, in : Scrittori stranieri, Pise, Nistri-Lischi, pp. 90-96.

- 118. Enrico Falqui, Perché Proust sacrificó D'Annunzio, in : « La Fiera Letteraria », a. XIX, n° 5, pp. 1-2.
- 119. Fabrizio Valserra, Le chiavi della « Recherche », in : « Il Mondo », 15 septembre, pp. 9-10.

120. Franco Fortini, Note su Proust, I: Proust critico; II: Traducendo « La Fugitive », in: La verifica dei poteri, Milan, Il Saggiatore, pp. 261-272.

121. Nina Ruffini, La dama in nero, in : « Il Mondo », 23 no-

vembre, p. 9.

122. Anna Zanoli, Proust in vetrina, in: « Il Mondo », 9 novembre, p. 10.

123. Giovanni Macchia, Un amico di Proust. (Avec une lettre inédite à René Peter), in : Il mito di Parigi, Turin, Einaudi, pp. 154-165.

124. Giovanni Macchia, Lo scopritore della « Recherche », in : Il mito di Parigi, ed. cit., pp. 166-170.

125. Giovanni Macchia, Proust e il silenzio della pittura, in : Il mito di Parigi, ed. cit., pp. 206-217.

126. Giorgetto Giorgi, Senancour e Proust, in : « Studi fran-

cesi », Turin, mai-août, pp. 290-296.

127. Giorgetto Giorgi, Barocco ed impressionismo in Proust, in : « Rivista di letterature moderne e comparate », Florence, octobre-décembre, pp. 283-298.

IV. — ETUDES CRITIQUES ITALIENNES (ARTICLES) PARUES EN FRANCE

1923

128. Emilio Cecchi, Marcel Proust et le roman italien, in La Nouvelle Revue Française », Hommage à Marcel Proust, 1871-1922, a. X, n° 112, 1° janvier.

1933

129. Adriano Tilgher, L'esthétique de Marcel Proust, in « Revue philosophique », février, n° 1-2.

1948

130. Curzio Malaparte, *Du côté de chez Proust*, in « Table ronde », n° 11, novembre, pp. 1956-1968. Voir le numéro 152 de cette bibliographie.

1961

131. Glauco Natoli, Proust et Stendhal, in : « Stendhalclub », Lausanne, n° 11, p. 124.

132. Lorenza Maranini, Les adjectifs « conjoints » chez Proust. (Résumé de communication. Voir le numéro 109 de cette bibliographie). In : « Langue et littérature », Paris, les belles lettres, pp. 360-361.

V. — ETUDES CRITIQUES FRANÇAISES (ARTICLES) PARUES EN ITALIE

1947

133. P.-L. Larcher, La révélation de Combray, in « Letteratura », Florence, IX, n° 6, novembre-décembre, pp. 233-238.

134. Jules Chaix-Ruy, Il mondo di Marcel Proust, in « Humanitas », Brescia, novembre, n° 11, pp. 978-996.

1955

- 135. Jules Chaix-Ruy, Jean Santeuil di Marcel Proust, in « Humanitas », Brescia, mars, pp. 276-291.
- 136. Charly Guyot, Marcel Proust et les arts plastiques, in : « Atti del V Congresso internazionale di lingue e letterature moderne ». Le lingue e le letterature moderne nei loro rapporti con le belle arti. Florence, 27-31 mars 1951. Florence, ed. Valmartina, pp. XVI, 548.

1961

137. Jean Rousset, Les livres de chevet des personnages proustiens, in : « Studi in onore di Vittorio Lugli e Diego Valeri », vol. II, Venise, pp. 835-843.

VI. — ETUDES CRITIQUES FRANÇAISES TRADUITES EN ITALIEN

1945

138. André Gide, Intorno a Marcel Proust, in Incontri e Pretesti (= A propos de Marcel Proust, in: Incidences), Milan.

1950

139. André Maurois, Scrittori del nostro tempo (= Etudes littéraires). Traduction de Orlando Bernardi, Milan, Mondadori, pp. 219.

1956

140. André Maurois, Alla ricerca di Marcel Proust (= A la recherche de Marcel Proust). Traduction de Giorgio Monicelli. Avec 17 illustrations. Milan, Mondadori, pp. 329.

1961

141. Léon Pierre-Quint, La vita e l'opera di Marcel Proust (= Marcel Proust, sa vie, son œuvre). Traduit par E. Staderini, Rome, G. Casini, pp. 245.

1962

142. Claude Mauriac, Proust (= Proust par lui-même). Traduit par Lorenzo Sbragi, Milan, Mondadori, pp. 189.

1964

143. Michel Butor, Proust e le opere d'arte immaginarie, in : « L'Europa letteraria », A. V., n° 27, mars, pp. 16-57.

VII. — ETUDES CRITIQUES ETRANGERES (NON FRANCAISES) TRADUITES EN ITALIEN

1949

144. Léo Spitzer, Lo stile di Marcel Proust (Notes et traduction de Maria Luisa Spaziani, in « La Rassegna d'Italia », a. IV, n° 4, avril, pp. 341-346).

1950

145. Stefan Zweig, Incontri e amicizie, Milan. Des pages sur Proust.

1951

146. Harry Lévin, Balzac e Proust, in : « Inventario », 3-4, Milan, printemps.

1956

147. Erich Auerbach, Mimesis, Turin, Einaudi (Sur Proust, voir pp. 573-576).

1959

148. Léo Spitzer, Marcel Proust e altri saggi di letteratura francese moderna. Avec une introduction de Pietro Citati, Turin, Einaudi, pp. XXIX, 388.

1960

149. J. Ortega y Gasset, Lo spettatore (= El espectador, II, Madrid, 1916). Milan. Des pages sur Proust.

1965

- 150. Georges D. Painter, Marcel Proust (= Marcel Proust. A. bibliography). Traduction de Elena Vaccari Spagnol et Vittorio di Giuro, Milan, Feltrinelli, pp. 769.
- 151. Edwin Berry Burgum, L'analisi proustiana della decadenza della cultura francese. Contrappesi alla disperazione nella « Recherche du temps perdu », in : Romanzo e Società. Rome, Editori, Riuniti, pp. 11-36.

VIII. — ADAPTATIONS THEATRALES

1948

152. Curzio Malaparte, Du côté de chez Proust. Impromptu en 1 acte, Paris, théâtre de la Michodière (P. Fresnay était M. Proust, J. Fernas (R. de Saint-Loup) et Y. Printemps (Rachèle).

> Giorgetto Giorgi, Université de Pavie.

LA VIE DE LA SOCIÉTÉ

RÉUNION DU 21 MAI A ILLIERS

Bien que, cette année, les aubépines, dont la floraison avait été très en avance, n'offrissent plus que quelques images un peu défraîchies, l'affluence des admirateurs et des étudiants de l'œuvre de Marcel Proust n'avait encore fait que s'accroître.

En cette belle journée du samedi 21 mai, M. l'Inspecteur général des Beaux-Arts, Daniel Octobre, représentait M. Gaëtan Picon, Directeur général des Arts et Lettres.

Ce fut d'abord, après la présentation de la Maison de Tante Léonie, la visite des célèbres aubépines dans le raidillon bourdonnant encore de leur odeur, et du Pré Catelan, le Parc de Swann, dans sa plus belle toilette de printemps, surveillé avec amour par notre bienfaiteur, M. Claude Thisse, qui en demeure le magicien. Le circuit comprenait ensuite Tansonville, Montjouvin, les sources de la Vivonne, à Saint-Eman, et enfin la maison de Vinteuil, où M^{me} et M^{lle} Denise Touze, propriétaires de ce mystérieux manoir de Mirougrain, accueillirent très aimablement les pèlerins. On suivit ensuite, au cours de ce circuit, sur les pas de Marcel Proust, conduit par P.-L. Larcher, Secrétaire général de la Société, les sentiers évocateurs des sensations qui amenèrent Marcel Proust à la création littéraire.

Enfin la journée s'acheva dans la salle de l'Université populaire d'Illiers, mise gracieusement à la disposition de la Société, et où M. René-Jean Compère et l'artiste directeur du Studio Blotin procédèrent à des projections.

Cette séance présenta cette année un intérêt tout particulier par sa diversité, qu'il convient de signaler, car on vit successivement passer sur l'écran : une présentation de l'Ecole moderne française de Cannes, par sa Bibliothèque de Travail; la séquence de vues en couleurs du Studio Blotin, accompagnée d'un nouveau commentaire poétique et, enfin, le beau court métrage : « La vocation artistique de Marcel Proust », de M. et M^{me} Jacques Letellier. Ces projections successives permirent de se rendre compte de la valeur particulière de ces présentations, chacune d'une intéressante originalité.

Pour la première projection de l'Ecole, voici comment M. Jean-Jacques Kihm fait ressortir le but de ces présentations sonores de littérature : ce qu'il a voulu c'est faire lire les textes des grands auteurs non pas en les illustrant, mais en établissant les correspondances qui ont présidé, dans l'esprit créateur de l'écrivain, à l'élaboration d'une œuvre où un paysage tient plus ou moins de place; c'est ainsi que l'image offre une porte d'entrée relativement attrayante, au flanc des textes, relativement ouverte à tout le monde puisque nul n'échappe totalement au paysage qui entoure les années d'enfance ou les journées de vacances. C'est ainsi que l'attention des écoliers, qui avaient été rebutés par les textes de Proust jusqu'alors, fut conquise par la projection accompagnant la lecture du texte.

Quant à la projection renouvelée du court métrage de Jacques Letellier, elle ne peut jamais être trop répétée pour permettre de saisir complètement l'importante portée philosophique de cette œuvre.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 23 JUIN 1966

Cette Assemblée s'est tenue à 17 h. 30, dans les salons du Figaro, à Paris, en présence de Mme Mante-Proust, Présidente d'honneur, et sous la présidence de M. Jacques de Lacretelle, de l'Académie Française, assisté de Mme la Duchesse de La Rochefoucauld, Vice-présidente, et de M. Gérard Bauer, de l'Académie Goncourt, Vice-Président.

ALLOCUTION DU PRESIDENT M. JACQUES DE LACRETELLE

Mesdames, Messieurs,

Nous avons dû, cette année, changer le local choisi traditionnellement. La Maison de l'Amérique latine, qui nous offre généralement, et généreusement, l'hospitalité a pris, en effet, avec son nouveau domicile, un développement qui la rend le plus souvent indisponible au mois de juin.

Mais Le Figaro a été heureux d'accueillir les Amis de Marcel Proust. Lui-même, vous le savez, était un fervent lecteur de ce journal. Il y a collaboré à plusieurs reprises. J'ai même cherché la date de son premier article. C'est en 1900, et le titre est « Paysages ruskiniens ».

Ensuite il a publié dans le Supplément littéraire du Figaro ses fameux Pastiches sur l'Affaire Lemoine. C'est en 1908 et 1909. Enfin je vous le rappelle, Du côté de chez Swann a été dédié à Gaston Calmette, directeur de ce journal pendant plusieurs années.

Je ne dirai pas que nous nous retrouvons aujourd'hui dans un salon fréquenté par Proust, puisque Le Figaro était alors installé rue Drouot. Mais je suis sûr que l'enseigne, le nom et l'amitié admirative que ce journal lui a conservée lui auraient été chers.

Je voudrais vous dire quelques mots sur l'activité proustienne depuis un an.

Ce sera d'abord pour saluer le professeur Philip Kolb, présent ici, qui poursuit avec le même zèle et le même bonheur sa tâche de chercheur et de commentateur de la correspondance proustienne. Sa moisson a été particulièrement intéressante cette année, puisqu'il a publié, outre de nombreuses lettres, des textes qui sont probablement des brouillons de messages qui ne furent jamais envoyés. Ces « Lettres retrouvées » sont une série de jugements spontanés, écrits souvent avec vivacité, et qui témoignent à la fois de l'esprit critique de Proust et de sa crainte de peiner son correspondant.

Je vous signalerai aussi l'ouvrage de Louis de Beauchamp: Le Côté de Vinteuil; celui de Marcel Plantevigne, Avec Marcel Proust, qui évoque les années de Cabourg. D'ailleurs ces ouvrages, et beaucoup d'autres, ont été présentés et étudiés dans notre bulletin que vous avez tous lu.

Les autres manifestations de l'année, M. Larcher les résumera pour vous tout à l'heure dans son rapport moral.

Mais peut-être serez-vous intéressés de savoir que les démarches faites par votre président pour que le nom de Marcel Proust fût donné à l'allée centrale qui, dans les Champs-Elysées, longe l'avenue Gabriel, ont abouti. Et même, sur la suggestion de Mme Alexandre Debray, qui fait partie de notre Conseil, il se peut qu'un jardin soit créé au centre de cette allée.

Ce sont de bien petites marques de reconnaissance et de piété que nous offrons à Marcel Proust. Nous avons d'autres projets, plus à la mesure de son génie et de cette audience qui ne cesse de s'accroître à l'étranger. Notre Secrétaire général vous les énumérera tout à l'heure. Certains de ces projets — et celui qui me paraît le plus intéressant est la création de filiales hors de France — nous obligent à modifier nos statuts et à soumettre ces changements à votre approbation. J'espère que vous nous suivrez dans cette voie.

RAPPORT MORAL DU SECRETAIRE GENERAL

Le Temps, qui tient tant de place dans l'œuvre de Marcel Proust, vient empreindre aujourd'hui notre Assemblée d'une inquiétude et d'une espérance, car nous voyons s'achever la dix-neuvième année de notre Société et poindre l'aurore de sa vingtième année et c'est là une étape d'une gravité exceptionnelle. Vous allez d'ailleurs avoir à prendre des décisions qui peuvent avoir d'importantes répercussions sur son avenir, telle par exemple que la disposition permettant de constituer des filiales dans les pays étrangers qui en feront la demande.

Pour éclairer ces décisions, il importe de se rendre compte exactement de l'orientation qui a été donnée à nos travaux. C'est en effet sous la présidence de M. le Professeur Mondor que nous avons rédigé les statuts de la Société des Amis de Combray.

La petite ville d'Illiers a eu bien de la peine à sortir des brumes de rêve sous lesquelles Marcel Proust l'avait amoureusement cachée, afin de jouir plus complètement de ses souvenirs d'enfance, source de son œuvre. Ses admirateurs étaient impatients d'être en possession de ce secret et, dès que nous eûmes protégé quelques reliques de ces souvenirs, nous demandâmes à la Ville de révéler leur existence en ajoutant au nom d'Illiers celui de Combray, comme une auréole. La Ville ne comprit pas notre geste et le Conseil municipal, après avoir longuement délibéré, prit la décision suivante :

- « Considérant qu'il est grave de modifier ainsi le nom d'une commune sans un motif absolument urgent et d'une utilité incontestable,
- « Considérant en outre que le renom de Marcel Proust fait connaître Illiers dans le monde entier et ne fera qu'attirer sur notre petite cité, au point de vue touristique, un flot grandissant d'admirateurs,
- « Qu'il importe de reconnaître le culte de Marcel Proust en donnant son nom à la place du Marché, où était située la maison qu'habitait son oncle Jules Amiot, où il venait passer ses vacances et qu'il a maintes fois citée dans son œuvre,
- « Décide à l'unanimité que la place du Marché ou de l'Eglise s'appelle désormais place Marcel-Proust et rejette la demande de modification du nom d'Illiers. »

Le Comité répondit au Maire à la suite de cette délibération « que, considérant qu'il ne saurait être question de rendre un hommage à Marcel Proust en se contentant de donner son nom à une des voies de la Ville,

- « Qu'en demandant que le nom de Combray soit simplement joint à celui d'Illiers, la Société a voulu surtout signaler aux visiteurs français et étrangers l'identification qui doit être faite entre Illiers et cette cité de rêve « Combray »; qu'elle n'a pas entendu rendre hommage au génie de l'écrivain mais surtout situer géographiquement le lieu que Marcel Proust a décrit sous le nom de Combray,
- « Approuve l'avis défavorable donné par la commission départementale des Sites en ce qui concerne la dénomination de place Marcel-Proust donnée à la Place de l'Eglise, estimant qu'il convient de conserver aux voies leur dénomination traditionnelle. »

Si nous croyons devoir rappeler ce souvenir, c'est que la réponse faite par notre Société marque le caractère particulier que les fondateurs entendaient lui donner et, c'est par ce caractère qu'elle prit plus profondément racine dans ce sol qui, plus que le sol natal, était celui de l'inspiration.

C'était la volonté nettement exprimée de ne pas donner à cette Société le caractère de ces sociétés d'Amis qui n'ont pour but que de donner un nom à une rue et d'apposer une plaque sur une maison. Le caractère de cette Société fut maintenu et la publication d'un Bulletin, l'institution de Colloques fixèrent définitivement l'originalité du groupement devenu avant tout une Société d'études proustiennes, originalité qui se manifesta par le maintien du nom primitif d'Amis de Combray. Il s'agissait surtout d'inviter les admirateurs de Marcel Proust à s'unir pour découvrir et étudier la profondeur d'une œuvre que l'on n'avait pas soupçonnée. Ce but est atteint : notre Société a provoqué, dans le monde entier, des études et c'est pour les faciliter et les provoquer que nous avons cru devoir introduire dans nos statuts des dispositions permettant de créer, à l'étranger, les filiales que nos collègues d'au-delà de nos frontières réclament.

Le succès obtenu par notre Bulletin, grâce au dévouement de nos Collègues, auquel on ne rendra jamais assez hommage, surtout pour leur désintéressement, est la preuve que la voie que nous avons choisie est celle qui lui assure, en même temps que son originalité, son plein succès. Nos statuts disposent expressément que l'on a voulu créer à Illiers un centre d'intérêt littéraire et n'est-ce pas ce que nous avons pleinement réalisé? Les visites que nous avons reçues cette année viennent confirmer la réussite de notre entreprise. Citons seulement les visites de la Faculté des lettres de Nanterre, des rencontres culturelles de la Ligue de l'Enseignement, des lycées de jeunes filles Octave-Gréard, de Paris, de Dourdan, de Bourges et de Courbevoie, enfin de French Literary et l'affluence croissante de jeunes étudiants et étudiantes et même d'établissements scientifiques qui voient l'œuvre de Marcel Proust figurer à leur programme.

Qu'on le veuille ou non le Centre littéraire existe; il a même reçu, de la part des intéressés, le nom de Centre Culturel proustien. L'idée force est devenue spontanément réalité.

Mais cette évolution, au seuil de cette vingtième année, ne vient-elle pas nous créer de nouveaux devoirs? Ainsi le développement même de notre Société, l'accroissement du nombre de ses membres (la trois millième inscription est largement dépassée), sa généralisation dans l'espace, l'importance et la multiplicité de ses travaux nous amènent à l'impérieuse nécessité de concevoir une organisation pour lui permettre de satisfaire complètement ses multiples besoins, mais cette organisation il faut la réaliser assez vite, sous peine de voir s'atrophier ses diverses facultés qui se sont révélées et développées et, répondant à son but essentiel, sont le résultat de l'évolution même de son fonctionnement.

La charge que supporte avec tant de dévouement notre Trésorier, M. Paul-Albert Boyer, est l'élément qui permet de mesurer quantitativement les progrès de la Société et l'insuffisance de son organisation. La complication s'accroît en raison même de l'accroissement des membres et surtout de leur dispersion. Il est absolument indispensable que le Conseil d'Administration étudie, avec la bienveillance et la sollicitude qu'il ne manque jamais d'apporter dans ses délibérations, le moyen de mieux adapter le fonctionnement à ses nouveaux devoirs.

L'état de la maison de Tante Léonie, dont nous voulons suivre avec vigilance la conservation, appelle de plus en plus une surveillance que nous révèlent les importants travaux qu'il nous faut nécessairement entreprendre et qui s'élèvent, d'après les mémoires établis par l'Architecte en chef des Monuments Historiques, à 29 566,90 F.

Il sera indispensable que cette fonction de surveillance et d'entretien soit assurée d'une façon continue.

La générosité de nos donateurs, qui envoient à notre Centre de Documentation de précieux documents, des ouvrages et des articles, nous ferait le devoir de classer ces pièces de telle sorte qu'elles puissent rendre les services auxquels elles sont destinées. Malheureusement, la jeune professeur qui avait été nommée au Lycée Marcel-Proust, dans l'espoir qu'elle pourrait nous continuer le concours qu'elle nous avait si généreusement et si efficacement accordé, s'est trouvée empêchée par son service et aussi par son état de santé.

Il faudra créer pour notre Société de nouvelles ressources pour rémunérer ces travaux de secrétariat, c'est pourquoi une modification de nos statuts, qui est proposée, tend à donner à la fixation du taux de nos cotisations une plus grande mobilité. Heureusement, la Direction des Arts et Lettres nous maintient, avec une généreuse bienveillance, la subvention qui nous est si nécessaire; il en est de même de la Ville de Paris et des départements de la Seine et de l'Eure-et-Loir. Nous leur en exprimons toute notre reconnaissance. Nous apprécions de plus en plus l'aide efficace que nous apportent ces subventions pour supporter ces charges qui ne cessent de s'accroître.

Quant à nos jardins: celui de Tante Léonie et le Pré Catelan, ils ont encore cette année, à l'occasion du traditionnel pèlerinage des aubépines, qui attire chaque année une affluence qui ne fait que croître, présenté leur charme coutumier qu'entretiennent avec tant de soin Mile Denise Touze et M. Claude Thisse, car la Ville d'Illiers, bien qu'elle ait fait l'acquisition du Pré Catelan, ne nous en a laissé que les charges, mais nous espérons que M. le Maire d'Illiers nous aidera en nous faisant profiter de quelques bénéfices qu'il a pu réaliser par l'initiative qu'il a prise au moment de l'émission d'un timbre à l'effigie de Marcel Proust, car, avec une bienveillance à laquelle nous avons été très sensibles, M. le Ministre des Postes, à la suite d'une démarche personnelle de M. Compère, maire d'Illiers, a bien voulu autoriser un bureau d'émission du premier jour, considérant Illiers dans Combray comme source de l'œuvre proustienne.

Ainsi ce mouvement philatéliste, qui est resté purement philatéliste, surtout à Paris et qui n'a provoqué que peu d'adhésions nouvelles à notre Société, a pu, grâce à l'initiative de M. le Maire d'Illiers, apporter une contribution à notre œuvre.

Il n'est pas douteux d'ailleurs que la célébration à Illiers de cette émission du timbre de Marcel Proust, accompagnée d'une visite dirigée de la Maison de Tante Léonie, a été pour les habitants d'Illiers, jusqu'alors indifférents, une véritable révolution.

Une autre émouvante cérémonie que la Ville d'Illiers a organisée est venue donner à la famille de Marcel Proust le témoignage de son admiration. Une effigie du professeur Adrien Proust, père de Marcel Proust, a été apposée solennellement sur sa maison natale, rue du Cheval-Blanc. Une nombreuse assistance a entendu l'éloge qui fut prononcé par un de ses successeurs à l'Académie de Médecine, M. le Professeur Bariéty, également né à Illiers, et qui a bien voulu lever le voile qui recouvrait l'œuvre de Marie Nordlinger, que Mme Mante-Proust a offerte.

Tel est le rapport que vous présente encore cette année votre Secrétaire Général qui voit poindre, à travers le temps qui passe, cette cité aux lampes toujours allumées dans la brume. Il espère remettre entre vos mains une Société dont le développement est maintenant pleinement assuré.

P.-L. LARCHER.

DEUXIÈME ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ET RÉUNION LITTÉRAIRE DU 4 SEPTEMBRE A ILLIERS

Après le déjeuner amical auquel ont participé, à l'hôtel de l'Îmage, à Illiers, quatre-vingt-dix convives, sous la présidence de Mme Béchau La Fonta, présidente de la Société historique du xviº arrondissement de Paris, assistée de M. Henri Bonnet et de M. R. Compère, maire d'Illiers, l'Assemblée générale s'ouvrit à la Maison de Tante Léonie pour examiner en deuxième lecture la modification des statuts, le quorum n'ayant pas été atteint dans la première Assemblée réunie à Paris. Plus de cent-vingt personnes v assistaient. Comme tous les ans, beaucoup d'étrangers étaient venus, fidèles au rendez-vous, renouant plus cordialement chaque année ces traditionnelles relations entre admirateurs de l'œuvre de Proust et aussi de ceux qui l'étudient, car le nombre des jeunes étudiants est en progression constante. Si, de l'étranger, on voit venir des professeurs comme M. le Professeur Cocking, de Londres, auteur de nombreux ouvrages sur Proust: M. le Professeur Larkin Price, de l'Université du Wisconsin; Mme Bucknall, de l'Illinois; Mme Fenderson, de Cambridge; Mme Picard, de Bruxelles; le Maître Carlo Persiani, de Gênes: M. le Professeur Giorgi, un de nos conférenciers, avec M. Kessedjian et Madame; la poétesse polonaise Maria Michalowicz, de toutes les régions de la France viennent perpétuer leurs rencontres : de Crest, dans la Drôme, M. le Docteur Setruck et Madame: de Pougues-les-Eaux, M. le Docteur Destreicher; M. le Professeur Boudet, d'Orléans, et Madame; M. Pasqualaggi, directeur du Cabinet du Président du Conseil économique et social, etc.

Les textes proposés pour les modifications à apporter aux statuts furent définitivement adoptés à l'unanimité.

Les cinq premiers paragraphes de l'article 3 ont été modifiés de la façon suivante :

« L'Association se compose de membres titulaires et de membres bienfaiteurs;

pour devenir membre il faut être agréé par le Conseil d'administration;

les cotisations sont fixées chaque année par l'assemblée générale. »

Enfin il est ajouté un article 11 bis ainsi conçu:

« L'Association peut créer parmi ses membres des sections aussi bien en France que dans les pays étrangers où elle jugera utile de manifester ses activités; les sections sont créées par délibérations du Conseil d'administration, approuvées par l'assemblée générale et notifiées au Préfet dans le délai de huitaine; les sections élisent un bureau composé d'un membre par dix sociétaires; le président est nommé par le Conseil d'administration sur présentation de la section; les présidents de section assistent de droit aux réunions du Conseil d'administration, ils y ont voix consultative; les sections jouissent de leur autonomie financière; elles restent passibles de leurs propres obligations et de leurs engagements personnels; elles sont chargées d'assurer le recouvrement des cotisations et sont autorisées à demander aux membres de leur section une cotisation supplémentaire à celle versée à la Société; cette cotisation n'est pas obligatoire et les droits du sociétaire sont maintenus sans réserves en cas de refus de l'intéressé d'acquitter la cotisation spéciale de la section; l'Association ne prend aucune part aux dépenses de toutes natures engagées par les Conseils des sections intéressés: en aucun cas ces dépenses ne peuvent engager la responsabilité de l'Association; aucune publication ne pourra être faite par une ou plusieurs sections sans l'approbation du Conseil d'administration. »

Cette Assemblée terminée, M. Henri Bonnet, qui présidait, ouvrit la séance de la Réunion Littéraire qui portait à son ordre du jour « La Vie de Société à l'époque et dans l'œuvre de Marcel Proust ».

Il donna la parole à M. P.-L. Larcher, pour l'introduction.

On entendit ensuite les communications de M. Kessedjian, de M. Louis de Beauchamp et de M. le Professeur Giorgetto Giorgi, de l'Université de Pavie, dont nous reproduisons ciaprès les textes ou l'analyse.

INTRODUCTION, PAR M. P.-L. LARCHER

Quand on parle de la Société à l'époque et dans l'œuvre de Marcel Proust on pense d'abord à ces lieux privilégiés où se mêlent la grandeur, le luxe et l'éclat aux discussions spirituelles. C'est cette vie de Société dont on cherche à retrouver le reflet perdu et l'écho lointain dans les pages écrites par Marcel Proust. Ce sont ces lieux qui, à Paris, conféraient à ceux qui les fréquentaient, une sorte de brevet d'élégance : le thé au Bois de Boulogne, les courses au jour du Prix de Diane, avec la présentation de la mode; le Cercle, auquel tout homme du monde devait appartenir; le Tout-Paris, les restaurants, les cafés Voisin, Paillard, Maxims, le Fouquets et le Chatam.

Il ne peut être question de rappeler ici les longues pages que Marcel Proust consacre aux salons, avec les conversations qui s'y engagent et qui demeurent parfois de véritables scènes de comédie.

Les relations humaines, les rapports sociaux, culturels, les rites, les étiquettes, tout cela constitue un ensemble qui gravite autour d'une pensée dominante que l'on a de la peine à saisir. Il se dégage en effet de l'atmosphère d'une époque une sorte d'idéal que l'on devrait découvrir.

Une note manuscrite, signée M. P., qui figure à notre Centre de Documentation, et qui semble bien émaner de Marcel Proust, fait allusion aux fragments, empreints d'un indéniable intérêt, d'une étude qu'il esquisse de la spécialisation du type humain et la sélection de l'idéal de la distinction dans les groupements aristocratiques et cercleux.

Cette étude ne se trouve-t-elle pas au centre de la question qui est à l'ordre du jour de notre colloque ?

Trois de nos collègues ont manifesté l'intention de prendre la parole: M. le Comte de Beauchamp, qui a écrit un livre sur le « Côté de Vinteuil »; M. Kessedjian, qui a entrepris une thèse sur Robert de Montesquiou, qu'il veut étudier, estimant qu'on a tort d'avoir placé sa personnalité dans les romans, alors que son œuvre poétique méritait un examen plus approfondi; enfin M. Giorgi se propose de considérer la Société dans l'œuvre de Proust à l'époque de l'affaire Dreyfus, quand deux sociétés se sont heurtées.

Comme le fait remarquer M. Louis de Beauchamp, il y a derrière les choses, et au-delà de chacun, une sorte d'angoisse qui nous étreint et c'est à cette angoisse, différente de l'amour, que Marcel Proust consacre une grande partie de son œuvre; c'est celle qui est la recherche du succès ou de la réussite dans ses relations humaines avec leur corollaire qu'est la réussite mondaine.

Ruskin, dans une de ses conférences publiées dans Sésame et les Lys, traduites par Marcel Proust, fait remarquer que les idées qui prévalent et qui ont un puissant effet sur l'esprit c'est le désir d'avancer dans la vie, de se mettre en évidence, d'obtenir une position qui sera pour les autres

respectable et honorable. Ce n'est pas tant d'acquérir de l'argent qui compte, ni d'accomplir une grande chose; ce que nous voulons, c'est aller dans la bonne Société, non pour la voir mais pour y être vu et notre notion sur sa bonté repose en premier lieu sur son éclat.

Proust, au sujet de cette affirmation, fait remarquer que le fait constamment observé que beaucoup de gens d'extraction modeste, mais distingués par la valeur, sont snobs, signifie simplement qu'ils quittent la Société d'autres gens de talent pour rechercher celle d'hommes ignorants ou insensés qu'ils sont heureux de voir et avec qui ils sont heureux d'être vus.

C'est surtout dans Les Plaisirs et les Jours que l'on découvre ce qu'on a pu appeler le snobisme de Marcel Proust, dont il marque le caractère particulier qu'il eut pour lui dans ces lignes qu'il intitule « A une snob » : « Votre âme est bien, comme parle Tolstoï, une forêt obscure. Mais les arbres en sont d'une espèce particulière : ce sont des arbres généalogiques. On vous dit vaine! Mais l'univers n'est pas vide pour vous, il est plein d'armoiries. C'est une conception du monde assez éclatante et symbolique. N'avezvous pas aussi vos chimères qui ont la forme et la couleur de celles qu'on voit peintes sur les blasons? N'êtes-vous pas instruite? Le Tout-Paris, le Gotha, le High Life vous ont appris le Bouillet. En lisant le récit des batailles que les ancêtres avaient gagnées, vous avez retrouvé le nom des descendants que vous invitez à dîner et par cette mnémotechnie vous avez retenu toute l'histoire de France. De là une certaine grandeur dans votre rêve ambitieux, auquel vous avez sacrifié votre liberté, vos heures de plaisir ou de réflexion, vos devoirs, vos amitiés, l'amour même. Car la figure de vos nouveaux amis s'accompagne dans votre imagination d'une longue suite de portraits d'aïeux. Les arbres généalogiques que vous cultivez avec tant de soin, dont vous cueillez chaque année les fruits avec tant de joie, plongent leurs racines dans la plus antique terre française. Votre rêve solidarise le présent au passé. L'âme des croisades anime pour vous de banales figures contemporaines et si vous relisez fiévreusement vos carnets de visites, n'est-ce pas qu'à chaque nom vous sentez s'éveiller, frémir et presque chanter, comme une morte levée de sa dalle blasonnée la fastueuse vieille France?»

Les relations humaines constituent une matière fluente et périssable, ceux qui la manient et qui construisent des édifices dans l'effort et dans l'angoisse sont de véritables créateurs, qui méritent le nom d'artistes. Or, cet art ne comporte-t-il pas des règles dont les unes sont de tous les temps, d'autres plus particulières à une époque, et que l'on pourrait qualifier de style? Nous avons connu autrefois ce qu'on a appelé l'honnête homme. Un chroniqueur a pu nous donner le schéma de cette nature. Mais que reste-t-il de ces créations éphémères? Elles vivent ce que vit leur créateur. Sans doute, on peut en montrer l'idéal esthétique et mieux présenter la vérité du modèle vivant.

Il a existé, dans tous les temps, des caractères exceptionnels de personnages dont le développement était entravé par l'éducation et la contrainte de leur entourage et qui se sont élevés au-dessus des contraintes pour imposer à la Société des modèles aussi exceptionnels que leur caractère. Ce furent, à une certaine époque, les Dandys qu'entourent d'ailleurs d'autres groupes plus étendus, les snobs.

Parmi eux on distingue certains esprits comme Stendhal, Balzac, Baudelaire et Barbey d'Aurevilly. Les dernières formes de cette particularité mondaine se retrouvaient chez les maîtres symbolistes et les promoteurs des mouvements littéraires des années 1900 à 1920. L'œuvre de Proust reflètera l'image de cette Société, où le dandysme brille de son dernier éclat. Proust observe par l'intérieur ce monde dont les valeurs dérivent du siècle précédent.

On voit surgir dans toutes les époques des êtres de fiction qui ne sont pas de pure imagination, mais qui naissent de l'atmosphère du temps auquel ils emprunteront une façon de se conduire et de penser, autrement dit l'idéal esthétique et moral d'une génération se concrétise dans certains modèles humains qui arrivent à s'imposer.

Le Dandy est un homme qui se pique d'une extrême élégance dans sa toilette et dans ses manières; le mot est emprunté de l'anglais.

Balzac avait montré la filiale de ce type, qu'il fait dériver des « merveilleuses » et de l'« incroyable » et même des petits maîtres qui furent remplacés par les lions. Il semble qu'on ait essayé, après la révolution, de reconstituer une aristocratie à partir d'autres valeurs que celles de la naissance.

Pour Jules Lemaître, le Dandy communique à des menus signes du costume, de la tenue, un langage qu'ils n'ont point naturellement.

Ne découvre-t-on pas là comme l'ébauche d'un art véritable? Est-ce à dire qu'il puisse être rattaché au culte romantique du moi? N'est-ce pas plutôt un désir de supériorité qui arrive peu à peu à se confondre avec le snobisme, qui lui est inférieur? Robert de Montesquiou fut un des derniers dandys. C'est celui que Proust étudia plus particulièrement.

Puisse ce rapide exposé donner une idée du sujet qui fait l'objet de notre colloque. Peut-être serons-nous amenés à suivre Marcel Proust dans la recherche de la spécialisation du type humain et surtout de la sélection de l'idéal de la distinction dans les groupements aristocratiques et cercleux que l'on devrait retrouver dans son œuvre.

Dans cette recherche, nous rencontrerons des esprits que le même problème a tenté. C'est Proust et Balzac que l'on pourrait confronter à ce sujet dans notre prochain colloque.

M. Louis de Beauchamp se demande comment Marcel Proust a pu, pendant des centaines de pages, s'intéresser à la Duchesse de Guermantes, dont il a fait un des premiers personnages de son œuvre pour expliquer ensuite qu'au fond elle ne méritait pas que l'on s'occupât d'elle...

Nous allons pouvoir découvrir dans cette déception, ce que nous révèlent les observations qu'il fait au sujet des modèles vivants qu'il nous présente, un acheminement vers le modèle idéal qu'il s'efforce de découvrir, car on l'a dit justement, l'espérance crée de sa ruine l'objet même qu'elle contemple et c'est ainsi que l'on arrive à la création de l'idéal qu'on recherche.

COMMUNICATION DE M. FRANÇOIS KESSEDJIAN

LA DECADENCE ET ROBERT DE MONTESQUIOU

La vie de société à l'époque de Marcel Proust, cela s'entend de plusieurs façons. Il y a d'abord le climat d'une époque, qui est la fin du siècle ; il y a la vie sociale d'alors, et parmi ses multiples aspects, celui qui nous retiendra : la vie littéraire, et tout spécialement la floraison poétique extraordinaire du symbolisme et de la décadence ; il y a la vie mondaine enfin, si importante dans la vie de Proust comme dans son œuvre.

Tous ces aspects se trouvent réunis dans l'étude d'une longue amitié: celle de Robert de Montesquiou, qui fut à la fois pour le jeune Proust l'intercesseur mondain, l'aîné dans la vie littéraire (le « maître », le « professeur de beauté »), et qui incarna pour lui la poésie fin de siècle, — poésie qui ne fut pas seulement un art des mots, mais aussi un mode de vie, conjugué avec l'esthétisme et le dandysme. Dans l'impossibilité de tout dire sur un aussi vaste sujet, limitons-nous à Montesquiou et à ses années d'apprentissage, et, pour situer ce personnage étrange à l'intérieur des courants qu'il traversa, plongeons-nous avec lui dans le climat littéraire de l'inquiétante et fascinante fin de siècle.

1. Fin de siècle et décadence.

C'est dans l'ombre du symbolisme que la décadence mûrit. Le mot obtient les faveurs de la mode, en même temps que Verlaine et Mallarmé. Mais l'idée est plus ancienne : depuis la deuxième vague des romantiques, depuis la génération de 1848, les thèmes et les sentiments qui annoncent la fin du siècle se sont multipliés dans la littérature. Le maniérisme et la préciosité ont fait une nouvelle apparition dans la poésie; l'amour du rare, du raffiné, de l'artificiel, le goût de la fioriture, de l'arabesque, du décor, le plaisir d'un langage choisi et volontiers obscur, inintelligible au vulgaire, la volonté qu'a le poète de s'isoler dans cette solitude distante où déjà Vigny s'était retranché, tous ces signes précurseurs de l'esprit de décadence apparaissent dans l'œuvre d'un Gautier et d'un Baudelaire. Au romantisme épique succède un romantisme élégiaque, au classicisme du vague à l'âme, l'alexandrinisme du spleen. Le poète n'est plus un grand homme comme Lamartine ni un puissant chantre comme Victor Hugo, il est un artiste comme Théophile Gautier ou un dandy comme Charles Baudelaire; les raffinements, les perversités, les « déliquescences » nerveuses se font une place de choix dans les Fleurs du Mal, qui sont, en 1859, bien en avance sur leur temps, qui préparent et présagent le symbolisme, et qui ont déjà, par leur titre même, un accent de la prochaine « décadence ».

Vers 1885, une sensibilité nouvelle semble naître, faite de lassitude, d'énervement, de déclin: on a l'impression de « venir trop tard dans un monde trop vieux », c'est comme un autre « mal du siècle » qui serait une maladie de langueur et non plus la mélancolie de l'adolescence. La vieillesse et les séquelles maladives dont elle s'accompagne semble frapper choses et gens et les entraîne dans une lente décrépitude: on se sent « fin de siècle ». Les nerfs fatigués exigent des poisons violents, les esprits las demandent des nourritures délètères: Maurice Rollinat, reprenant une certaine inspiration baudelairienne, fournira à ce public le macabre et l'épouvantable qu'il réclame; il chante la peur et la mort, il alimente ses poèmes de cauchemars, d'hallucinations et de mystères; il produit, aux Hydropathes, au Chat Noir, un spectacle fascinant par la combinaison de la voix, du geste et du maintien. C'est une poésie de la terreur qu'il prodigue, à grand renfort d'effets bruyants. Pendant une année au moins,

1883, son succès est considérable; puis on l'oublie aussi vite qu'on l'a adopté. C'est que les initiatives et les originalités pullulent : des Hydropathes aux Décadents, des Zutistes aux Jemenfoutistes, du Chat Noir aux Hirsutes, toute une littérature de cabaret bouillonne et fermente, où les noms marquants sont Laurent Tailhade, Jean Moréas, Charles Morice, Charles Cros, Alphonse Allais, sans oublier Verlaine. Des salons, les cénacles littéraires sont passés dans les cafés, où tout le monde se mêle, dandys et voyous. Les revues éphémères naissent et meurent à une cadence accélérée : on a l'impression d'un éparpillement des énergies, d'une dispersion des forces; le « fumisme » est à la mode. La lassitude se traduit en feux de paille.

L'esprit de la décadence reçoit ses premières formules et sa première expression (1) dans cette Préface que Gautier publie en 1869, en tête de la seconde édition des Fleurs du Mal. Il y parle de la condition du poète, de ses maladies, de ses souffrances, de son labeur épuisant : « Cette Idée, dit-il, quand on la tient effarée et palpitante sous son genou vainqueur, il faut la relever, la vêtir, lui mettre cette robe de style si difficile à tisser, à teindre, à disposer en plis sévères ou gracieux. A ce jeu longtemps soutenu, les nerfs s'irritent, le cerveau s'enflamme, la sensibilité s'exacerbe : et la névrose arrive avec ses inquiétudes bizarres, ses insomnies hallucinées, ses souffrances indéfinissables, ses caprices morbides, ses dépravations fantasques, ses engouements et ses répugnances sans motif, ses énergies folles et ses prostrations énervées, sa recherche d'excitants et son dégoût pour toute nourriture saine » (p. 12). On dirait que toutes les caractéristiques cliniques de la psychologie du décadent ont été ici réunies en un portrait intérieur, où les mots mêmes qui deviendront les thèmes des années 1880 sont employés. Gautier y montre plus précisément en quoi les goûts et les penchants de Baudelaire le portaient vers le « couchant » de la littérature : « Le poète des Fleurs du Mal aimait ce qu'on appelle improprement le style de décadence, et qui n'est autre chose que l'art arrivé à ce point de maturité extrême que déterminent à leurs soleils obliques les civilisations qui vieillissent : style ingénieux, compliqué, savant, plein de nuances et de recherches, reculant toujours les bornes de la langue, empruntant à tous les vocabulaires techniques, prenant des couleurs à toutes les palettes. des notes à tous les claviers, s'efforçant à rendre la pensée dans ce qu'elle a de plus ineffable, et la forme en ses contours les plus vagues et les plus fuyants, écoutant pour les traduire les confidences subtiles de la névrose, les aveux de la passion vieillissante qui se déprave et les hallucinations

⁽¹⁾ Guy Michaud, Message poétique du Symbolisme, p. 247.

bizarres de l'idée fixe tournant à la folie » (p. 17). Contestant le mot, qui conserve son sens péjoratif, Gautier dépeint pourtant très exactement le contenu de la notion. A Virgile et à Cicéron, Baudelaire préférait Apulée, Pétrone, Juvénal, saint Augustin et ce Tertullien « dont le style a l'éclat noir de l'ébène ». Baudelaire lui-même écrit, pour justifier son goût pour les auteurs chrétiens de la basse latinité, que « la mysticité est l'autre pôle de cet aimant dont Catulle et sa bande, poètes brutaux et purement épidermiques, n'ont connu que le pôle sensualité » (p 18), et la poésie de Baudelaire tentera de réunir la sensualité et le mysticisme. La préciosité du xviie siècle est également évoquée, et tout ce courant baroque, dans la littérature comme dans l'art, que la grandeur des classiques nous masque : les classiques, Baudelaire et Gautier les admirent et les vénèrent; ils leur empruntent même, à titre d'archaïsmes, certains tours d'expression et quelques éléments de vocabulaire; mais ils récusent leur esthétique: ils refusent d'imiter, ils veulent trouver et ils trouvent du nouveau dans la complexité des artifices. La poésie aura désormais le chatoiement et la débauche de couleurs des couchers du soleil. L'automne, le crépuscule seront les thèmes favoris du nouveau lyrisme (1).

Peu à peu, les journalistes s'emparent du mot décadence et le propagent. D'autres poètes, Verlaine, Mallarmé, dont les noms seront célèbres vers 1890, donnent dans les contournements des basses époques: l'influence des Emaux et Camées s'épanouit dans le byzantisme. Pourtant, les plus beaux poèmes de ceux qui s'appelleront bientôt eux-mêmes les Décadents échappent au maniérisme excessif d'un Paul Adam et aux audaces inaccessibles d'un René Ghil; Verlaine, s'il choque par les sous-entendus qu'il se plaît à donner parfois à ses poèmes, s'il innove par l'extrême liberté de son vers, le Verlaine des Poèmes saturniens et de la Bonne Chanson n'a rien d'hermétique. Plutôt que l'audace formelle, c'est le sentiment de ses vers qui les rattache au courant de la décadence; on peut relever, dans les Poèmes saturniens, les notations de couleur ou de paysage : elles signalent toutes un penchant pour le pâle et le brumeux; ciel gris, brise qui pleure, lune blafarde, nénuphars blêmes, brumeux horizon, brouillard qui danse, prairie fumeuse, glaciale lumière; la nature chante à l'unisson du poète sa mélancolie. Les titres mêmes des poèmes montrent la prédilection, dans le goût du jour, pour le crépuscule, l'automne, le déclin des astres, l'heure mystique : Soleils couchants, Crépuscule du Soir mystique, L'Heure du Berger, Chanson d'Automne, Effet de nuit, Nocturne pari-

⁽¹⁾ Préface de Théophile Gautier au tome I de l'édition définitive des Œuvres complètes de Baudelaire, Michel Lévy, 1869.

sien; les ténèbres propices aux extases teintées de mysticisme, les demi-teintes et les nuances sont le climat privilégié de cette poésie toute dolente, qui chante la Lassitude et l'Angoisse:

Lasse de vivre, ayant peur de mourir, pareille Au brick perdu jouet du flux et du reflux, Mon âme pour d'affreux naufrages appareille. (Poèmes Saturniens, « Mélancholia », VIII.)

qui chante aussi l'ennui et le désir de fuir :

L'âme seulette a mal au cœur d'un ennui dense. Là-bas on dit qu'il est de longs combats sanglants.

(Jadis et nacuère, « Langueur ».)

Ce sont les maladies de Baudelaire, contractées par toute une époque. Mallarmé lui aussi, dans les vers moins faciles de Brise marine, chantera l'appel des croisières idéales:

Fuir ! là-bas fuir ! Je sens que des oiseaux sont ivres D'être parmi l'écume inconnue et les cieux !

Lui aussi, Mallarmé chantera l'ennui, l'angoisse, le spleen sous toutes ses formes, et il sèmera ses premiers vers de ces mots que l'époque répète sans se lasser : « crépuscule », « automne », « brume », « soupir ». En même temps que le goût nouveau s'impose et qu'il conquiert un public, le mot décadence, de sobriquet, devient un étendard, et c'est Verlaine qui écrira les vers fameux :

Je suis l'empire à la fin de la décadence, Qui regarde passer les grands Barbares blancs En composant des acrostiches indolents D'un style d'or où la langueur du soleil danse.

(Jadis et naguère, « Langueur ».)

Indifférent sous l'œil même des barbares, le poète s'éloigne de la vaine foule pour cultiver son art précieux, pour ouvrer nonchalamment de délicates orfèvreries. Mais ce portrait du poète albatros convient mieux à certains décadents mineurs qu'à Verlaine lui-même, dont la tour d'ivoire est un bistrot bruyant, et qui a pour Muse fidèle l'absinthe. « L'empire à la fin de la décadence » s'incarmera plutôt dans l'imaginaire Adoré Floupette, qui n'est qu'une fiction satirique, ou peut-être dans ce Robert de Montesquiou, en qui déjà l'on reconnaissait le type accompli du personnage « fin de siècle », l'incarnation même des « déliquescences » à la mode.

2. Un décadent : Robert de Montesquiou.

Plus on parlait de décadence, et plus on en cherchait les représentants. Le jeune comte Robert de MontesquiouFezensac, qui avait 30 ans en 1885, paraissait être le type accompli du mouvement nouveau, et l'incarnation même des idées à la mode. Son dandysme, son élégance, ses raffinements de jeune homme artiste, l'avaient signalé à l'attention des nouveaux poètes. S'il y avait à Paris quelqu'un de tout à fait byzantin, non plus seulement en paroles mais dans la vie même, c'était bien lui. Son esprit subtil, épris de coquetteries et de préciosité, le portait naturellement aux goûts compliqués que prônait la vogue et l'avant-garde. Son personnage brillant, qui affichait sans vergogne les caractéristiques de ce qu'on avait osé dire, mais qu'on n'avait pas osé montrer, donnait à sa silhouette les allures d'un portrait du Greco et les parures d'un tableau de Gustave Moreau. Et le bruit courait que cet être d'exception habitait un antre extraordinaire et bizarre, orné comme une chapelle baroque, meublé de poteries et de bibelots inouis, la parfaite maison d'un artiste. De rares privilégiés avaient été admis à la visiter, et ils en disaient merveille. Une légende se formait. On parlait de Montesquiou sans le connaître, sans même l'avoir jamais vu, car il ne fréquentait ni les Hydropathes ni le Chat Noir: le comte ne se commettait pas avec les poètes de cabaret. Son milieu était le « monde-monde », le faubourg Saint-Germain, où sa naissance lui avait préparé une place de choix. Mais, trop intelligent pour la movenne des gens du monde, il ne cachait pas son mépris pour ceux d'entre eux qui pouvaient choquer par leur genre de vie ou par leur genre de conversation, le culte exclusif qu'il avait voué à la Beauté. Enfin, en dandy fidèle à la tradition des Brummel, il passait sa vie devant un miroir, et ne s'intéressait à rien tant qu'à la culture de son moi. C'était plus et mieux qu'Adoré Floupette : un d'Orsay poète, un Baudelaire de légende, ou Pétrone réincarné.

Il est difficile de saisir le moment précis où la vocation poétique de Montesquiou se cristallisa. Les Mémoires donnent quelques vagues indices. Ce qui est certain, c'est que le goût de la poésie se fit sentir dès le collège. Il se manifesta d'abord dans des vers latins, exercice d'école pour lequel Baudelaire conserva l'affection que l'on sait. Impressionné par le succès triomphal qu'un de ses condisciples avait remporté en composant des vers sur l'incendie de Paris en 1871, lors de la Commune, Montesquiou espéra lui aussi connaître cette gloire de collège:

« Ces circonstances agirent fortement sur mes compositions qui, elles aussi, rêvèrent de monter aux nues; je me mis à fabriquer frénétiquement des hexamètres, des pentamètres, des asclépiades, et je me rappelle avoir, entre autres, accommodé à cette sauce latino-culinaire, le poème d'Hugo, sur l'incendie de Rome, dont le dernier trait :

... Esclave, apporte-moi des roses Le parfum des roses est doux.

remontait à ses origines, sur ces pieds faiblement ailés :

« Pueri, ferte rosas, balsamina grata rosarum. »

(Mémoires, t. II, p. 83.)

L'auteur des Pas effacés n'ajoute pas s'il connut le succès qu'il briguait; peut-être au collège déjà était-il ce méconnu qu'il ne cessa pas d'être par la suite, et jusqu'à nos jours. En tout cas, ses années d'école ne lui ont pas laissé un bon souvenir : il intitule Mes Prisons, empruntant ce titre à Verlaine (qui lui-même l'avait pris à Silvio Pellico, en en gauchissant le sens), le chapitre qu'il leur consacre dans ses Mémoires; et ce n'est pas pure convenance: l'homme de soixante ans garde très présent à la mémoire le relent d'amertume, de tristesse et d'ennui que l'école lui a laissé. Il y a connu pourtant, avec ses premières déceptions, ses premières ferveurs; il y a pris le goût de l'isolement, sinon de la solitude; il a commencé à y connaître le prix des choses d'art. Ouelques mois après avoir obtenu le baccalauréat, comme le caricaturiste Cham (en réalité le comte de Noé), à qui Charles Haas l'avait présenté, lui demande à quelle carrière il se destine, Montesquiou répond, non pas qu'il veut être poète, mais qu'il entend se vouer à l'art, à l'esthétique; la nuance est importante : Montesquiou n'a pas l'intention de se limiter à la poésie, si l'on peut dire; plutôt que poète, ou plus que poète, il veut être un esthète. Artiste avant tout, la poésie sera son moyen d'expression, non pas son but. Plus tard, un Cocteau, de même, divisera son œuvre en différentes parties portant pour titre : Poésie de Théâtre, poésie critique, etc. Cet aveu d'intention nous explique chez Montesquiou la place que tiendront dans son œuvre, les exégèses picturales ou musicales et la critique d'art.

Il décide d'être l'albatros de Baudelaire, un oiseau rare, un être lunaire venu d'ailleurs et communiquant avec des ordres surhumains; l'art et la poésie seront ses moyens de communication avec l'extraordinaire. Toute son œuvre révèlera cette conviction qu'il avait d'échapper à la loi commune et d'appartenir à un monde du rêve, à un univers imaginaire.

Et d'abord, il convient de se distinguer du vulgaire par l'apparence extérieure. Robert de Montesquiou n'a jamais prétendu être le premier dandy français, comme on a feint de le croire; sans doute n'a-t-il pas inventé la singularité vesti-

mentaire, et il savait lui-même, mieux que personne, qu'un comte d'Orsay, qu'un Baudelaire, qu'un Barbey d'Aurevilly avaient représenté en France le style et les goûts de Brummel. Dans la fantaisie des gilets et des cravates, Gautier, Dumas l'avaient précédé, et Montesquiou n'ignorait pas que le sensationnel gilet rouge restait lié à l'année 1830 et à la première d'Hernani. Il a lui-même rencontré Barbey chez la baronne de Poilly, dont « ce grand vieillard », écrira-t-il plus tard. était le « phénomène familier »; et, tout le premier, il rend hommage au grand air de celui qu'on appelait le connétable des Lettres : « (il) le méritait certes, avec ses redingotes plissées, ses pantalons de casimir clair, à bande d'argent, ses bottes vernies, ses cravates roses brodées de perle, sa cravache de chambre, et tout cet équipage de dandy falot, dont la peinture barbare attestait que ces grâces dataient de loin. Et pourtant, il apparaissait superbe, parce que son génie, et surtout son caractère, servaient de magnifiques supports à ces oripeaux, qu'ils réhabilitaient et transfiguraient. » (Mémoires, t. II, p. 176.) On voit, par les réserves qu'il y met, que Montesquiou n'approuvait pas entièrement l'élégance voyante et trop haute en couleurs : son style à lui sera plus conforme à celui du dandy traditionnel, dont la couleur est le noir et la fantaisie l'austérité; sanglé dans un habit très cintré qui souligne sa maigreur et sa haute taille, vêtu de linge très fin et très blanc, avec le collet monté, rehaussé d'une cravate riche et chatovante en cachemire ou en brocard, d'une fleur exotique à la boutonnière, revêtant volontiers des manteaux de fourrure, mais délaissant l'ample cape rouge ou noire qu'arborent seuls quelques romantiques attardés, c'est ainsi qu'il faut imaginer le jeune Robert de Montesquiou dans les salons de sa vingtième année, où il se fait remarquer plus par sa tenue impeccable que par des fantaisies débridées, par sa taciturnité dédaigneuse, par son allure et sa superbe que par un bavardage de bel esprit. On aurait donc tort de croire qu'il donnait dans une originalité de brise-tout ou dans une élégance de clown : les excès de singularité vestimentaire lui répugnent comme peu nobles, il les abandonne à un Jean de Tinan et à un Jean Lorrain. Il lui importe surtout d'avoir une figure, une silhouette reconnaissable entre toutes; et il faut lui rendre cette justice qu'il y est parvenu, et que l'harmonieux mélange des allures guerrières du descendant de d'Artagnan avec les raffinements de l'amateur de japonaiseries fait de lui un type nouveau de dandy et lui confère une élégance inédite. C'est dans sa personnalité qu'il faut chercher les traits nouveaux qu'il put apporter au type, déjà traditionnel, du dandy; il n'a jamais prétendu lui-même être le premier en date, ce qui aurait été une sottise, ni le premier en perfection, ce qui pouvait n'être pas vrai : il n'a été

qu'un dandy exemplaire, après d'autres, le propre du dandy étant de ne pas passer inaperçu.

Il est vrai que le goût de l'artifice, et singulièrement l'usage des fards, devait donner à son visage quelque chose d'étrange et de peu commun. Lucien Corpechot parlera d'une « statue animée », et montrera que la rencontre de Montesquiou faisait impression: « Quel étrange mousquetaire, que ce malicieux moraliste! Le corps svelte est sanglé dans une redingote grise au revers de soie, fleuri d'une rose pâle. Le torse est cambré, la poitrine bombée, la jambe tendue, le visage impassible autour des yeux fulgurants. Les rides précoces ont été savamment déplissées, les moustaches teintes; la figure semble vernie comme celle d'une idole... A la clarté des lampes qu'on apporte, des bougies qu'on allume, car Madame de Martel ne veut chez elle aucune autre lumière. Montesquiou me semble sorti de quelque écrit fantastique de Villiers de l'Isle Adam : un frère de l'Eve future. » (Souvenirs d'un journaliste, t. III, p. 37.) Teintures, poudres, rouges, rides déplissées, tout est parade et panache pour cet homme qui joue une comédie de grandeur; on songe à la féminité d'un Pierre Loti, qui ne sortait jamais sans une épaisse couche de badigeon sur la figure, et qui poussa plus loin encore le goût du déguisement. Mais dans le récit de Lucien Corpechot, il faut faire la part de l'exagération et du jugement personnel du journaliste : rien de plus facile, sur ce terrain, que d'en rajouter et d'en remettre. Sur certains points, le portrait tracé par Henri de Régnier insiste aussi : « Grand, mince, cambré, élégant, le corps pris en des vêtements savamment ajustés ou habilement amples, haut cravaté, étroitement ganté, impeccablement chaussé et coiffé, porteur de cannes à pommeaux ciselés, de souples badines ou de joncs sans défauts, le comte Robert de Montesquiou avait fière allure et portait beau une tête petite, au teint jaune, aux yeux vifs, au nez droit, au front surmonté d'une brosse de cheveux drus. La moustache fine, une mouche au menton, il faisait figure à la d'Artagnan. » (Nouvelles littéraires du 7 février 1931.) Nous pouvons en juger par les nombreux portraits qui nous restent de lui : celui de Whistler, ceux de Laszlo, celui de Boldini. La singularité, incontestable, du personnage ne va jamais jusqu'à la clownerie que l'on décrit parfois, lorsqu'on ne fait pas différence entre l'allure d'un gentilhomme et le grotesque d'un travesti.

Quant au poète, il ne parle guère dans ses Mémoires de ses cravates et de ses gilets, laissant ce soin à la petite chronique, et nous prouvant par là qu'il y avait moins d'artifice et plus de naturel dans sa tenue qu'on ne le dit. Pourtant, il nous rapporte lui-même un témoignage sur l'impression

qu'il produisait, lorsqu'il raconte sa première entrevue avec le docteur Henri Favre : « Lorsque je pénétrai dans le salon où il m'attendait seul avec notre belle hôtesse, je dois avouer qu'il donna des signes d'une exaltation assez forte, et que je ne savais trop comment interpréter. « N'est-ce pas qu'il est ancien? » fit notre amie, que ce jeu amusait beaucoup. - « Ancien! » se prit à crier Favre, « vous êtes loin du compte, dites préhistorique ». — Je me demandais, et je me demande encore si ce qualificatif représentait un éloge; faute de mieux, je le pris comme tel. » (T. II, p. 163.) Cela se passait vers 1880, Montesquiou n'avait pas trente ans: impossible de conclure à une vieillesse précoce ou à un délabrement quelconque; mais, dès sa jeunesse, le comte de Montesquiou, celui qui plus tard rêva si fort du grand siècle qu'il fit tout, demeure, mobilier, livres, œuvre pour tenter d'y vivre, ressemble à un personnage historique, à une figure d'un autre âge. Nous ne sommes pas étonnés de trouver dans les Hortensias bleus, parmi bien d'autres, ces vers préhistoriques, eux aussi :

> Si nous avions vécu dans le temps des Louis Devant une assemblée aux regards éblouis, Sous tes vastes paniers, ton teint fait pour la poudre, Cydalyse, j'aurais aimé t'entendre moudre Gavotte de Lulli, musette de Rameau (...)

> > (Ed. déf. LXII, « Le blanc et le noir ».)

L'on peut imaginer combien l'entrée de cette incarnation du passé dans un salon de la fin du XIXe siècle devait être théâtrale et remarquée. D'autres témoignages, comme des photographies instantanées nous confirment l'étrangeté de Montesquiou. Après avoir assisté à Douai aux cérémonies en l'honneur de Marceline Desbordes-Valmore, quelques années plus tard, René Doumic écrit : « On put voir ce jour-là ce que c'est qu'une conférence faite par un conférencier qui n'est pas ordinaire. M. de Montesquiou ponctuait ses enseignements de cette phrase : « Le Mage a dit... » qui est une traduction splendide quoique littérale du banal Magister dixit. Et, du doigt, il se touchait le front comme pour indiquer que tant de belles choses avaient été conçues là ! » (1). C'est cette fois à la tradition romantique du poète-mage que se rattache l'anecdote, mais d'un romantisme au sens large puisqu'il remonte à Ovide et à la conception du poète comme vates, devin, prophète. Montesquiou se plaît à renouer avec les plus anciennes traditions. Ce qu'il admire, il se l'annexe et l'imite. L'être mythique et fabuleux qu'il voudrait être, il l'incarne autant que possible, et n'hésite pas, pour ce faire,

⁽¹⁾ R. Doumic, Les Jeunes, études et portraits; Paris, Perrin 1896, pp. 215-216.

à se donner les airs que d'autres, les non-initiés et les nonélus, jugent ridicules sans qu'il s'en soucie. Ce personnage, qui pour une part est de nature, pour une autre est forgé, ce type, ce genre « pas ordinaire » va bientôt attirer l'attention dans les milieux littéraires.

Par le jeu des relations et des parentés, le jeune comte était amené à fréquenter à Paris les salons les plus mondains, et a fortiori les salons littéraires; il ne lui fut pas difficile de rencontrer tout ce que la littérature et les arts comptaient de grands noms. C'est ainsi qu'Edmond de Goncourt, Anatole France ou Heredia, avant qu'il ait rien produit, ni peut-être rien écrit, firent de Robert de Montesquiou un poète connu. L'allure qu'il avait naturellement, le mode de vie qu'il adoptait, les goûts qu'il montrait et qu'il défendait avec véhémence correspondaient bien aux tendances du moment. En un temps où l'on ne vantait rien tant que la noblesse de l'esprit et des manières, il venait à point pour montrer que les deux aristocraties, celle de l'esprit et celle de la naissance, pouvaient se rencontrer dans un seul homme. Il incarnait en quelque sorte un idéal.

COMMUNICATION DE M. LOUIS DE BEAUCHAMP LA VIE SOCIALE A L'EPOQUE ET DANS L'ŒUVRE DE PROUST

On peut appeler époque de Marcel Proust la période qui s'étend environ de 1890 à 1914, c'est-à-dire celle qui commence avec sa vingtième année et s'achève avec le début de la première guerre mondiale. Cette époque symbolisée, dès qu'est prononcé le nom du créateur de Swann, par un certain nombre de personnages tels que Mme Strauss, Madeleine Lemaire, la comtesse Greffulhe, Charles Haas, Robert de Montesquiou, est caractérisée par des habitudes et traits de mœurs disparus à un point tel qu'il est normal et presque évident d'écrire qu'il ne demeure aujourd'hui plus rien du monde de Marcel Proust. D'un temps à tout jamais perdu au cours duquel la cheville apparut timidement au début du siècle, alors qu'imposaient leur dictature le haut de forme, la redingote et les paires de gants, que pourrait-il subsister au moment où triomphent le blue-jean, le col roulé, la minijupe ? La nouvelle duchesse de Broglie ne pouvait se résigner à s'installer dans un appartement après la mort de son beaupère car il lui fallait monter en voiture et en descendre sans être l'objet des regards de la rue; un hôtel particulier entre cour et jardin lui était donc indispensable. Eugène-Melchior de Vogüe envoyait son fils Félix se mettre en noir pour aller au cercle de l'Union (ce cercle dont Proust souhaita tellement faire partie) alors qu'en 1945 le même Félix de Vogüe préférait pour les jeunes membres le col souple au col dur.

Mais ces contrastes si frappants ne sont, dès qu'il s'agit de Proust, que le piège auquel il ne faut pas se laisser prendre. Paul Valéry ne s'y est pas trompé, lui, qui dès 1922 notait dans un texte d'une extraordinaire densité ce qu'il avait perçu de capital dans l'étude de la vie mondaine telle qu'elle ressortait de l'œuvre publiée à cette époque; il écrivait, en effet, pour résumer ses observations sur le comportement des personnages qui animent la Recherche du Temps perdu que :

« Le mouvement de l'histoire se résume assez bien dans l'accession successive des espèces sociales aux salons, aux chasses, aux mariages et aux funérailles de la tribu suprême d'une nation. »

La tribu suprême, qu'était-elle en 1890 au moment où le jeune Marcel allait bientôt pénétrer, sans doute sous l'influence de sa mère, dans les salons de Madeleine Lemaire et de Madame Alphonse Daudet. S'il y avait eu en France une monarchie, la tribu suprême aurait été, à l'évidence, la famille du souverain. Mais, c'était la république des républicains qui l'emportait sans conteste et vraisemblablement pour longtemps. Dans tous les domaines politique, artistique, scientifique ou mondain, la France fourmillait d'élites. Les enfants ou les petits-enfants de ceux qui sous de nombreux régimes avaient été à sa tête depuis 1789 constituaient autant de milieux en vue parmi lesquels auraient pu se recruter, de la manière la plus justifiée, un président du conseil ou un ambassadeur à Londres. Si l'on ajoute que, dans chaque secteur, la vieille tendance gauloise à la lutte des clans augmentait la confusion et multipliait les coteries, on peut admirer comment le génie de Marcel Proust, dont on aime à célébrer surtout l'art qu'il eut de fouiller les détails et de peser l'impondérable, a créé sur le plan social un mythe et un seul: le mythe Guermantes. Le rôle joué par la vie sociale dans l'œuvre de Marcel Proust, c'est, en dernière analyse, la transformation de Mme Verdurin, qui par principe était la plus opposée à le devenir, en princesse de Guermantes; et dans la perspective définie par Paul Valéry dans le texte cité ci-dessus, Mme Verdurin mieux et plus qu'une autre (mais avec elle aussi Odette, Gilberte, Mme Bontemps, le professeur Brichot et le professeur Cottard) est typique de cette accession de tous aux salons, aux mariages et aux funérailles de la tribu suprême.

En l'absence de famille régnante et pour autant qu'elle ait gardé le minimum de moyens d'existence, la tribu suprême

est celle qui a l'antériorité et la continuité dans l'illustration. Le nom Guermantes (celui que l'on voudra parmi les dix plus historiques, par exemple Montmorency, Mortemart, La Rochefoucauld) est une des divinités qu'adore le monde pour cette seule raison que les Guermantes connaissent, invitent et épousent qui ils veulent. Ils représentent, ou peu s'en faut, la perfection de la vie sociale dans le présent, le passé et le futur, ce qui leur confère un attribut dont la race humaine n'a guère l'apanage, rien de moins que l'immortalité.

Comme nous l'avons ailleurs (1) souligné il y a chez les Guermantes comme un miracle de la pérénnité dans le lustre : « Ce n'est donc pas rien que de les connaître, et de leur être parent. C'est de quelque manière participer à leur chance, au secret de cette indestructible suprématie que le spectacle des médiocrités, sinon des tristesses de la vie, rend pour beaucoup bien improbable à rencontrer dans ses propres entours. Ce secret, Proust a sans doute confusément senti qu'il est d'ordre moral. Il est, en tout cas, frappant que si ses personnages ou presque tous se perdent par leurs vices, ils se définissent tous comme membres d'une famille et sont sauvés, quand ils le sont, en elle. A côté des précipices, le nom et sa perpétuation figurent le salut. Il n'est pas excessif de dire que, pour une part, tout chez Proust mène aux Guermantes, tout se résume, se réconcilie, se sauve en eux et par eux en tant qu'ils sont une famille; contrastant avec les abîmes dans lesquels sombre leur plus célèbre représentant, ils sont le septième ciel social, l'océan du bonheur mondain ».

Ce mythe Guermantes est universel; il a fasciné et fascinera toujours les hommes. C'est dans leur esprit tout ce qui peut les élever socialement, tout ce à quoi tendent leurs ambitions, leurs rêves et leurs désirs, tout ce à quoi ils sacrifient leur temps, leur force et souvent, hélas, leur talent. C'est aussi le mythe de la puissance, de la domination, de l'or et de la gloire. Mais, sauf à atteindre ces fins par une conquête plus ou moins révolutionnaire du pouvoir, c'est en définitive en se raccrochant, en s'alliant à la bonne tribu, à la plus ancienne tribu que l'on peut y parvenir ou, à tout le moins, s'en donner l'illusion. Cela demeure vrai non seulement pour notre vieille Europe, mais aussi sur les rivages où accosta le Mayflower comme au plus profond des vieux continents africain ou asiatique.

Le mythe Guermantes, c'est d'abord le côté de Guermantes vers ce château paré de fleurs merveilleuses, de fontaines et de cascades mais inaccessible, trop éloigné pour qu'on y parvienne jamais. Même en le critiquant tous en rêvent, y

⁽¹⁾ Le Côté de Vinteuil, Plon éd.

compris les milieux les plus populaires représentés par Françoise ou Jupien. Son expression la plus parfaite est la duchesse laissant pleuvoir sur nous « l'averse étincelante et céleste de son sourire » ou transformant sa promenade matinale par la grâce de sa marche en « tout un poème d'élégance et la plus fine parure, la plus curieuse fleur du beau temps ». Oriane de Guermantes figure, tout au long du temps perdu, la poésie pure de la mondanité.

Et pourtant cette Oriane, Proust l'a avilie comme la plupart de ses personnages de la série sociale. A partir d'un certain moment, il accumule sur elle tous les traits qui la font apparaître bête, menteuse, ignorante, sans esprit et sans goût.

Comment une telle métamorphose fut-elle possible? Comment pendant des centaines de pages Proust a-t-il pu s'intéresser à ce point à quelqu'un dont il a fait l'un des premiers personnages de son œuvre pour en arriver à nous expliquer de la manière la plus claire qu'au fond la pauvre duchesse ne méritait pas qu'on s'occupât tant d'elle.

Proust a soutenu qu'il en fut pour lui d'Oriane de Guermantes comme de tout ce qu'il a par trop désiré connaître ou posséder : au moment où le désir se réalise, la déception apparaît et il ne reste à peine que le souvenir amer du désir. La critique admet volontiers avec lui que dans le *Temps perdu* la vérité n'est que dans l'imagination de l'auteur et ne peut que se transformer au contact de la réalité.

Une autre explication que nous croyons plus juste peut être proposée. Il y aurait deux duchesses de Guermantes, la première serait le personnage de légende que Proust n'a jamais cessé d'idolâtrer (le narrateur l'avoue presque en se cherchant jusqu'à la fin des excuses pour la revoir) et il est remarquable qu'avec une résonance quasi wagnérienne le dernier nom cité dans l'apothéose du dernier paragraphe du Temps retrouvé, trente lignes avant la fin, alors que le rideau s'abaisse déjà sur ce monde incendié par le feu de Sodome, c'est tout de même le nom de Guermantes mais celui du duc, personnage secondaire, et non celui de la duchesse. C'est qu'à notre sens, la seconde duchesse ne serait plus tout à fait, comme la première, une création littéraire originale, vivant de sa vie propre et derrière laquelle il serait vain de chercher telle clé plutôt que telle autre, mais un simple masque au moyen duquel Proust a maladroitement caché ce qu'ont été ou ce qu'il a cru être les dédains de Mme de Chevigné ou les distances de Mme Greffulhe. Proust a peutêtre cru leur pardonner mais il n'a pas été jusqu'au bout de son désir, car dans son livre il les a, en fait, poursuivi de sa vindicte. La conséquence en fut que le personnage de

la duchesse, manquant de cette unité intérieure indispensable aux êtres les plus contradictoires, n'est qu'à demi réussi. Proust n'a pas aimé la duchesse. Il l'a enviée, jalousée et a voulu un peu mesquinement s'en venger; aussi lui a-t-elle rendu la monnaie de sa pièce et échappé dans la deuxième moitié du roman, comme lorsqu'elle disparaissait vivante sous les marronniers de l'avenue Marigny.

La vie sociale et mondaine ne constitue donc pas dans l'œuvre de Proust un véritable absolu. Si le côté de chez Swann peut symboliser l'amour et ses déviations et le côté de Guermantes le monde et ses attraits, rappelons que la leçon suprême de Proust se trouve dans un au-delà de Guermantes, plus exactement au point de rencontre des deux côtés, par exemple chez ce créateur que fut Vinteuil qui réunit en lui toutes les puissances d'indulgence, de pardon et de rachat dont nul ne peut se passer et il est sans doute plus beau qu'il en soit ainsi, que le ferment de l'univers se dérobe aux regards des hommes et que le plus inconnu, le plus petit soit aussi le plus indispensable à la vie de chacun.

Il n'empêche — et cela éclate dans son œuvre à qui veut l'examiner de près — que Proust a toujours gardé, sans se l'avouer peut-être, une grande nostalgie à l'endroit du côté de Guermantes. Il a senti que pour les Guermantes il ne peut pas y avoir de temps perdu mais rien que du temps gagné et c'est à tout moment que le mystère Guermantes affleure dans la Recherche, comme par exemple dans ces lignes ravissantes où sont notées les pensées qu'inspire au narrateur le remplacement, à ses yeux abusifs, de la princesse de Guermantes, née duchesse en Bavière, qui l'avait tant charmé, par l'ex-Madame-Verdurin:

« La succession au nom est triste comme toutes les successions comme toutes les usurpations de propriété; et toujours, sans interruption viendrait comme un flot de nouvelles princesses de Guermantes, ou plutôt, millénaire, remplacée d'âge en âge dans son emploi par une femme différente, une seule princesse de Guermantes, ignorante de la mort, indifférente à tout ce qui change et blesse nos cœurs, le nom refermant sur celles qui sombrent de temps à autre sa toujours pareille placidité immémoriale ».

Il ne peut être question de tirer l'œuvre de Proust d'un côté politique plus que d'un autre, ce serait lui enlever la plus grande part de sa poésie. Parce qu'il a stigmatisé certains ridicules du milieu Guermantes, d'aucuns se sont gravement trompés et ont cru qu'il le condamnait en bloc. Ce n'est pas non plus parce qu'il en a prouvé, à sa manière, l'indestructible solidité qu'il a pris, à proprement parler, la défense de l'idée d'aristocratie.

Néanmoins, après avoir médité sur le rôle joué par la vie sociale dans la Recherche du Temps perdu, il ne paraît pas interdit de conclure que le monde mondain, et plus particulièrement l'élément féminin de ce monde, est le rocher de Sisyphe le plus lourd que la politique ait eu à rouler et qu'il défait perpétuellement la toile de Pénélope qu'avec l'histoire elle tente en vain de créer.

COMMUNICATION DE M. GIORGETTO GIORGI L'AFFAIRE DREYFUS DANS LA « RECHERCHE »

Si le tempérament et la maladie de Proust ne lui permirent pas de jouer au cours de l'affaire Dreyfus un rôle aussi actif que celui de Zola, de France, de Péguy, de Barrès, de Maurras et de L. Daudet, il se passionna toutefois durant de longues années pour cette affaire qui allait devenir un des thèmes les plus importants de son œuvre. Le futur auteur de la Recherche, dreyfusard convaincu, n'intervint activement dans le débat qu'en 1898, c'est-à-dire quatre ans après l'arrestation de Dreyfus et sa déportation à l'Île du Diable. C'est à cette époque en effet que l'affaire allait rebondir et diviser profondément la France : les partisans de la révision du procès fondaient La ligue pour la défense des droits de l'homme à laquelle s'opposa bientôt La ligue de la patrie française, composée principalement d'antisémites et d'antirévisionnistes. Si on en était arrivé jusque là c'est qu'une vague antisémite déferlait sur la France de sorte que l'état major, couvert par le Gouvernement, avait refusé de reconnaître les illégalités qui avaient été commises. Le dossier Dreyfus n'avait pas été réouvert malgré les nombreuses preuves accumulées contre Esterhazy. Ce dernier avait été acquitté en janvier 98 et Picquart, partisan de Dreyfus, peu après enfermé dans la for-teresse du mont Valérien. Proust qui avait eu l'occasion de connaître l'adversaire d'Henry chez Charpentier, l'éditeur de Zola, était parvenu, au prix de grandes difficultés, à faire pénétrer jusque dans la cellule de Picquart un exemplaire des Plaisirs et les Jours.

Le 13 janvier 1898, dans le journal de Clemenceau, L'Aurore, paraissait le célèbre manifeste de Zola J'accuse et le lendemain dans le même journal, on pouvait lire la signature de Proust (qui avait d'ailleurs convaincu A. France de signer) dans le premier manifeste des intellectuels réclamant la révision du procès Dreyfus. Le père de Marcel, antidreyfusard acharné et ami de Méline, se refusa d'adresser la parole

à son fils durant une semaine (1). Entre temps, le procès Zola avait commencé et Proust grimpait tous les jours jusqu'à la Galerie Publique du Palais de Justice avec son ami Louis de Robert. L'affaire allait rebondir à nouveau après la condamnation de l'auteur de Germinal, car Picquart accusa Henry d'avoir fabriqué un document compromettant Drevfus. Henry qui était effectivement l'auteur de cette grossière contrefaçon, se suicida, et Picquart ayant été nouvellement emprisonné, ce fut cette fois Anatole France qui demanda à Proust sa signature pour une pétition en faveur de Picquart. Marcel fut d'ailleurs indigné en lisant la liste des signataires car son nom avait été omis, aussi écrivit-il immédiatement au directeur du journal pour protester avec énergie. Le rôle que le futur romancier joua au cours de cette ténébreuse affaire est donc loin d'être négligeable. En tout cas, si l'innocence de Dreyfus était désormais hors de doute, l'affaire avait déchaîné de telles passions d'un côté et de l'autre de la barricade, qu'il fallut attendre de nombreuses années avant d'assister, en 1906, à la réhabilitation de Dreyfus et de Picquart (2).

L'affaire Dreyfus revêt un intérêt particulier dans la Recherche (quoique le sujet eût déjà été traité dans Jean Santeuil) non seulement parce que c'est la seule grande crise politico-sociale de la 3° République que Proust — écrivain pourtant intimiste — analyse minutieusement, mais surtout parce que le romancier se sert de l'affaire comme d'un réactif qui lui permet de voir clair et à fond dans l'âme des personnages, de suivre leurs transformations et leurs vicissitudes et de dégager par là certaines lois psychologiques et sociales qui, si elles n'étaient pas étayées d'exemples puisés dans l'affaire, auraient un caractère par trop général et abstrait.

En 1875, la force des choses imposa à une assemblée monarchiste d'opter pour la République et il eut été encore inconvenant à cette époque de recevoir un républicain dans un salon bien posé. Lors de l'affaire Dreyfus, on assista à un changement radical car des nationalistes obscurs réussirent à s'implanter dans le monde en multipliant les professions de foi antidreyfusardes. Cette nouvelle disposition du « kaléidoscope social » — pour parler comme Proust — choquait profondé-

^{(1) «} Mon père, ami de M. Méline, était convaincu de la culpabilité de Dreyfus. Il avait envoyé promener avec mauvaise humeur des collègues qui lui avaient demandé de signer une liste révisionniste. Il ne me reparla pas de huit jours quand il apprit que j'avais suivi une ligne de conduite différente. » (Le côté de Guermantes, Pléiade, II, 1954, p. 152.)

⁽²⁾ Voir le chapitre sur l'affaire Dreyfus in George D. Painter, Marcel Proust, 1871-1903, les années de jeunesse, Mercure de France, I, 1966, pp. 284-322. On consultera également avec profit le livre de Cécile Delhorbe, L'Affaire Dreyfus et les écrivains français, éditions Victor Attinger, Paris 1932.

ment la duchesse de Guermantes : « Je trouve insupportable — disait-elle — que, sous prétexte qu'elles sont bien pensantes, qu'elles n'achètent rien aux marchands juifs ou qu'elles ont « mort aux juifs » écrit sur leur ombrelle, une quantité de dames Durand ou Dubois, que nous n'aurions jamais connues, nous soient imposées par Marie Aynard ou Victurienne » (3). Oriane met les valeurs mondaines par-dessus tout, se targue de frivolité, affecte de ne rien prendre au sérieux et refuse obstinément de parler politique dans un salon. Tout au plus profite-t-elle de l'Affaire pour lancer quelques boutades et faire briller son esprit : « Si ce Dreyfus est innocent, interrompit la Duchesse, il ne le prouve guère. Quelles lettres idiotes, emphatiques, il écrit de son île! Je ne sais pas si M. Esterhazy vaut mieux que lui, mais il a un autre chic dans la façon de tourner les phrases, une autre couleur. Cela ne doit pas faire plaisir aux partisans de M. Dreyfus. Quel malheur pour eux qu'ils ne puissent pas changer d'innocent! » (4). Oriane se permet toutes les impertinences. Elle reste assisé lorsque le général Mercier, ministre de la guerre quand l'Affaire éclata, entre dans un salon, et demande brusquement ses gens si un orateur nationaliste s'apprête à prononcer un discours. Ces curieux comportements de la duchesse la firent passer plus tard pour dreyfusarde et causèrent de sérieux ennuis au Duc qui ne fut pas élu à la présidence du Jockey-Club.

Les opinions du Duc sont d'ailleurs fort superficielles. Quoiqu'il affecte d'être plus large d'esprit que son cousin le Prince, farouchement antisémite, il regrette que Swann tienne constamment des propos fâcheux sur l'affaire et qu'il ne se soit pas désolidarisé des juifs pour remercier les Guermantes de l'avoir reçu chez eux. D'ailleurs, il n'a aucune opinion personnelle et adopte sans discuter celles qu'il croit convenables à sa caste. Ayant rencontré un jour à une cure d'eaux une princesse italienne et ses deux belles-sœurs, toutes trois résolument dreyfusardes, il rentra à Paris au bout de quelques semaines dreyfusard enragé; mais, dès qu'il rata la présidence du Jockey à cause de l'attitude fantasque de sa femme, il ne put plus souffrir que l'on parlât de l'affaire Dreyfus « qui a causé, disait-il, tant de malheurs, bien qu'il ne fût en réalité sensible qu'à un seul, son échec à la présidence du Jockey » (5). Dès lors, il se mit à détester tous les israélites.

Le point de vue du baron de Charlus s'apparente étroitement à celui de la duchesse : « Toute cette affaire Dreyfus confie le fier aristocrate à Marcel — n'a qu'un inconvénient :

⁽³⁾ Le côté de Guermantes, II, p. 238.

⁽⁴⁾ Le côté de Guermantes, II, p. 239.

⁽⁵⁾ La Prisonnière, III, p. 40.

c'est qu'elle détruit la société... par l'afflux de messieurs et de dames du Chameau, de la Chamellerie, de la Chamellière, enfin de gens inconnus que je trouve même chez mes cousines parce qu'ils font partie de la Ligue de la patrie française, antijuive, je ne sais quoi, comme si une opinion politique donnait droit à une qualification sociale » (6). Le baron est cependant loin d'être antidrevfusard et il proteste, sous une curieuse forme, contre l'accusation de trahison portée contre le prisonnier de l'Île du Diable : « je crois que les journaux disent que Drevfus a commis un crime contre sa patrie... En tous cas, le crime est inexistant, ce compatriote de votre ami aurait commis un crime contre sa patrie s'il avait trahi la Judée, mais qu'est-ce qu'il a à voir avec la France ? » (7). Il en conclut que Dreyfus aurait dû plutôt être condamné pour infraction aux règles de l'hospitalité. D'ailleurs, note Proust à l'occasion d'un entretien qu'il eut avec lui durant la guerre, la frivolité du baron était si systématique que « la naissance, unie à la beauté et à d'autres prestiges, était la seule chose durable — et la guerre, comme l'affaire Dreyfus, des modes vulgaires et fugitives. Eût-on fusillé la duchesse de Guermantes pour un essai de paix séparée avec l'Autriche, qu'il l'eût considérée comme toujours aussi noble et pas plus dégradée que nous apparaît aujourd'hui Marie-Antoinette d'avoir été condamnée à la décapitation. » (8)

Par contre, Saint-Loup est en désaccord avec tous les siens et fait le désespoir de sa mère, la comtesse de Marsantes, en soutenant partout l'innocence de Dreyfus. A Doncières, la ville garnison où il est officier, il fréquente des dreyfusards et admire profondément un certain commandant Duroc, car confie-t-il à Marcel - « il marche à fond dans nos idées » et est « non seulement sublime d'intelligence, mais radical-socialiste et franc-maçon » (9). Indignés de l'attitude de Saint Loup les nationalistes allaient partout répétant que les Marsantes étaient juiss et que l'étymologie de leur nom était Mater Semita, ce qui, souligne Proust, reposait sur un grossier contresens car semita signifie « sente » et non « sémite ». Malheureusement. Proust apprendra plus tard que le dreyfusisme de Saint-Loup dépendait absolument de son amour pour Rachel, une petite actrice juive dont il s'était entiché. Quant au dreyfusisme de cette dernière, il n'allait évidemment pas bien loin puisqu'au cours d'une querelle qu'elle eut avec Saint-Loup à propos d'un collier que son amant lui faisait attendre, oubliant qu'elle-même était juive, elle lui jeta au visage l'éty-

⁽⁶⁾ Le côté de Guermantes, II, p. 290.

⁽⁷⁾ Le côté de Guermantes, II, p. 288.

⁽⁸⁾ Le Temps retrouvé, III, p. 800.
(9) Le côté de Guermantes, II, p. 109.

mologie de son nom, en s'écriant « ça sent la race » (10). Malgré ses opinions, Saint Loup passa au Jockey-Club comme une lettre à la poste et il ne tarda pas à renier son dreyfusisme dès qu'il eut quitté Rachel. « C'est une affaire mal engagée — déclarera-t-il à Swann ébahi, — dans laquelle je regrette bien de m'être fourré. Je n'avais rien à voir là-dedans. Si c'était à recommencer, je m'en tiendrai bien à l'écart. Je suis soldat et avant tout pour l'armée » (11).

Dans le milieu Guermantes, la seule conversion au dreyfusisme (assez touchante d'ailleurs) est celle du prince et de la princesse. Encore plus farouchement antisémite que son cousin le duc, le prince s'aperçut toutefois que des illégalités avaient été commises au cours du procès. Dès qu'il fut certain que le fameux bordereau n'était pas de Dreyfus et que la pièce Henry était un faux, il se mit à lire, en cachette de la princesse, Le Siècle et L'Aurore, et n'ayant plus aucun doute sur l'innocence du condamné, il fit dire à son ami l'abbé Poiré des messes à l'intention de Dreyfus, de sa femme et de ses enfants. Plus tard, ayant appris que la princesse, également en cachette, avait suivi exactement la même ligne de conduite, il ouvrit son cœur à Swann qui fut frappé par la droiture des deux époux. Mais, lorsque Bloch (que Swann avait mis au courant) voulut demander au prince sa signature pour la pétition en faveur de Picquart, Swann, en profond connaisseur du monde, devait l'en dissuader : « Il ne peut pas faire cela, il ne faut pas demander l'impossible, répétait Swann. Voilà un homme charmant qui a fait des milliers de lieux pour venir jusqu'à nous. Il peut nous être très utile. S'il signait votre liste, il se compromettrait simplement auprès des siens, serait châtié à cause de nous, peut-être se repentirait-il de ses confidences et n'en ferait-il plus » (12).

En dehors du milieu Guermantes, l'habile diplomate M. de Norpois joue un rôle assez intéressant. Bloch, ardent dreyfusard, le mitraille de questions chez la marquise de Villeparisis dans l'espoir d'obtenir des renseignements précis sur l'Affaire. Toutefois, le diplomate, visiblement agacé, ne lui fait que des réponses sibyllines : il met sur le même plan Henry et Picquart, critique à la fois l'extrême gauche et l'extrême droite, si bien que Bloch est incapable de comprendre s'il est ou n'est pas dreyfusard. D'ailleurs Bloch, souverainement mal élevé, exaspère à un tel point avec son dreyfusisme les invités de la marquise, que celle-ci, poussée par un archiviste nationaliste, est contrainte de le mettre à la porte.

⁽¹⁰⁾ Le côté de Guermantes, II, p. 179.

⁽¹¹⁾ Sodome et Gomorrhe, II, p. 698.(12) Sodome et Gomorrhe, II, pp. 712-713.

Bloch est en effet dans la Recherche un dreyfusard peutètre encore plus courageux que Swann. Comme jadis l'avait fait Proust, il va à plusieurs audiences du procès Zola et le soir court dans les restaurants fréquentés par les deux partis pour retrouver les émotions enivrantes de la journée. La famille Bloch est à présent en relation étroite avec Mme Sazerat, une provinciale de Combray, dreyfusarde et pourtant antisémite, qui s'était refusée de saluer le père du narrateur parce que ce dernier n'avait pas voulu signer une pétition révisionniste. Mme Sazerat qui jadis n'aurait jamais accepté de recevoir un juif chez elle, recut pourtant le père de Bloch et celui-ci fut particulièrement flatté de l'antisémitisme de cette dame qu'il trouvait une preuve de la sincérité de sa foi dreyfusarde. Il n'avait pas même été blessé - souligne Proust avec amère ironie - qu'elle eût dit étourdiment devant lui : « Monsieur Dumont a la prétention de mettre les révisionnistes dans le même sac que les protestants et les juifs. C'est charmant cette promiscuité! » (13) Quoi qu'il en soit, Bloch, qui croyait avoir choisi son dreyfusisme, était peut-être manœuvré par son ascendance. « Quand les systèmes philosophiques qui contiennent le plus de vérité sont dictés à leurs auteurs, en dernière analyse, par une raison de sentiment - note Proust - comment supposer que, dans une simple affaire politique comme l'affaire Dreyfus, des raisons de ce genre ne puissent, à l'insu du raisonneur, gouverner sa raison? Bloch croyait avoir logiquement choisi son dreyfusisme, et savait pourtant que son nez, sa peau et ses cheveux lui avaient été imposés par sa race » (14).

Le cas de Swann est extrêmement intéressant à analyser car il se double de celui d'Odette qui suivra au cours de l'affaire une ligne de conduite entièrement différente de celle de son mari. Quand le Narrateur, en pleine affaire Dreyfus, rencontre Swann chez les Guermantes, il constate que la maladie a profondément altéré son visage en y faisant ressortir les traits hébraïques. Ardemment drevfusard, Swann regrette à présent d'avoir perdu bien des années à fréquenter le monde. Les persécutions contre Dreyfus lui rappellent les persécutions contre sa race. l'incitent à abandonner tout snobisme et le font rentrer au bercail religieux de ses pères d'où l'avaient dévié fréquentations aristocratiques. D'ailleurs - souligne Proust - Swann faisait sans cesse à cette époque là des pétitions de principe, car il expliquait les prises de position antidreyfusardes des Guermantes avec leur antisémitisme quoiqu'il sût fort bien que certains Guermantes étaient antidreyfusards tout en n'étant pas farouchement antisémites. L'Affaire

⁽¹³⁾ Le côté de Guermantes, II, p. 290.

⁽¹⁴⁾ Le côté de Guermantes, II, p. 297.

l'avait rendu d'une naïveté si extraordinaire qu' « il remettait toutes ses admirations et tous ses dédains à l'épreuve d'un critérium nouveau : le dreyfusisme » (15) : Barrès avait perdu à ses yeux tout talent, tandis que Clemenceau lui semblait réaliser au plus haut point l'idéal du grand artiste. Swann refusa toutefois de signer la pétition en faveur de Picquart car il trouvait son nom trop hébraïque pour ne pas faire mauvais effet, et bien qu'il approuvât tout ce qui touchait à la révision du procès Dreyfus, il ne voulait être mêlé en rien à la campagne antimilitariste. Il demanda en effet dans son testament que l'on rendît les honneurs militaires à son grade de chevalier de la Légion d'honneur, de sorte que, s'il passait pour dreyfusard aux yeux de tous, Bloch le trouvait tiède, infecté de nationalisme et cocardier.

Quant à Odette (bien qu'elle désirât ardemment être recue par les Guermantes et que Swann eût tout fait pour obtenir une invitation) son salon, avant l'Affaire, était composé uniquement de républicains, car la noblesse refusait d'entretenir des relations avec une ancienne cocotte. Mme Swann — qui était pourtant convaincue de l'innocence du prisonnier de l'île du Diable — s'empressa de remédier à cet état de choses. Tout d'abord, craignant que les origines de son mari ne se tournassent contre elle, elle l'avait supplié de ne jamais plus parler de l'innocence du condamné. Bien plus, elle commença à faire profession de nationalisme et entra dans des ligues de femmes antisémites, de sorte qu'elle réussit à nouer de nombreuses relations avec les membres de l'aristocratie. Les antidreyfusards, sachant que son mari était juif, lui trouvaient du courage à être nationaliste et commencèrent à la recevoir. D'ailleurs le dreyfusisme de Swann, loin de nuire à sa femme, lui rendait même service, car — souligne Proust — : « Livrée à elle-même, elle se fût peut-être laissée aller à faire aux femmes chic des avances qui l'eussent perdue. Tandis que les soirs où elle traînait son mari dîner dans le faubourg Saint-Germain, Swann, restant farouchement dans un coin, ne se gênait pas, s'il voyait Odette se faire présenter à quelque dame nationaliste, de dire à haute voix : « Mais voyons, Odette, vous êtes folle. Je vous prie de rester tranquille. Ce serait une platitude de votre part de vous faire présenter à des antisémites. Je vous le défends » (16). Les gens du monde qui n'étaient pas habitués à tant de fierté, se racontaient ensuite ces grognements de Swann et les cartes cornées pleuvaient chez Odette. Après la mort de son mari, Odette avait ainsi réussi, grâce à son antidreyfusisme, à occuper une telle place au soleil dans

⁽¹⁵⁾ Le côté de Guermantes, II, p. 582.

⁽¹⁶⁾ Sodome et Gomorrhe, II, p. 747.

le monde, qu'elle se remaria avec le Comte de Forcheville, ne tarda pas à être reçue chez les Guermantes, devint même la maîtresse du Duc, et maria sa fille avec Saint-Loup.

Dans la Recherche, ce n'est cependant pas Bloch ou Swann qui jouent le rôle de vedette du dreyfusisme, mais Mme Verdurin. En farouche radicale, elle oblige tous ses sidèles à se prononcer pour la révision et est au désespoir lorsque l'universitaire Brichot lui résiste. Mme Verdurin est la compagne de Mme Zola au célèbre procès et chez elle se tiennent de véritables séances de salut public qui groupent Picquart, Clemenceau, Reinach, Labori et l'auteur de Germinal. « Mais - souligne Proust -- les gens du monde étaient pour la plupart tellement antirévisionnistes, qu'un salon dreyfusien semblait quelque chose d'aussi impossible qu'à une autre époque un salon communard » (17). Aussi la patronne qui a toujours souhaité d'être reçue par le faubourg, regrette-t-elle au fond d'elle-même d'avoir retardé son ascension sociale en soutenant trop hardiment les dreyfusards. Par prudence elle se refuse de parler de l'affaire devant les Cambremer qui sont résolument antirévisionnistes et elle patronne les ballets russes pour attirer chez elle le grand monde. Dès lors son salon ne cesse de monter. Pendant la guerre, elle réussit, grâce à son jusqu'auboutisme, à se faire pardonner sa foi dreyfusarde, et, après la mort de son époux, qui était immensément riche, elle se remarie deux fois: une première fois avec le Duc de Duras et ensuite avec le Prince de Guermantes que la guerre a quasiment ruiné.

D'ailleurs durant la guerre, on avait pour ainsi dire complètement oublié l'affaire Dreyfus. A l'époque du conflit, on définissait « patriotes » les « jusqu'auboutistes » sans songer que plusieurs d'entre eux (comme par exemple M. Bontemps) avaient été jadis accusé d'antipatriotisme parce qu'ils étaient au plus haut point dreyfusards. Tous les patriotes collaboraient maintenant avec Reinach que l'on avait quelques années auparavant traîné dans la boue. C'est que, souligne Proust, tout ici-bas est passager : « les mots de dreyfusard et d'antidreyfusard n'avaient plus de sens, disaient les mêmes gens qui eussent été stupéfaits et révoltés si on leur avait dit que probablement dans quelques siècles, et peut-êre moins, celui de Boche n'aurait plus que la valeur de curiosité des mots sans culotte ou chouan ou bleu » (18).

⁽¹⁷⁾ Sodome et Gomorrhe, II, p. 744. L'attitude de Mme Verdurin au cours de l'Affaire s'accorde assez mail avec le farouche antisémitisme qu'elle professe au début de la Recherche. Pierre Clarac et André Ferré le font justement noter (III, p. 1273) dans leur édition critique de la Pléiade. (Voir II, pp. 252-253, et, II, pp. 743, 744, 747.)

⁽¹⁸⁾ Le Temps retrouvé, III, p. 728.

Quelle est donc la fonction de l'affaire Dreyfus dans la Recherche? Tout d'abord elle est un réactif qui met en lumière l'élément dominant du caractère de chaque personnage. Tous les Guermantes (si l'on excepte le Prince et la Princesse) n'attachent d'importance qu'aux privilèges de leur caste et veulent avant tout rester au-dessus de la mêlée. Saint-Loup qui affecte, pour les motifs que l'on sait, un certain anticonformisme, ne tarde pas à revenir au bercail. Norpois est un « politique » au sens fort du terme. Bloch, le juif pur. Swann, un homme fier de son origine, qui sait au besoin abandonner tout snobisme pour déplorer les injustes persécutions contre sa race. Odette et Mme Verdurin, deux arrivistes assoiffées de s'imposer dans le monde.

L'Affaire illustre également la théorie proustienne du « kaléidoscope social ». Au temps de ma petite enfance écrit Proust - tout ce qui appartenait à la société conservatrice était mondain, et dans un salon bien posé on n'eût pas pu recevoir un républicain. Les personnes qui vivaient dans un tel milieu s'imaginaient que l'impossibilité de jamais inviter un « opportuniste », à plus forte raison un affreux « radical », était une chose qui durerait toujours, comme les lampes à huile et les omnibus à chevaux. Mais pareille aux kaléidoscopes qui tournent de temps en temps, la société place successivement de façon différente des éléments qu'on avait cru immuables et compose une autre figure... Ces dispositions nouvelles du kaléidoscope sont produites par ce qu'un philosophe appellerait un changement de critère. L'affaire Dreyfus en amena un nouveau, à une époque un peu postérieure à celle où je commençais à aller chez Mme Swann, et le kaléidoscope renversa une fois de plus ses petits losanges colorés. Tout ce qui était juif passa en bas, fût-ce la dame élégante, et des nationalistes obscurs montèrent prendre sa place » (19). L'affaire Dreyfus nous donne ainsi la sensation très nette du temps écoulé et des transformations qu'inévitablement il apporte. En effet, les républicains qui avaient réussi, grâce à l'Affaire, à s'infiltrer dans le monde, consolideront lentement mais sûrement leurs positions après la guerre, en s'alliant avec la noblesse que le conflit mondial avait quasiment ruinée. Proust, en décrivant dans la Recherche les mariages successifs de Mme Verdurin, d'Odette et de Gilberte avec des membres de l'aristocratie, nous fait assister à un véritable brassage de classes et à la fin de la noblesse comme classe figée, c'est-à-dire entièrement repliée sur elle-même. L'auteur de la Recherche s'inscrit ainsi dans la lignée des grands romanciers du XIX' siècle. Après l'ascension de la haute bourgeoisie décrite par Balzac et la déchéance de l'aristocratie peinte par

⁽¹⁹⁾ A l'ombre des jeunes filles en fleur, I, p. 517.

Stendhal, on avait assisté, avec Flaubert, à l'écroulement des rêves petits bourgeois et à la poussée prolétarienne qui est la toile de fond des romans de Zola. Proust profite de l'affaire Dreyfus et surtout du conflit mondial pour nous faire assister à un encore plus radical bouleversement : l'aristocratie déchue s'allie définitivement à la haute bourgeoisie et disparaît comme classe entièrement autonome.

Bien plus, Proust se sert de l'Affaire pour illustrer dans le domaine social sa théorie de l'intermittence. Selon l'auteur de la Recherche, la vie de chaque individu est en effet composée de plusieurs moi juxtaposés et distincts que séparent des zones d'oubli. Il y a, par exemple, une véritable solution de continuité entre l'Odette-cocotte, l'Odette épouse de Swann l'Odette antidreyfusarde et l'Odette-Forcheville. De même, le Swann membre du Jockev-Club n'est absolument plus le même homme que le Swann courageux dreyfusard. Or, la société a les mêmes caractéristiques que les individus qui la composent car son histoire est formée d'époques qui se succèdent et s'excluent réciproquement. Si en effet d'une époque à l'autre on se sert des mêmes termes, il est par contre évident que ces derniers sont tour à tour remplis d'un contenu différent. On était, par exemple, antipatriotique à la fin du siècle dernier si l'on soutenait l'innocence de Drevfus, mais quand éclata la guerre, on considérait antipatriotique non pas les dreyfusards mais les ennemis du jusqu'auboutisme. Chaque époque est ainsi repliée sur elle-même et aussi isolée de l'époque suivante qu'un continent l'est d'un autre continent. Ce qui est une preuve ultérieure de la conception antibergsonienne du temps chez Proust, puisque pour l'auteur de la Recherche il n'y a évidemment pas de continuité entre les différentes périodes de l'histoire. Le relativisme historique est ici intégral.

Mais ce qui frappe dans cette analyse de l'affaire Dreyfus, c'est le profond pessimisme du Narrateur en ce qui concerne toutes les valeurs mondaines ou simplement « sociales ». Proust n'épargne en effet presque aucun de ses personnages, quelle que soit leur origine et même leur opinion, et souligne constamment leur manque d'objectivité. Tout en éprouvant une sympathie certaine pour le dreyfusisme de Reinach, de Bloch ou de Swann, il souligne à plusieurs reprises que l'atavisme ne pouvait pas ne pas les avoir influencés. Quant à Saint-Loup, c'est son amour pour Rachel qui lui fait embrasser la cause dreyfusarde que de son côté Mme Verdurin défend, non pas avec courage, mais avec adresse et circonspection. Encore plus féroce envers les antidreyfusards, le Narrateur fait ressortir tour à tour leur aveuglement, leur carriérisme, leur snobisme, leur frivolité.

En allant de salon en salon, en assistant à de multiples conversations humanitaires, patriotiques ou internationalistes, le futur romancier devait comprendre — dans un certain sens grâce à l'affaire Dreyfus — que le « monde » est le domaine du contingent, de l'éphémère et du relatif. Il découvrit alors sa véritable vocation qui consistait à s'isoler de la vie sociale où il s'était fourvoyé pendant des lustres, à transcrire le message de bonheur que lui avaient apporté ses souvenirs involontaires et ses impressions esthétiques, et à se dégager par là de l'éphémère pour se plonger dans l'universel. Toutefois, par la même occasion, il s'attacha à brosser, comme Balzac, un immense tableau de la société de son époque dans le seul but de démontrer cependant que la traversée du monde est en tous points semblable à la traversée d'un aride désert.

L'opinion désabusée de Proust sur le monde et la société n'efface cependant en aucune façon l'importance de ses prises de position dreyfusardes. Comme son personnage Swann, le futur auteur de la Recherche devait en effet abandonner tout snobisme et se dégager de l'influence des milieux mondains pour défendre courageusement, au cours de l'Affaire, une cause juste. Mais tandis que Swann ne dépassa pas le stade de l'engagement personnel et s'arrêta ainsi au seuil de la création artistique, Proust, qui possédait au contraire la lucidité du romancier, sut se libérer d'une opinion contingente et embrasser d'un coup d'œil panoramique la Comédie Humaine de son époque. Tout comme la vérité sur la révolution de 1848 ou les crises de la monarchie de juillet se dégage beaucoup mieux de l'Education sentimentale et de Lucien Leuwen que d'un manuel d'histoire, de même la signification profonde de l'affaire Dreyfus se dégage avec plus de vigueur de la Recherche que d'une quelconque narration historique, pour objec-tive qu'elle soit. En effet, l'art, quand il est vraiment grand, disait Flaubert, est une supérieure justice et la beauté n'est que la splendeur de la vérité.

BIBLIOGRAPHIE

Léon Pierre-Quint : Marcel Proust (3° partie : l'Univers de Marcel Proust, Kra, 1925).

Ramon Fernandez: La vie sociale dans l'œuvre de Marcel Proust (17 pages en tête du Répertoire des Personnages de « A la Recherche du Temps perdu », par Charles Daudet, N.R.F., 1928).

Comte de Luppi: Snobs et Mondains (chez M. P.) (Les Amis d'Edouard), 1923.

Curtius: Marcel Proust (3 chapitres de ce livre: Les bases sociales de l'œuvre de Proust. — La société aristocratique. — La flore humaine). (Ed. de La Revue Nouvelle, 1928.)

Georges Cattaui : L'Amitié de Proust (un chap. : Proust et les Juifs), N.R.F. 1935.

Ramon Fernandez: Proust (chap. V: La vie sociale; chap. VI: Les personnages et les types). (N.R.C. 1943).

Noël Martin-Deslias: Idéalisme de Marcel Proust (chap. VII: Images), 1944.

Henri Bonnet: Le progrès spirituel dans l'œuvre de Marcel Proust, Tome I: Le Monde, l'amour, l'amitié (63 pages sur le Monde). (Vrin, 1946.)

Léon Guichard: Introduction à la lecture de Proust (IV: La comédie mondaine). (Nizet, 1956.)

wel - 11 13

Louis de Beauchamp: Le Côté de Vinteuil (80 pages). (Plon, 1966.)

ma karifi yang sasa sabi Kabupatèn Sepalah Kabupatèn

Inauguration

d'une plaque commémorative sur la maison natale d'Adrien Proust

La ville d'Illiers a fait apposer le 11 avril 1966 sur la maison natale du Professeur Adrien Proust, rue du Cheval-Blanc, à Illiers, une plaque commémorative œuvre de Marie Nordlinger, offerte par Mme Mante Proust.

A cette occasion, M. le Professeur Bariéty, lui-même membre de l'Académie de Médecine et enfant d'Illiers, a prononcé le très bel éloge suivant :

> Monsieur le Maire, Monsieur le Secrétaire Général, Mesdames, Messieurs,

Les cités, comme de grandes familles, se doivent d'honorer la mémoire de ceux de leurs enfants qui ont enrichi leur patrimoine matériel, artistique, intellectuel ou moral.

Fidèles à ce pieux sentiment, la ville d'Illiers et la Société des Amis de Marcel Proust ont voulu rendre aujourd'hui un hommage particulier au Professeur Achille-Adrien Proust en apposant cette plaque sur la maison où il naquit le 18 mars 1834.

Même s'il n'était le père d'un des plus grands écrivains de notre temps, qui, sous le nom de Combray, a rendu notre petite ville célèbre dans le monde entier, le Professeur Adrien Proust aurait mérité ce souvenir par l'éclat et la bienfaisance de son œuvre médicale. Il reste, en effet, dans l'histoire de la médecine, comme l'un des meilleurs artisans de l'hygiène internationale, industrielle et hospitalière.

Cette vocation lui était venue d'un constat d'impuissance. En 1866, en effet, agrégé à la Faculté de Médecine de Paris, il vit mourir du choléra un grand nombre de ses malades, qu'il soignait pourtant avec un inlassable dévouement et un grand mépris du danger. Il se rendit compte devant un tel fléau, que pour empêcher ou juguler des épidémies aussi meurtrières, les mesures individuelles ne suffisent pas. La prévention dépasse les frontières. Il faut suivre la marche de la maladie à travers le monde et, selon les principes de ses Maîtres Tardieu et Fauvel, établir à distance le « cordon sanitaire qui l'endiguera ».

Après avoir fait partager sa conviction aux hommes politiques du second Empire, il est, dès 1869, envoyé en mission en Perse. A cette époque, c'est une véritable expédition. Proust traverse la Russie à cheval et à chameau; il est reçu à Téhéran par le Shah avec des égards particuliers, et, à Constantinople, par le grand Vizir.

Le succès de cette première mission allait fixer son destin : par la suite, il sera le délégué du Gouvernement français à tous les Congrès internationaux qui se tiendront de 1874 à 1903.

Grâce à lui, à Venise, en 1892 une convention diplomatique est signée pour protéger l'Europe contre l'importation du choléra venant des Indes et de l'Extrême-Orient. « L'Egypte dit-il, — malgré l'opposition de l'Angleterre — doit être considérée comme la barrière de l'Europe contre le choléra ». Victoire éclatante pour notre éminent compatriote, dont Casimir Perier, alors ministre des Affaires étrangères, reconnaît le mérite en saluant « une œuvre commune entre des médecins qui surent faire un peu de diplomatie et des diplomates qui surent faire un peu de médecine ».

En 1897, la peste de Bombay provoque la réunion, à Venise encore, d'une nouvelle conférence où fut adopté le règlement sanitaire international à la rédaction duquel Proust prit une part prépondérante. Auparavant, il avait écrit plusieurs rapports sur le pèlerinage de La Mecque, et publié un traité d'Hygiène (1877).

En avance sur son temps, il aurait souhaité une « Union Internationale Sanitaire », qui aurait préfiguré « l'Organisation Mondiale de la Santé » qui siège aujourd'hui à Genève depuis 1948.

Mais l'Hygiène Internationale n'absorbait pas toute l'activité du Professeur Proust. Il s'intéressait aussi à l'Hygiène industrielle et professionnelle, étudiant notamment la pneumoconiose anthracosique des mouleurs de cuivre et les éruptions quiniques chez les ouvriers qui travaillent à la fabrication du sulfate de quinine.

Il s'occupait d'hygiène hospitalière et privée, s'attachant à faire appliquer en pratique les règles scientifiques édictées par Pasteur et, novateur encore dans ce domaine, envisageant les lois démographiques fondées sur des statistiques objectives;

il contribua ainsi à une véritable révolution dans la politique sanitaire en réunissant en lui les talents du savant et de l'administrateur.

Il n'est pas étonnant qu'une telle maîtrise l'ai fait nommer Inspecteur Général des Services d'Hygiène en 1884 et que Proust ait exercé en France, pendant vingt ans, un véritable « consulat hygiénique » (Legendre).



Telle fut la place éminente de cet enfant d'Illiers dans la médecine et la sociologie du XIX' siècle. Cette place — cette promotion sociale, dirait-on aujourd'hui — il ne la dut certes pas à son milieu d'origine — mais à ses qualités personnelles.

C'est lui seul qui, adolescent, choisit d'être médecin, alors que son père aurait désiré le voir prêtre. Par son travail, il gravit la dure hiérarchie de nos concours médicaux : l'internat en 1858, l'agrégation en 1866, le médicat des hôpitaux en 1867 pour aboutir au professorat en 1889.

Pour réussir son œuvre d'hygiéniste et pour rester, durant tant d'années, le conseiller suivi des pouvoirs publics successifs, il lui fallut déployer les dons multiples qu'il possédait et qu'il cachait sous une apparence de bonhomie un peu nonchalente: une intelligence vive et nette, une finesse avisée qui l'orientait avec discernement, bon sens et prudence, une courtoisie et une diplomatie dans les relations humaines qui permettaient à son esprit pratique d'être à la fois conciliant et tenace grâce à une parole simple, claire et convaincante.

Il eut la chance de voir, de son vivant, récompensés ses incontestables mérites. A 36 ans, en 1870, il était décoré de la Légion d'honneur par l'Impératrice Eugénie en personne. En 1892, il était promu commandeur. L'Académie de médecine lui avait ouvert ses portes en 1879. Grâce à la confiance de ses confrères, il en fut le secrétaire de 1883 à 1888. A 80 ans de distance, c'est encore un de vos compatriotes qui occupe cette fonction.

Par son mariage avec la fille d'un riche financier israélite, il était entré dans une certaine société parisienne. Deux fils : Marcel, le littérateur, et Robert, le futur chirurgien, vinrent les années suivantes peupler ce ménage heureux et uni.

Sans doute le père ne comprit-il pas toujours la manière de vivre et, disons-le, certaines bizarreries de son aîné. Son indulgente résignation eut du moins l'avantage, parfois après quelques éclats, de ne pas lui refuser l'argent dont il avait besoin pour ses fantaisies. Il n'est pas douteux non plus que les relations de sa famille fournirent au jeune Marcel les premiers modèles offerts à son observation et à sa critique.

Et comment oublier que c'est à son père que Marcel Proust dut de connaître Illiers, lors de ses vacances, et d'y glaner les thèmes enchanteurs qui nous ravissent dans « A la Recherche du Temps Perdu » et dans « Jean Santeuil » : la nostalgie du temps écoulé et les sensations qui l'évoquent, les vieux noms de nos rues, la haie d'aubépines qui bordait le sentier de nos promenades dominicales, les figures familières de notre jeunesse, « ce beau clocher qui domine tout », le son des cloches de notre église, à propos de laquelle nombre de visiteurs éminents m'ont dit leur inquiétude de voir en danger sa sauvegarde et son intégrité.

Oui, nous devons rendre grâce au Professeur Adrien Proust de nous avoir donné un tel artiste, même s'il n'a pu avant sa mort en percevoir tout le génie.

L'année 1903 devait être pour lui la dernière. Elle fut marquée par deux pèlerinages aux sources.

Le 7 juin 1903, il représentait l'Académie de Médecine à l'inauguration du monument de Pasteur à Chartres : dans son discours il le compara à Magus le magicien sculpté au portail de la cathédrale.

Le 27 juillet, il présidait la distribution des prix à l'école d'Illiers et parla, avec une émotion prenante, de « la poésie, de la mélancolie du souvenir ». Sans doute revoyait-il alors les images et les figures de son enfance beauceronne : l'épicerie familiale, la vieille porte qu'il franchissait chaque matin pour gagner la classe, les galoches de bois qu'il chaussait l'hiver comme tous ses camarades, puis le jeune boursier du Collège de Chartres, tout heureux encore, 55 ans plus tard, d'avoir vu son nom inscrit au tableau d'honneur, ses parents disparus, sa sœur aînée mariée à M. Jules Amiot dont plusieurs d'entre vous se rappellent, comme nous, la belle barbe blanche et la vieille et fidèle servante Ernestine Gallou.

A quatre mois de là, le 24 novembre il était frappé d'une attaque d'apoplexie à la Faculté de Médecine. Transporté chez lui, il y mourut sans avoir repris connaissance, dans la matinée du jeudi 26 novembre.

Le service fut célébré à Saint-Philippe-du-Roule, au milieu d'un grand concours d'hommes d'Etat et d'hommes du monde, d'universitaires et de médecins, d'amis et de compagnons de ses fils.

L'enterrement eut lieu au Père Lachaise, où le doyen de la Faculté, le Professeur Debove, adressa un dernier adieu à son collègue. Tel fut le sort d'Adrien Proust : une jeunesse laborieuse qui lui permit de s'élever, une vie d'homme bien remplie et comblée, une œuvre médicale méritoire et utile. N'est-ce pas assez pour donner tout son sens à cette cérémonie et pour nous inspirer à tous, devant cette effigie et ce mémorial, admiration et respect.



Auparavant MM. Compère, maire d'Illiers, et Larcher, secrétaire général des Amis de Proust, avaient également pris la parole. Mlle Amiot, cousine de Marcel Proust, assistait à la cérémonie.

er com considera saminabili anticolora di limita esta massassi esta anticolora di limita esta collectionale esti il litto danciolora

भारतेषु संभित्ते । १८०० विकासीतेषु सम्बद्धाः विकास स्थिति । १८०० विकास समित्रा विकास स्थिति । १८०० विकास

Takana ing garakatan kalabahan dari

Notre Centre

de documentation proustienne

La vigilante attention de nos collègues et leur générosité ne se ralentissent pas et grâce à eux notre Centre de documentation voit chaque jour ses richesses s'accroître. Un de nos dévoués collègues, M. Monperrus, de Paris, a même pris pitié de notre détresse en ce qui concerne l'établissement de notre catalogue et il a profité de ses vacances dans la région pour nous apporter son précieux concours qui a permis d'opérer un premier inventaire de ces documents en vue de l'établissement d'un catalogue qui rendrait les plus grands services pour les recherches.

Tous ces documents ont pris une telle importance que nous espérons dans quelque temps et dans la mesure de nos ressources pouvoir aménager dans une dépendance de la Maison de Tante Léonie qui vient de nous être adjointe une salle de bibliothèque et de lecture.

De précieux documents nous arrivent de tous côtés grâce à la constance éclairée de nos collègues qui, dès qu'ils possèdent des ouvrages qu'ils pensent pouvoir nous intéresser, s'empressent de nous en faire profiter: qu'ils veuillent accepter pour leur geste l'expression de notre reconnaissance. Si les éditeurs français apportaient à notre égard la même bienveillance et nous envoyaient un exemplaire des ouvrages qu'ils font paraître et auxquels nous consacrons une note bibliographique, qui leur profite, nous enrichirions encore notre bibliothèque.

M. le docteur Destreicher, de Pougues-les-Eaux, nous fait largement profiter de toutes les trouvailles qu'il peut faire, c'est ainsi que tout récemment il vient de nous faire parvenir une très belle reproduction du célèbre tableau de Vermeer qui avait enthousiasmé Marcel Proust et que nous allons accrocher dans notre salle d'accueil.

Il nous a de plus adressé deux très rares et remarquables ouvrages sur le peintre Whistler:

Histoire de James Whistler et de son Œuvre, par Théodore Duret, H. Floury, éditeur, 1904; et : James Mc Nell Whistler — Sa Vie et son Œuvre, traduit de l'anglais de l'ouvrage original de E. et J. Pennel, avec 74 planches, gravures tirées hors texte. Librairie Hachette, 1913.

M. Uekermann, de Bruxelles, dont la générosité mériterait une mention particulière de reconnaissance nous a encore fait profiter cette année des nombreux ouvrages suivants :

Georges Gabory: Essai sur Marcel Proust, Le Livre, S.A., 9, rue Goetlogon, MCMXXVI (249 p.).

Lester Mansfield: Le Comique de M. P., Librairie Nizet, 3 bis, pl. de la Sorbonne, Paris, 1953 (219 p.).

Les Clés de Proust, par André Germain, Sun, éditeur, Paris (248 p.).

Pierre Raphael: Introduction à la Correspondance de Marcel Proust, Répertoire de la Correspondance de Marcel Proust, Editions du Sagittaire, 66, rue Rodier, Paris, 1938.

Solstice I, Automne 1945, Bruxelles, rue JB-Colyns, p. 29, article de Jean Pfeiffer: L'Interrogation proustienne.

Ramon Fernandez: A la Gloire de Proust, Edition de la nouvelle revue critique, 14, rue Chanoinesse, Paris.

Mlle Marie-Rose Aurembou nous a fait don du Tome II d'une traduction espagnole d'A la Recherche du Temps Perdu.

Et heureusement notre collègue M. Soulé a bien voulu nous apporter la traduction complète en langue espagnole d'A la Recherche du Temps Perdu.

M. Giorgetti Giorgi nous a fait don de l'étude qu'il a écrite Barocco ed impressionismo in Proust, Sansoni Editore Firenze, extrait de « Rivista di Letterature Moderne e Comparate » (vol. XVIII n° 4, décembre 1965).

Mme le docteur Berrewaerts, de Bruxelles, nous a envoyé : Quelques lettres de Marcel Proust précédées de remarques sur les derniers mois de sa vie, par Léon Pierre-Quint (Flammarion).

M. Christian Robin, de Nantes, nous a fait parvenir son mémoire pour le diplôme d'études supérieures, établi sous la direction de M. Mercier à la Faculté des Lettres et des Sciences humaines de Nantes sous le titre « Le rôle du vocabulaire religieux dans A la Recherche du Temps perdu ».

Ce mémoire est l'embryon d'une très belle thèse, surtout dans le cadre d'art dont il l'a entouré, où M. Robin montre l'antinomie, fondement de l'oratorio qu'est l'œuvre de Proust et qui trouve son unité dans l'orchestration de deux thèmes : celui de la nature et celui de l'art.

Les différents chapitres de ce mémoire sont : le Temps perdu ou la perte du Temps et les chapelles mondaines ; le petit noyau; la chapelle des Guermantes; le Paradis perdu; le dimanche matin de l'enfance; le temps irrémédiablement perdu : la mort. Enfin, dans une autre partie : l'arbre du Bien et du Mal; l'amour, un Mysticisme; l'amour et la nature; l'amour et l'art. C'est en effet l'art et la nature qui, par l'amour, lui apportent la révélation et c'est par là qu'apparaît la magie de la métaphore religieuse que l'auteur fait ressortir. Les précieuses références que M. Robin rapporte à la fin de l'ouvrage appuient avec beaucoup de force les arguments de sa thèse.

M. le Dr Ilse Walther Duck nous a adressé la thèse très intéressante qu'il a écrite sur « Materialen Zur Philosophie und Asthetik Jean-Marie Guyau » (Verlag die Brigantine, Hamburg). Cette thèse contient un chapitre dans lequel il a rapproché les textes de Guyau des textes de Proust.

Notre collègue Mme Marie Miguet nous a fait parvenir un article qu'elle a écrit pour le Bulletin des professeurs du Lycée d'Etat de garçons de Mulhouse. Mme Marie Miguet commente cette phrase de Marcel Proust: « Cette chose que les hommes ont faite, mais que la nature a reprise en l'immergeant en elle ». Pour Mme Miguet, la cathédrale n'est pas séparée du pays où elle surgit; des figures de fresques sont destinées à suggérer une expression des personnages du roman.

Elle note justement que si Proust a tenu à voir Venise qui est si connue, c'est qu'il veut railler les formes d'un nouveau snobisme. La joie que lui procurait la contemplation des œuvres d'art sacré, c'est qu'il y trouvait quelque chose de plus réel que lui-même. Si Proust a choisi l'église de Combray, bien qu'il emprunte certaines descriptions à d'autres églises, c'est qu'elle évoque pour lui le berceau de sa famille paternelle et qu'elle est en communication avec son passé.

Notre collègue M. Suzuki, professeur à l'Université de Tokyo (Japon), nous a fait le don de la traduction qu'il a faite de La Prisonnière; comme La Prisonnière n'est qu'un chapitre d'A la Recherche du Temps perdu, M. Suzuki a voulu se placer dans l'esprit du lecteur pour qu'il puisse suivre l'histoire sans connaître les chapitres précédents. Il a donc écrit une préface (pages 3 à 9) dans laquelle il a expliqué le sujet, les héros et les scènes de La Prisonnière: Comment le « je » fait connaissance d'Albertine, pourquoi ils vivent ensemble; qu'est-ce que Combray, Montjouvin et ensuite il énumère les principaux personnages. Enfin, après avoir abordé

la traduction du texte lui-même, M. Suzuki a expliqué beaucoup de choses pour le public japonais qui n'a pas la connaissance de la culture française.

Cet ouvrage se termine par une postface où l'auteur cherche à apporter un peu de lumière sur les raisons pour lesquelles Marcel Proust a choisi d'être écrivain. A son avis, Proust était malade et jouait d'être malade. Pour lui, c'est un homme divisé en deux qui vivait dans deux mondes, réel et imaginaire; il a eu recours à l'imagination parce qu'il sentait un vide dans sa vie réelle, parce qu'il était solitaire et que pour sortir de son moi solitaire et saisir les autres, il lui fallait créer un monde et un « je » fictif.

California in the section of the section of

na più anti-rationale de la company de la co

La Maison de "Tante Léonie"

(Maison de souvenirs proustiens)

A ILLIERS

L'état de vétusté de la Maison de Tante Léonie a révélé la nécessité absolue d'importantes réparations qui s'imposent si l'on veut la conserver. Les ressources normales de la Société ne peuvent suffire, malgré le concours financier que nous apporte l'Administration des Beaux Arts. Aussi sommes-nous dans l'obligation de faire appel à tous ceux qui désirent voir maintenir cette demeure, source de l'œuvre de Marcel Proust et qui risquerait de disparaître.

Sans doute, quelques souscriptions ne cessent pas de nous parvenir, mais elles peuvent seulement nous aider dans nos dépenses d'entretien et sont manifestement insuffisantes pour les grands travaux qu'il nous faut entreprendre et qui s'imposent impérieusement. Nous n'en sommes pas moins reconnaissants à tous ceux qui continuent à nous faire quelques versements, mais nous devons maintenant pousser un cri d'alarme et faire un appel plus pressant devant l'importance des charges que cette conservation nous impose.

SOUSCRIPTIONS

Nous publions ci-après dans l'ordre de leur réception les versements qui nous ont été adressés pour la restauration de la Maison de Tante Léonie.

M. Grandjean (Suisse)	6 F	M. Aubron (Paris)	10 H	7
M. Holderbach (Metz)	20 F	M. Krieger (Cologne)	10 I	
Mme Ficquelmont (Paris)	6 F	M. Kurten (Dusseldorf) .	10 I	
M. Arribey (Paris)	30 F	M. Ferber (Versailles)	10 Î	
Mme Cuyer (Paris)	6 F	M. Legrand	10 I	
M. Hoogeveen (Paris)	50 F	M. Dumont (Rueil - Mal-	-0 -	•
M. Dodin (Paris)	6 F	maison)	10 I	F
M. Jean - Jacques Gautier		Un groupe	10 I	
(Paris)	15 F	Anonyme	10 I	
(Paris)		Un visiteur anglais	10 I	
hera)	6 F	M. Sébire (Caen)	10 I	
M. Boutron (Nogent - le -		M. Cusset (Lyon)	10 H	7
Rotrou)	10 F	M. Pédro (Lucé)	10 I	
Mlle Dugué (Dreux)	10 F	M. Royon (Paris)	10 I	7
M. de Montmarin (Paris).	10 F	M. le Général Ducos	20 H	7
M. Chevalier (Le Havre).	4 F	Mlle Pierrart (Paris)	5 I	7
M. Naud (Châtellerault) .	10 F	M. Kaiser (Mainz, Allema-		
Anonyme	10 F	gne)	18 I	7
Mme le Dr Berwaerts		Visiteur I	10 F	3
(Bruxelles)	10 F	M. Gadrat	10 I	
M. Lebeau (Paris)	36 F	M. Frois	10 I	
M. et Mme Letellier (New		M. Pempaloni	5 H	
York)	36 F	M. Rabe (Paris)	10 I	
M. Brumeaux (Paris)	72 F	M. Veysseyre (Paris)	10 I	
M. R. Clousier (Le Mans)	10 F	M. Maheu (Unesco, Paris)	5 I	
M. Bouchateau (Paris)	10 F	M. Zind (Jouy-en-Josas) .	10 I	
M. Perrier (Alençon)	10 F	M. Joulin (Toulon)	10 H	
Mlle Le Guerer	10 F	M. Monperrus (Paris)	10 I	
Mlle Darivan et M. Quen-		Anonyme	10 I	3
nec (La Martinique).	10 F	M. Destot (Mégrine, Tuni-		
M. Lehmann (La Chaus-		sie)	10 F	
sée St-Victor)	10 F	M. Giorgi (Pavie)	50 I	ì
M. Naville (Paris)	6 F	Mmes Mironneau et Si-		_
M. le Professeur Kolb		mon	5 I	
(Illinois USA)	50 F	Anonyme	5 F	•
M Blanchin (Danie)	10 E			

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Marcel PROUST : Lettre retrouvées, présentées et annotées par Philip Kolb (Plon, 1966, 175 pages).

Dans une préface de 19 pages l'éminent érudit américain, Philip Kolb, nous explique que les lettres qu'il présente, après les avoir soumises à une minutieuse et patiente critique pour les classer et les dater, font partie d'un lot retrouvé parmi les papiers de Proust. Ce sont des lettres rendues, des lettres non envoyées, quelquefois une copie ou un brouillon, ou encore des lettres qui n'ont pas atteint leur destinataire.

Au total 67 lettres, presque toutes inédites, adressées aux correspondants les plus divers et couvrant la période 1895-1922. Certains de ces correspondants ne figuraient pas dans la Correspondance générale, pourtant déja très abondante. Philip Kolb a tort de s'execuser de publier parfois des lettres peu importantes ou de simples billets. Ces documents peuvent être précieux pour le biographe. Et quand on voit les interprétations que l'on fait de la vie de Proust, on peut estimer qu'il n'y aura jamais trop de documents pour établir la vérité.

Il n'en est pas moins vrai que la plupart de ces lettres sont d'un grand intérêt et même souvent, comme la lettre sur Léautaud ou celles à Albuféra, Léon Daudet, Ghéon, extrêmement curieuses.

Mais incontestablement, comme le dit Kolb, la lettre de dix pages adressée à Agostinelli le jour même de sa mort est la trouvaille la plus précieuse, car c'est un document important à la fois sur la vie et l'œuvre de Proust. Elle apporte une confirmation nouvelle à la thèse de l'identification d'Agostinelli et d'Albertine que j'ai soutenue dans « Proust de 1907 à 1914 ». Ce n'était d'ailleurs pas une thèse originale puisqu'elle avait déjà été émise par Vigneron en 1937. Et cette fois-ci c'est un passage même de la lettre à Albertine que Kolb découvre dans la lettre à Agostinelli!

Mais cet argument supplémentaire n'empêche pas Kolb d'estimer que l'épisode de la mort d'Albertine a été conçu « bien des années avant la tragédie du 30 mai 1914 ». Il en trouve une preuve dans le récit des Plaisirs et les Jours, La Fin de la Jalousie où le héros meurt d'une chute de cheval. Je pense que Kolb commet ici une erreur et que le personnage d'Albertine est né quelques mois seulement avant la tragédie en question. Ce que nous savons des manuscrits nous permet d'affirmer qu'Albertine est absente de l'ouvrage remis à Fasquelle et à la N.R.F. fin 1912 et au début 1913 à Grasset. Du livre de Feuillerat on peut tirer la même conclusion et le témoignage récent de M. Plantevignes prouve la même chose. Que Proust ait pensé à Mlle Nordlinger pour l'Albertine cycliste, de même qu'à telle ou telle jeune fille pour tel ou tel trait physique ou de caractère, c'est possible. Nous savons que sa méthode est composite et il a pensé aussi à des jeunes gens pour la bande des « jeunes filles en fleurs ». Mais l'absence d'Albertine dans les textes antérieurs à 1913 et dans les titres annoncés nous paraît significative. Et la référence à la Fin de la Jalousie c'est-à-dire à un ouvrage de jeunesse qui n'a rien à voir avec A la Recherche du Temps Perdu ne nous paraît pas bonne. Philip Kolb nous dit lui-même que Proust a procédé à des remaniements au cours des mois qui ont suivi la publication de Swann dans les ouvrages à paraître. C'est exact. Ces remaniements sont dus principalement à l'introduction du personnage d'Albertine dans son roman. Cette opération était d'autant plus facile pour lui qu'il avait connu Agostinelli à Cabourg en 1907. Ét il a pensé à ces remaniements parce qu'il était en train de vivre l'expérience Agostinelli et qu'il savait qu'il allait l'introduire (demandant même à celui-ci de lui retourner ces lettres dans ce but, comme le signale Philip encore une fois lui-même). Certes, c'est surtout dans la Prisonnière et la Fugitive que ce personnage prend de l'ampleur. Mais Proust très habilement a profité de ce que le premier tome de son livre n'avait pas été publié intégralement pour placer Albertine dans A l'Ombre des Jeunes Filles en Fleurs, qu'il ne fera imprimer qu'en 1918 et qui primitivement ne constituait qu'un chapitre du tôme II de son ouvrage en deux volumes. Le chagrin de la mort d'Agostinelli fut en quelque sorte providentiel et c'est à lui, en particulier, qu'il devait penser quand il écrivit dans le Temps Retrouvé : « Que l'intelligence commence son ouvrage, en cours de route surviendront bien assez de chagrins qui se chargeront de le finir ».

Henri Bonnet.

Jean-Louis CURTIS: La Quarantaine; Julliard, 1966; in-8°, 316 p.

M. J.-L. Curtis connaît admirablement l'œuvre de Marcel Proust. Il s'en est assez imprégné pour avoir pu donner un pastiche proustien qui est sans doute le meilleur de ceux qu'a inspirés ce grand pasticheur devenu un grand pastiché (1).

Dans son dernier roman, La Quarantaine, il reprend les personnages d'un de ses premiers récits, Les jeunes hommes, devenus quadra et même quinquagénaires, comme Marcel Proust a montré, dans la dernière partie de son œuvre, ce que sont devenus les personnages de Swann et de Guermantes vingt-cinq ans après. L'ensemble du livre, qui est le roman du vieillissement, dégage une philosophie macabre rappelant (« source » ou simple rencontre ?) celle de la matinée Guermantes, au dernier tableau du Temps retrouvé. Un épisode en semble même (p. 163) directement inspiré : celui où l'un des barbons s'entend, dans un bal populaire, appelé par des jeunes gens « le père Marcillac », comme le narrateur du Temps perdu entend les domestiques de la princesse de Guermantes dire de lui : « voilà le père (cette expression était suivie de mon nom ». (III, 929). Les croquis de l'écrivain à la mode Bonneteau et les propos qu'il tient sont tout à fait dans la manière caricaturale que Proust aime souvent adopter.

Enfin, notre auteur est évoqué explicitement en plusieurs passages, comme un écrivain qu'« on peut relire indéfiniment » (133), avec qui on ne se met pas en colère, mais on rit, et André Comarieu en savoure quelques exemples. Ce même André, venant seul à Paris, descend au Ritz « à cause de Proust et du *Temps perdu* » (226), et à son retour à Sault, il se replonge « dans l'inépuisable Proust » (239).

A. F.

Kleber HAEDENS: L'été finit sous les tilleuls; Grasset, 1966; in-18, 182 p.

Malgré les détails topographiques et linguistiques qui le situent dans les marges méridionales du massif de l'Ouest, aux confins du Poitou et

⁽¹⁾ A la recherche du temps posthume, voir compte rendu dans le Bulletin nº 8, 1958.

des Charentes, ce récit est de pure fantaisie, et l'auteur ne croit pas plus qu'il n'essaie de faire croire au lecteur à la réalité de ses personnages. Réminiscences et allusions littéraires y chatoient de mille reflets.

Parmi elles, méritent de nous retenir ici celles qui concernent Jacques Aumagne: ce jeune homme, lecteur d'Arsène Lupin et plus récemment de Du côté de chez Swann, établit entre les deux ouvrages une assimilation qui, pour être fondée sur des analogies à la fois tout extérieures et toutes subjectives, n'en est pas moins justifiable. Leur parallélisme tient pour lui à cette troisième parallèle commune qu'est sa propre situation amoureuse. Arsène Lupin et Charles Swann lui fournissent, avec des références, des règles pour sa tactique amoureuse, consistant à entretenir chez l'objet aimé la peur de le perdre (pp. 99, 102). Il les envie de lui être supérieurs par leur connaissance de Paris en général et du Bois de Boulogne en particulier (106).

La jeune fille qu'il aime le repousse par sotte coquetterie; mais une autre à laquelle il ne faisait pas attention s'étant donnée à lui, la première s'en dépite et cherche à le reconquérir; c'est alors lui qui la fuit : aventure dont on peut dire qu'elle est bien proustienne, comme l'est aussi l'idée du désenchantement inévitable de tout amour et de l'impossibilité d'y assouvir la soif de connaissance d'un être, idée qui circule le long de ce bref et agréable récit.

A. F.

Jean-François REVEL: Contre-Censures; Ed. J.-J. Pauvert, 1966; in-8°, 390 p.

M. J.-F. Revel a recueilli, dans ce volume, en les groupant sous huit rubriques, des articles publiés dans diverses revues au cours des dernières années. Dans la rubrique « Auteurs incompris », 5 pages sont consacrées au « roman vrai de Proust ». Elles sont motivées par la biographie de George Painter récemment traduite en français, et elles adoptent, avec toutefois quelques judicieuses réserves, le point de vue plus que discutable du critique anglais, qui veut que le déroulement du roman de Proust se superpose exactement à celui de sa vie, que chaque personnage trouve un, deux ou trois correspondants, ou à la rigueur davantage, dans les relations de l'écrivain. Or, il se trouve au contraire qu'à mesure que l'on connaît mieux la biographie de Proust, on découvre de toujours plus nombreux et plus importants décalages entre ses épisodes et ceux du roman. Si ce roman est bien, comme l'a dit très explicitement son auteur, l'histoire d'une vocation littéraire, celle du narrateur a suivi des cheminements bien différents de celle de Marcel Proust lui-même. J.-F. Revel, ni encore moins G. Painter ne s'en avisent.

L'article, surtout dans les passages où il critique le critique, est riche en formules aussi suggestives que percutantes.

A. F.

Philippe BOUVARD: Petit précis de Sociologie parisienne; Grasset, 1966, in-8°, 206 p.

Ce manuel satirique du snohisme concerne le Monde — avec un grand M — de notre temps, dont l'auteur constate au premier chapitre de son ouvrage qu'il a subi de profondes modifications depuis Marcel Proust et Robert de Montesquiou.

Pierre JAQUILLARD: 1) Notice sur l'exposition d'estampes chinoises anciennes et modernes à Neuchâtel (tiré à part des Etudes asiatiques, 1965). — 2) Introduction au Catalogue de l'exposition « Dix siècles de peinture chinoise à travers les chefs-d'œuvre de la xylographie, Musée des beaux-arts de la Chaux-de-Fonds (octobre-novembre 1966).

Si l'œuvre de Proust a une audience très large au Japon, où les travaux de deux membres de notre Société, MM. Inoué et Suzuki, ont remarquablement contribué à la faire connaître et apprécier, elle a beaucoup moins touché le public lettré chinois. Pourtant, de subtiles affinités existent entre l'art populaire chinois et la manière de Proust. Elles sont décelées, au détour d'une phrase, par un autre de nos sociétaires, Pierre Jacquillard, parfait connaisseur à la fois de l'art d'extrême-orient et de l'œuvre proustienne. Il voit une allusion possible de Proust aux « bavures » qui contribuent au charme de la gravure populaire chinoise, dans un passage de Swann où l'écrivain note que, dans un tapis persan, « un peu de rose flottait aux lèvres d'Esther, au-delà du dessin de leur contour ». Et il souligne que les allées et venues d'une rive à l'autre, dans la Vivonne, d'un nymphéa solitaire et métaphysique, symbolise le rythme binaire auquel est particulièrement sensible le Chinois.

A. F.

Entretiens sur Marcel Proust, sous la direction de Georges Cattaui et Philip Kolb (Paris, Mouton et Co, La Haye, 1966. Un vol. de 285 pages).

Il s'agit des entretiens sur Marcel Proust qui eurent lieu du 17 au 25 juillet 1962 à Cerizy-la-Salle, au centre culturel dirigé par Mme Heurgon-Desjardins. Les textes ont été revus et publiés par Mme Françoise Fabre-Luce de Gruzon. On trouvera dans cet ouvrage les exposés d'Henri Bonnet, Yves Clogenson, Michel Drucker, Louis Gautier-Vignal, Bernard Guyon, Jacques de Lacretelle, Anthony R. Pugh, Georges Poulet, Claude Vallée, Jean Rousset, Pierre-Henri Simon, Philip Kolb, Mme Françoise Fabre-Luce. Ont participé aux discussions les auteurs déjà cités plus MM. Cattaui, de Gandillac, Follain, Mme Wahl, MM Barrère, Bouillier, Pugh, Kerrinckx, Bellefroid, Mme Heurgon Desjardins. Les sujets les plus divers ont été abordés. Les communications de MM. Gautier-Vignal et Jacques de Lacretelle sont des témoignages personnels ; les autres des études sur le fond de l'œuvre. M. Georges D. Painter a envoyé un texte sur « Proust, Paul Desjardins et Pontigny ». En résumé, un ouvrage très intéressant que l'on doit pouvoir se procurer soit chez l'éditeur, soit au centre culturel de Cerisy-la-Salle (Manche).

H. B

Marcel PLANTEVIGNES: Avec Marcel Proust, causeries-souvenirs sur Cabourg et le boulevard Haussmann; in-8°, Nizet, 1966; 686 p.

On ne rencontre, dans la surabondante correspondance de Proust, que de rares mentions de Marcel Plantevignes, « le petit Plantevignes », quelques-unes de plus de son père, et aucun écho des conversations de l'écrivain avec lui. Il n'en a pas moins été, pendant plusieurs années à partir de 1908 (il avait alors 19 ans et Proust 37) un familier et même un intime de celui qui écrivait alors A la recherche du Temps perdu, sans avoir encore trouvé ce titre ; cas plus rare, il fut un confident de l'élaboration de cette œuvre.

Ce livre de souvenirs, publié après un demi-siècle, confirme en les précisant beaucoup de traits déjà connus sur les déconcertantes habitudes de vie de Marcel Proust. Il restitue le cérémonial subtil et compliqué des visites d'un jeune mondain, régulièrement poursuivies pendant quelques années, plusieurs jours ou plus exactement plusieurs pendant quelques années, plusieurs jours ou plus exactement plusieurs pendant quelques semaine, de onze heures du soir à deux ou trois heures du matin, souvent plus tard encore. Proust le recevait à demi allongé dans son lit, seul endroit où il se sentit à l'aise. Les sujets de ces conversations, qui semblent avoir été de longs monologues où l'interlocuteur n'avait qu'à provoquer la relance sur quelque nouvelle piste, tournaient autour des personnages, des potins et de la stratégie du monde, des œuvres littéraires du jour et plus encore du passé, parmi lesquelles celles de La Bruyère et de Saint-Simon revenaient souvent sur le tapis.

Mais si la matière des propos proustiens semble fidèlement rappelée, le ton, la manière, ne le sont guère. Le lecteur doit se contenter d'adjectifs et d'adverbes laudatifs d'un témoin encore sous le charme, mais qui ne lui met pas en mains les réalités verbales qui justifieraient, on n'en doute pas, ces jugements de valeur. Quel dommage que cet interlocuteur privilégié n'ait pas noté dès son retour chez lui ces conversations, comme André Beucler le fit pour les phrases de L.-P. Fargue, qu'il nous a restituées dans leur vivante spontanéité! M. Plantevignes s'efforce d'en définir les caractères, il s'étend sur l'impression qu'elles faisaient sur lui, il abonde en appréciations, mais il n'en parle en somme que tout abstraitement et indirectement.

Quand il lui arrive de citer entre guillemets les propres termes de Proust, cela ne sonne pas juste. On sait que lorsque les tables tournantes de Guernesey répondaient aux questions de Victor Hugo, elles le faisaient en un style typiquement hugolien. De même, les extraits des causeries de Proust que M. Plantevignes croit rapporter textuellement sont rédigées en style Plantevignes, en accumulant les phrases commençant par « Et », en multipliant les adjectifs distribués autour du nom auquel ils se rapportent et souvent précédés de l'augmentatif « si », en employant la tournure incorrecte « de suite » au sens d'immédiatement ou aussitôt.

Pourtant, à travers bien des longueurs et des redites, on peut glaner dans cet ouvrage beaucoup de renseignements curieux ou surprenants. Sa valeur documentaire est certaine. Sur la personne physique de Proust, d'abord. Le mémorialiste l'a toujours vu avec une barbe, une barbe très noire, aussi bien à Cabourg, où il fit sa connaissance, qu'à Paris. Il précise qu'en parlant, Proust jouait de cette barbe avec la main, la ramenant devant sa bouche où elle contribuait, en même temps que ses doigts à interposer une sorte de grille entre ses paroles et l'air environnant. Sur la voix de Marcel Proust, deux notations pleines d'intérêt. La première, c'est que cette voix se brisait, se déchirait en un sanglot refoulé quand il parlait de son père ou de sa mère (« Papa » et « Maman »), et qu'elle se faisait particulièrement tendre et respectueuse pour parler de « M. France » et de « M. Faure » (le futur président de la République).

La topographie compliquée de l'appartement du boulevard Haussmann est heureusement précisée, avec l'enfilade de pièces encombrées conduisant à l'une des deux entrées dans la chambre, une autre entrée étant réservée à Reynaldo Hahn, qui arrivait régulièrement vers une heure du matin.

Quant à l'œuvre, il n'est pas indifférent de savoir que c'est par Marcel Plantevignes que Proust a connu Agostinelli, qui devait jouer un si grand rôle dans sa vie, et se transmuer en Albertine dans le roman. C'est à Marcel Plantevignes qu'arriva l'aventure du cheval se cabrant devant l'avion, et qu'il conta le soir même à Proust. C'est encore lui qui, au cours d'une soirée où ils jouaient au jeu des titres imaginaires de romans, a fourni A l'ombre des jeunes filles en fleurs; il aurait d'ailleurs voulu dissuader Proust de l'utiliser, le trouvant trop mièvre et précieux. Pour le choix du titre final, il rapporte les longues hésitations de Proust, qui nous étaient déjà en partie connues par ses lettres à Reynaldo Hahn, entre plusieurs, parmi lesquels Les stalactites du passé le tentaient particulièrement.

M. Plantevignes croit pouvoir fixer avec une relative précision les dates d'achèvement des diverses parties de l'œuvre : été 1908 pour Swann, été 1909 pour les Jeunes filles et Guermantes, hiver 1909-1910 pour Sodome et Le Temps retrouvé. De considérables ajouts gonfleront l'œuvre au cours des années suivantes ; en particulier, la Prisonnière et la Fugitive ont dû être entièrement écrites après un premier achèvement du récit. Pour l'affirmer, M. Plantevignes se fonde en partie sur le fait que Proust, qui lui a lu par fragments presque tout Swann, les Jeunes filles et Guermantes, ne lui a jamais parlé du personnage d'Albertine, ni rien lu à son sujet. La découverte d'Albertine fut une de ses surprises à la lecture des secteurs posthumes de l'œuvre. L'autre fut la part envahissante faite à l'homosexualité, qui atteint même le personnage de Saint-Loup.

On s'étonne aussi que l'auteur parle toujours des feuillets qui jonchaient le lit de Proust, et jamais des cahiers. Il faut croire que les célèbres vingt cahiers couverts de toile beige (qui vont de Sodome au Temps retrouvé) n'ont été recopiés, d'après ces feuillets, que plus tard, au cours d'une période où Marcel Plantevignes avait espacé et pratiquement cessé ces visites dont le souvenir l'éblouit encore : car il y eut la guerre, et, plus simplement, les exigences de la vie, qui s'accommodent malaisément, pour un être normal, d'un emploi du temps où l'on ne se couche qu'à l'heure où tout le monde se réveille.

En appendice quelques lettres inédites.

A. F.

Walter A. Strauss, Proust and literature. The novelist as critic, Harvard University Press, Cambridge, Massachusetts, 1957, pp. 263.

W. A. Strauss a eu l'excellente idée de regrouper (en les commentant) les opinions critiques sur la littérature française et étrangère que l'auteur de la Recherche a exprimées dans ses romans, dans Chroniques, Pastiches et Mélanges, Contre Sainte-Beuve, et naturellement sa Correspondance. Dans la première partie de son étude, il rappelle que Proust avait une profonde connaissance des écrivains du xvir siècle et qu'il préférait au style dépouillé de Racine celui de Mme de Sévigné et de Saint-Simon. On sait que Proust considère la célèbre épistolière et le grand mémorialiste comme les prédécesseurs de l'impressionnisme et compare dans la Recherche la technique stylistique de la marquise aux procédés picturaux d'Elstir : chez Mme de Sévigné et Saint-Simon l'usage extrêmement fréquent de la métaphore présente en effet de nombreuses analogies avec la technique de Turner et de Monet, c'est-à-dire avec celle du peintre impressionniste de la Recherche.

Au xixe siècle, W. A. Strauss attire notre attention sur certaines « pièces » de Baudelaire où la réminiscence involontaire (tout comme chez Chateaubriand et Nerval) joue un rôle d'une fondamentale importance. Il analyse ensuite l'aversion de Proust pour la méthode critique de Sainte-Beuve et résume les opinions — la plupart du temps fort discutables — qu'avait l'auteur de Volupté sur les écrivains de son époque. A l'encontre de Sainte-Beuve, Proust admirait profondément

Balzac et Stendhal (ses prédécesseurs dans la description de la société) et était extrêmement sensible au retour de certaines situations, de certaines phrases-types, dans tous les romans de l'auteur du Rouge. En effet, souligne Proust, chez Stendhal la hauteur physique correspond toujours à la hauteur spirituelle car Julien ou Fabrice ne sont vraiment eux-mêmes que lorsqu'ils dominent du haut des donjons et des tours le monde ingrat qui les tient prisonniers. Quant à Flaubert, si Proust devait plus d'une fois critiquer l'absence presque absolue de métaphores dans son style, il n'en était pas moins sensible à la prose de l'auteur de L'Education qui renouvelle notre vision du monde en nous donnant (grâce à un habile emploi des modes, des temps et des conjonctions) la sensation très nette du temps écoulé.

Strauss n'oublie pas la dette de Proust envers les auteurs étrangers et analyse les idées du romancier sur Dostoievski, Tolstoi, George Eliot, Hardy, et naturellement Ruskin. Parmi les contemporains, France, Maeterlink, Barrès. A. de Noailles et Gide attirent spécialement son attention. On eût également aimé lire dans cette consciencieuse étude quelques pages sur Bergson, qui est malheureusement oublié.

L'excellente connaissance qu'a W. A. Strauss de l'œuvre et de la bibliographie proustienne confère cependant une indiscutable utilité à cet essai qui résume, avec une intelligente brièveté, les multiples critiques que nous a laissées l'auteur de la Recherche.

G. GIORGI.

P. DUPRE : Encyclopédie des citations ; éd. de Trévise, 1959 (rééd. 1966) ; in-4°, 704 p.

Dans ce recueil d'exactement 8 906 citations, Proust est représenté par 36 textes de une à onze lignes, la plupart empruntés à la Recherche du Temps perdu, mais quelques-uns aussi aux Plaisirs et les Jours, aux Chroniques, à la préface aux Tendres stocks de Paul Morand, enfin à une lettre à Louis de Robert. Ces citations concernent le temps, surtout le temps passé, la réalité et le rêve, l'amour, l'art et le style. En outre, la silhouette insolite de Proust dans le monde est évoquée dans une longue citation de Maurice Martin du Gard, extraite de ses Rencontres avec Marcel Proust.

A. F.

Emilien CARASSUS: Le Snobisme et les Lettres françaises de Paul Bourget à Marcel Proust (1884-1914). (A. Colin, 1966), 345 pages.

Cette thèse de doctorat d'Etat est un ouvrage de fond extrêmement remarquable sur le snobisme et ses expressions dans la littérature française pendant une de ses plus belles périodes.

Il se termine par deux très beaux chapitres de près de 80 pages au total, sous le titre général : Proust ou le snobisme dépassé.

Dès l'introduction, Emilien Carassus situe fort bien Proust par rapport à ses devanciers qui furent Boylesve, Prévost ou Hermant en faisant remarquer que la somme qu'est A la Recherche du Temps perdu ne se comprend qu'à la condition non seulement de reconnaître en lui un génie supérieur, mais aussi d'admettre une véritable conversion des intentions et des techniques. « Conversion tout particulièrement sensible, dit Carassus, dans le domaine du snobisme : aux snobs figés et conventionnels du roman mondain et de la caricature parisienne, Proust substitue des êtres vivants et diversifiés, entre lesquels nous attache

d'abord le narrateur lui-même. Si l'on doit, dès qu'il s'agit du snobisme, toujours en revenir à Proust, c'est peut-être qu'il a véeu avec une autre intensité que certains le phénomène du snobisme, c'est aussi qu'il a su dégager de son expérience, par l'entremise de l'art, les valeurs qui, tout en assumant le snobisme, permettent de le dépasser. »

Et Carassus d'étudier successivement dans un premier chapitre « Le snobisme vécu », et dans un second « Le triomphe de l'art », c'est-à-dire le snobisme dépassé.

Le snobisme vécu est d'abord le snobisme de l'homme, en particulier de l'esthète auquel Proust semble avoir sacrifié surtout sous l'influence (importante!) de Montesquiou. Il a sacrifié, mais en prenant ses distances. Carassus a un sens des nuances et de l'équilibre que beaucoup peuvent lui envier.

C'est ensuite le snobisme dans la vie. Carassus étudie l'attitude de Proust à l'égard du monde, sa prétention fondée ou non de n'être pas snob.

Tout cela est bien décrit. Mais ce qui est surtout intéressant, c'est le chapitre suivant où l'auteur examine ce qu'il appelle « les assises du goût mondain ». Il ne pense pas que Proust soit allé dans le monde « pour observer » puisqu'il a reconnu lui-même, notamment dans son pastiche des Goncourt qu'il était incapable d'observer. Pour aller dans le monde, remarque-t-il, il fallait que la vie du monde trouvât en Proust un écho profond. « L'observation, chez Proust, n'a de sens que vécue de l'intérieur » (552). Et Carassus reconstitue l'état d'esprit qui pouvait être celui de Proust vis-à-vis du monde. Mille remarques excellentes! comme celle-ci : « sa gentillesse, son amabilité, ses largesses sont sans doute des manifestations spontanées de son caractère, mais aussi, à son insu peut-être, un moyen de créer sa personnalité sociale. Le snobisme est lié à un certain goût du « paraître » par opposition à « l'être », mais que dire, dès que l'on a compris à quel point les autres bourrent notre « transparente enveloppe » des notions qu'ils ont sur nous... Il est dès lors compréhensible qu'un être instable, inquiet comme Proust et par là vivement préoccupé de la considération d'autrui, tienne à ces apparences. Snobisme certes, mais où il serait injuste de ne pas voir plus d'angoisse que de vanité » (556-5). Il y a, d'autre part, dans le goût mondain de Proust une recherche de confort matériel, goût voluptueux du luxe et de l'élégance et aussi un plaisir esthétique et poétique attaché aux souvenirs du passé qu'évoquent les grands noms. « Sinon supprimé, observe Carassus, du moins le snobisme est-il (ainsi) converti. »

Dès le second chapitre, Carassus note que Proust « ne s'est pas dégagé sans difficulté d'une conscience inquiète à l'égard de ce snobisme, tout soutenu qu'il fût par l'art, l'histoire, la littérature ». Il se demande s'il n'y a pas un danger, un péché intellectuel dans le plaisir que procurent les grands noms, riches d'évocations historiques ?

Il a compris très tôt (il insiste sur ce point dès Les Plaisirs et les Jours) les faiblesses des gens du monde, la vanité intellectuelle du milieu mondain. Dans Jean Santeuil, il insiste plutôt sur le côté formaliste de la vie mondaine.

Dans La Recherche, qui se distingue d'ailleurs par la qualité humoristique des tableaux, Proust comme c'est évident par son portrait de Saint-Loup, trouve, sans d'ailleurs changer de point de vue sur la vanité des relations mondaines, un intérêt dans l'étude des caractères propres à son personnage. Bref, il se prend à considérer les nobles comme des spécimens d'une certaine espèce dont l'étude psychologique et sociologique est vraiment passionnante. L'imagination est toujours mise en branle, « mais elle ne joue plus sur les seules constructions d'un sno-

bisme déguisé, elle s'appuie sur les solides réalités de la race et du terroir ». Tout cela, Proust le découvre non d'une manière didactique, mais dans ses impressions à propos de ceux qu'il a connus et qui revivent dans ses personnages. La fréquentation de l'aristocratie est ainsi justifiée.

Mais, mieux encore que par l'intégration du Monde dans l'univers commun régi par le déterminisme, le snobisme sera dépassé pour Marcel Proust par son intégration dans l'univers poétique. Et cela, tout simplement en reconstituant la vérité des impressions de l'imagination, ces impressions fussent-elles celles du snob. Carassus cite à ce sujet une phrase explicite du Contre Sainte-Beuve. Et cela explique pourquoi Proust prétendait n'être point snob du fait qu'il peignait le snobisme de l'intérieur « comme une belle imagination » ; « son snobisme, dit Carassus, a changé de nature au point de devenir une valeur ». Sa résonance esthétique est « déplacée de l'objet au sujet, dans l'actc de la création littéraire ». Ainsi est justifiée « une vie mondaine jusque-là parfois honteuse ». Carassus dit encore : « Il réhabilite le désir. non seulement en lui conférant la supériorité sur la possession, mais aussi en lui reconnaissant une valeur de création spirituelle et poétique ». Certes la vie mondaine n'est pas la vie profonde, mais l'écrivain « ne subit pas condamnation pour aller dans le monde, puisque son désir humain sera approfondi dans la solitude » (383).

Ainsi, il y a trois degrés du snobisme : celui qui n'est que pure satisfaction de vanité (le vrai snobisme) ; celui qui trouve dans l'aristocratie un charme esthétique : enfin le snobisme créateur qui dépassant le second « transfère de l'objet au sujet la nature de l'émerveillement et en dégage un principe de bonheur humain, de vérité spirituelle et de création esthétique » (384).

Les plaisirs frivoles constituent, au même titre que la souffrance, des matériaux pour l'écrivain. C'est pourquoi Proust, lorsqu'il écrira La Recherche, sera moins sévère pour les plaisirs mondains que dans sa jeunesse, c'est-à-dire au temps où il y avait en lui un certain snobisme, qu'il jugeait médiocre, mais auquel il s'adonnait. Mais au temps de La Recherche, il s'est rendu compte que peu importait que le monde fût composé d'imbéciles ou de gens intelligents, parce que seule la vie de l'âme cultivée dans la solitude compte. Et c'est parce qu'il a si bien peint le snobisme de l'intérieur, remarque Carassus, que sa peinture objective du monde «se hausse à la grande fresque sociale» (589).

Carassus insiste sur tous ces points et développe à fond ses remarques, étudiant le jeu du snobisme dans les ascensions et les déchéances sociales. Il est le premier à avoir fait un tableau si complet de la question et à avoir analysé à fond les données de l'œuvre de Proust. Il le fait en grand analyste et avec un remarquable souci des nuances. Ce n'est qu'un chapitre, le dernier et le plus important, d'une thèse de grande valeur.

Henri BONNET.

Bernard FAY: Les Précieux; Lib. académique, Perrin, 1966. Une quinzaine de pages sur Proust.

Bernard Fay avait publié en 1925, dans une collection Kra, un Panorama de la littérature française d'un style très personnel. Ce Panorama contenait une courte étude intitulée: « Marcel Proust, inventeur de plaisirs ». Et sous une rubrique finale intitulée « Livres à consulter », il disait: « Du côté de chez Swann, tout au moins. Et si on le peut (maladie, voyage en mer, saison d'eau, vie de château) toute l'œuvre » ! Le chapitre de son livre Les Précieux (il entend par là les auteurs qui

ont du prix) est beaucoup plus riche. Comme tout son livre, il est constitué de souvenirs, d'impressions et de lettres (il y en a trois de Proust qui sont inédites). Tout cela est direct, bien vu, original. Je me méfie par expérience des mémoires. Mais Bernard Fay me paraît digne de créance. Ce chapitre est intitulé « A la recherche du soldat perdu », parce que l'auteur avait raconté devant lui l'histoire d'un jeune sergent de 14-18 qui s'était distingué par son courage et un trait de caractère un peu monstrueux : et il aurait voulu qu'il lui fît faire sa connaissance. Les dialogues entre Proust et lui sont intéressants. Ils portent sur Gide, sur l'homosexualité, sur l'œuvre, sur l'étonnant intérêt que Proust portait aux êtres, aux anormaux en particulier.

H. B.

Elisabeth R. JACKSON: L'évolution de la mémoire involontaire dans l'œuvre de Marcel Proust (A. G. Nizet, Paris, 1966). Un volume de 280 pages.

Nous rendrons compte de cet important ouvrage dans le prochain bulletin.

JOURNAUX ET REVUES

Figaro Littéraire (10 février 1966): un article de Gilles Lapouge sur Painter. Le 3 mars, François Mauriac consacre son Bloc-Note, en partie, au même auteur.

Livres de France (mai 1965): numéro spécial sur Proust, bien illustré par des fac-similés et contenant une note de F. Callu-Turiaf, « Marcel Proust à la Nationale ». Des articles de J. de Lacretelle, de Cattaui et Kolb. Une chronologie et une bibliographie.

Arts (2-19 février 1966), Claude Bonnefoy: Un professeur du British Museum a passé trente ans à reconstituer la vie de Marcel Proust. Son livre est un best-seller à Londres. C. Bonnefoy le présente ici.

Nouvelles Littéraires (1966), R.-M. Albérès: Vie des Esthètes illustres (à propos des livres de Painter sur Proust et de Montgomery Hide sur Wilde).

Revue de Paris (avril 1966), Mathieu Galey: Proust vu par une fourmi.

Le Figaro Littéraire (17 novembre 1966), Suzy Mante-Proust : Vermeer et Proust : le coup de foudre historique.

Nouvelles Littéraires (1er octobre 1966), Pierre de Boisdeffre: Le Roi est nu. (Compte rendu des livres de Painter et de L. de Beauchamp: « Proust demeure, près d'un demi-siècle après sa disparition, la plus grande force des Lettres françaises, un écrivain bien plus important, à mon sens, que Balzac ».)

Le Figaro Littéraire (8 décembre 1966): Lecteur chez Fasquelle, n'aimant pas « A la Recherche du Temps perdu », il jut le Madeleine de Proust. Il s'agit du rapport du lecteur de Fasquelle, Jacques Madeleine. Ce document est présenté par Henri Bonnet. C'est sur ce rapport que Fasquelle refusa A la Recherche du Temps perdu. Il constitue un document psychologique et esthétique très précieux. Et il éclaire une phase de la vie de Proust, assez pénible pour le créateur. Si le texte

présenté par le Figaro Littéraire est intégral, il y manque toutefois les titres de Madeleine, lesquels se réfèrent à ceux de Proust; ce qui n'est pas indifférent. Le secrétaire de rédaction du journal y a substitué des titres à lui qui sont sans intérêt.

Louis de Beauchamp: Des atavismes reposaient sur son visage. Revue de Paris (octobre 1966).

Dans sa dédicace à Léon Daudet d'A la Recherche du Temps perdu (« Du côté de chez Swann »), Marcel Proust a fait allusion au « Monde des Images », volume dans lequel Léon Daudet a exposé ses idées sur le rôle joué dans la vie par les réapparitions ancestrales. Or M. de Beauchamp rappelle la place que tiennent dans A la Recherche du Temps perdu ces mêmes phénomènes et il en donne quelques exemples. M. de Beauchamp estime que, dans ce domaine, leurs intelligences se sont certainement fécondées l'une l'autre.

A la Recherche de Racine chez Marcel Proust « Albertine, ma sœur, de quel Amour blessée ». — Publications de l'Université officielle du Congo (à Lubumbashi), volume XIII, James Boyle.

M. Boyle a eu dans cette étude la plaisante idée de rechercher dans l'œuvre de Marcel Proust les passages dans lesquels il fait des applications amusantes des vers mêmes de Racine, soit qu'il en découvre un écho jusque dans le langage de Françoise, soit que, dans certaines scènes, il en retrouve un souvenir comme dans le fameux adieu aux aubépines de Combray ou encore dans le langage des personnages, lorsque Mme de Guermantes est transformée en Assuérus. Tous ces rapprochements montrent comment l'application des vers de Racine à des situations incongrues ou triviales est un élément très important du comique chez Marcel Proust.

Etudes de langue et de littérature françaises (n° 8, 1966, Hakusiusha, Kanda, Tokyo), Misuho Hokari : Proust et Baudelaire.

M. Mizuho Hokari, se demandant s'il existe un atavisme littéraire comme un atavisme biologique, découvre, dans cette étude qu'il a entreprise, que le cas de Baudelaire et de Proust en est un exemple. Proust a eu certainement devant les yeux le spectre de la vie manquée baudelairienne, il a connu la même inquiétude devant le problème de l'activité littéraire.

Il reconnaît la valeur esthétique de l'imagination créatrice et c'est en l'étudiant que l'auteur découvre comment l'idéal proustien se conçoit et se réalise; d'où vient ce désir que ces deux écrivains ont de s'évader dans des régions inconnues? Le Gouffre est pour Baudelaire l'image de l'existence de l'homme au-dessus du grand « trou », car c'est ce néant qui le torture et qui le conduit à son vrai travail. Une fois parvenu à cet état de transition, c'est alors que M. Hokari voit s'achever le rôle que Baudelaire a joué comme initiateur de la psychologie et de l'esthétique proustiennes.

Revue de Paris (mars 1967), Robert Soupault : La servante inspirée (article sur Céleste Albaret).

Le Français moderne (janvier et avril 1967), J. Milly: Les Pastiches de Proust; structures et correspondances. Excellente étude.

Les ouvrages pour compte rendu doivent être envoyés au secrétaire général (M. Larcher, rue du Docteur-Galopin, à Illiers-28), autant que possible en double exemplaire.

Listes des nouveaux membres par ordre d'inscription

Membres fondateurs:

Mlle Y. Gosset (Paris).

M. le Dr Broc (Neuilly).

1966:

Mme Aurembou (Paris).

M. Brumeaux (Paris).

M. Reaud (Paris).

M. Reaud (Paris).

M. Raguenet (Paris).

M. Raguenet (Paris).

M. Christinet (Zurich).

M. Christinet (Zurich).

M. Timmel (Paris).

M. Timmel (Paris).

M. Hauzoti (Rome).

Mile Bucknall (Illinois, U.S.A.).

M. Martin Béna (Paris).

Mile Walsh Newart (U.S.A.).

Mile Smith Syllacauga (Alabama, U.S.A.).

M. Trochon (Rouen).

M. Haye (Cloyes).

M. Yacouliivitch (Paris).

M. Jolley (Paris).

Mile Ellis Medfield (Mass, U.S.A.).

M. Dott Gambazzi Cremona (Italie).

M. Cagnetta Campione (Paris).

Mme Gibbons (Londres).

Mme Nifenecker Ruf (Paris).

Mile Marie-Martine Bonnet (Paris).

M. Le Hir (Montréal, Canada).

M. Nees (Francfort-s/Main, Allemagne).

Mme Deschepper Renault (Bruxelles).

M. Verten (Pau).

Mile Panicali (Rome).

M. Gaudon Oakland (Angleterre).

Mme Dumont (Paris-5°).

M. Veisseyre (Paris).

M. Hill (Cassis).

M. Hazard (Saint-Cloud).

M. Perthuison (Saint-Cloud).

M. Moraze (Paris).

M. d'Amico (Rome).

Mme Schutzenberger (Paris).

Mme Mottemart de Boisse (Rome).

M. Augis (Paris).

M. Gautier-Vignal (Paris).

M. J.-A. Adam (Saint-Cloud). M. Veillet-Lavallée (Paris). M. Tenneroni (Issy-les-Moulineaux).

M. Wiart (Paris).
M. Sciaky (Saint-Cloud).
M. Joel Chalumeau (Le Mans).

M. Termidan (Paris).

Membres bienfaiteurs :

1966 :

M. Michel Huet (Ponthierry).
M. Y. Huet (Ponthierry).
M. Jacques Millerand (Sèvres).
Mme Bonnefoy (Chartres).
M. Dufour (Paris).
M. Varnat (Brignais).

M. Claude Lacronique (Paris).
Mlle Breton (Paris).
M. Basset (Champhol).
M. le Dr Thibault (Saint-Germainen-Laye).
M. Bouchateau (Paris).

M. Roland Clousier (Le Mans). Mme Dubois (New Castle/Tyne, Angleterre). Mme Perrenoud (Neuchâtel, Suisse). M. H. Coumel (Paris). Mme Bompiani (Milan). Mille Merleau-Ponty (Paris).
M. Leconte (Neuilly-sur-Seine).
M. René Chevalier (Saint-Adresse, Seine-Maritime). M. Blum-Boissy (Paris). Maître Georges Richier (Paris). M. Chartol (Neuilly-sur-Seine). M. Gisserot (Paris) Mlle de Hurtado (Paris). M. Vanhaecke (Versailles). Goran Schildt Ostersundom Finlande). M. Yasuko Kawada Kawaski (Japon). Mme Laure Plank Merrick (New York, U.S.A.). M. Donald Matthews (Ottawa, Ontario, Canada). M. André Gauthier (Illiers). Mme Toullec (Paris). Mme Osmin Lamarque (Paris). Mme Gloess (Paris). M. Stiegler (Ouzouer, L.-et-Ch.). Mme Simone Carlier (Bruxelles). Mme Adrienne Marry (Paris). M. Stuart Marks (Paris).
M. J. A. Braunschvig (Paris).
M. Willy Goosse (Bruxelles). M. Martin-Brunhes (Paris). Mlle Anne Colomb (Dreux). M. Pierre Bézy (Vaucresson). M. Guépin (Chartres). Lycée Alfred-de-Vigny (Courbevoie). M. Novara (Turin). Mme Decenciése-Ferrandier (Paris). Mme Black (Brooklyn, N. U.S.A.). Mme Butlier (Paris). Mme Odette Allard (Paris). M. Lesseur Boiscommun (Loiret). Mlle Lejan (Châteaudun). M. Désy (Paris). M. Santa Cruz (ambassade du Chili à Vienne, Autriche). Mme Kerhervé (Chartres). Mme Dubois de Montreynaud (Pa-Mlle Patricia Donahue (Boston, U.S.A.). M. Jacques Verrier (Paris). Mme Françoise Verrier (Paris). Mme Catherine Fouquet (Versailles). Mlle Elisabeth Chevallier (Antony). Mlle Blondet (Paris).

M. Cantéro (Meillan, Hérault). Mlle Thomassen (Copenhague, Danemark). Université de Pavie (Italie). Mme André Trystram (Paris). M. Differ (Brest). Mlle Rasmussen (Dybedalen, Dane-M. Bernard Lalande (Viroflay). Mlle Ellis (Genève). Mlle Stella Mead (Middlesex, Angle-Mme De Ryke (Gand, Belgique). M. le Dr Robert Georges (Paris). M. René Durand (5, Paris). Mme Michèle Maurice (St-Maurice, Mrs Roderick Mead (Carlsbad New Mexico, USA). Mme Smits (Maisons-Laffite, Seine). M. de Mahéas (Paris). Mlle Jésion (Paris). Librairie du Bac (Paris). Mme Luciani (Paris). M. Laureillard (Boulogne-sur-Seine). M. Victor Desarzens (Aran, Suisse). M. Baudin (Paris). Mme Pauli (Gap). Mme Sancho (Bordeaux). M. J.L. Pouillaude (St-Cloud). M. Deschamps (Paris). Mme Castellano (Paris). M. Possenti (Rome). M. Naevert (Anvers). Mlle Townsed (Paris). M. et Mme Marchal (Neuilly - sur -Mme Dézio (Cedar Crest, USA). Mme Worman (Colchester Essex England). M. Mansart (Vanves, 92). M. Schwartz (Pittsburg U.S.A.). M. Harry Moore (Carterville, Illinois M. le Dr Chiodi (Pavia, Italia). M. Lucien Raymon (Paris). Mlle Arlette Gouin (Paris). M. Henrion (Le Raincy). M. Ligouzat (Paris). M. Imhof (Courbevoie). M. Joulin (Toulon). Mme Landsbergis (New York, USA). M. Durvye (Vincennes). M. Geiger (Rethel). Mme Guérini (Margency, 95). Mme de Vivar (Malzeville). M. Decaire (Compiègne). M. Pierre Bourdon (Paris). Mlle Levin (Brooklyn N Y USA). M. Henri Queffelec (Paris).

M. Denis Regneault (Luxembourg). M. Marcel (Enghien-les-Bains). M. Donald Cameron (Pershire, Angleterre). M. Genest (Grand Croix, Loire). M. Nze (Paris). Mile Meiser (Bochum, Allemagne). M. Kanters (Paris). M. Michel Raimond (Orléans). M. Claude Soderlinoh (Paris). Mme Hecht (Paris). M. Siltzbach (New York). Mme Suzanne Guillaume (Pontoise). M. Guidon (Casablanca, Maroc). Mme Lefébure (Paris). M. Thibierge (Ris-Orangis).
M. Jacquet (Asnières). M. Planche (Fontenay-le-Fleury). M. Egnell (Paris).
M. Sigurd Norberg (Paris).
M. Dessicy Vilvoorde (Belgique). Mme Simone Dansette (Paris). Mlle Verny (La Chaussée-St-Victor, M. Ahern (Harrisville New Hampshire, USA). M. Paul Viot (Paris). M. Castex (Paris). Mme Mouchard (Illiers). M. Georges Sadoul (Droue Drouette Epernon). M. Shlomo Elbaz (Jérusalem Israël). M. le Dr Pouderoux (Brest). M. le Dr Le Borgne (Bonneval). Mme Louise Fromont (Lyon). Mme Muyard (Blois). Mme Simone Barbey (Paris). Mile Pebereau (Paris). Mlle Schnir (Paris).

Mlle Paulais (Paris).

M. Hartog (Colombes). M. Ulmo (St-Cloud).

M. Sablé (Paris).

M. Palewski (Louveciennes). M. Gaillard (Clamart). M. Lourier Clark (Ny USA). Mlle Lachaussée (Paris). Mlle L. Floret (La Garenne-Colom-M. Diers (Lomme). M. Delecolle (Fontenay-s-Bois).
M. Celebrini (Londres).
M. Bartholoni (Paris). M. Balsan (Paris). M. Friedman (New York). Mme Demierre (Genève). Mme Fallot (Courbevoie). M. Kaiser (Main, Allemagne). Mme Grigaut (Meudon). M. Blanchin (Paris). Mme Euloge (Champigny-s.-Marne). M. Calvo (Artenay). Mme Marshall (Paris). M. Lasseur (Casteau, Belgique). M. Lescaemelle (Paris). M. Py (Genève). M. Rossignol (St-Germain-en-Laye). M. Prangey (Paris). Mile Laveggi (Auvers-s.-Oise). M. le Dr Basset (Champhol E.-et-L.). M. Masami Mori (Japon). Mme Tenon (Vernon). M. Bayert (Paris). M. Bréant (Meudon). Mme Eiber (Paris). M. Delamorinière (Paris). M. Guérin (Caen). M. Gruintgens (Paris). M. Labrousse Fonbelle (Rueil-Malmaison). Mme Fleury (Paris). M. Loisy (Paris). M. Triboulet (St-Lo). M. Fourcade (St-Lo). M. Mizuho Hokari (Tokyo, Japon). M. Pierre de Montesquiou (Paris).

— 667 —

L'Assemblée générale se réunira sous la présidence de M. Jacques de Lacretelle, de l'Académie française, le JEUDI 29 JUIN 1967, à 16 heures 30, dans les salons du « Figaro », Rond-Point des Champs-Elysées, à Paris.

Le SAMEDI 20 MAI, à 14 heures, Réunion à la Maison de Tante Léonie, à Illiers: Visite des aubépines en fleurs et des sites proustiens. — A 17 heures: commémoration du 20° anniversaire de la Société.

Le DIMANCHE 3 SEPTEMBRE aura lieu, à Illiers, une Réunion littéraire. L'entretien portera sur : « Proust et Balzac ».

Un déjeuner précédera cette réunion à 12 h 50; les inscriptions pour le déjeuner devront parvenir avant le 30 août au Secrétariat général, 26, rue du Docteur-Galopin, à Illiers.

On se réunira à partir de midi à la Maison de Tante Léonie, 4, rue du Docteur-Proust à Illiers.

LA COTISATION POUR L'ANNÉE 1967

Membre fondateur : 14 F

Membre bienfaiteur : 10 F

Membre titulaire : 9 F

doit être adressée à notre Trésorier :

M. Paul-Albert BOYER, 3, boulevard Henri-IV -- Paris-4°

SOCIETE DES AMIS DE MARCEL PROUST ET DES AMIS DE COMBRAY

Le numéro du compte de chèque postal de la Société est : 5928-90 Paris

et le compte en banque :

Comptoir National d'Escompte de Parls

Agence centrale 124-392



IMPRIMERIE S.P.C. - CHATEAUDUN (E.-et-L.)

Dépôt légal 2º trimestre 1967

Imprimé en France